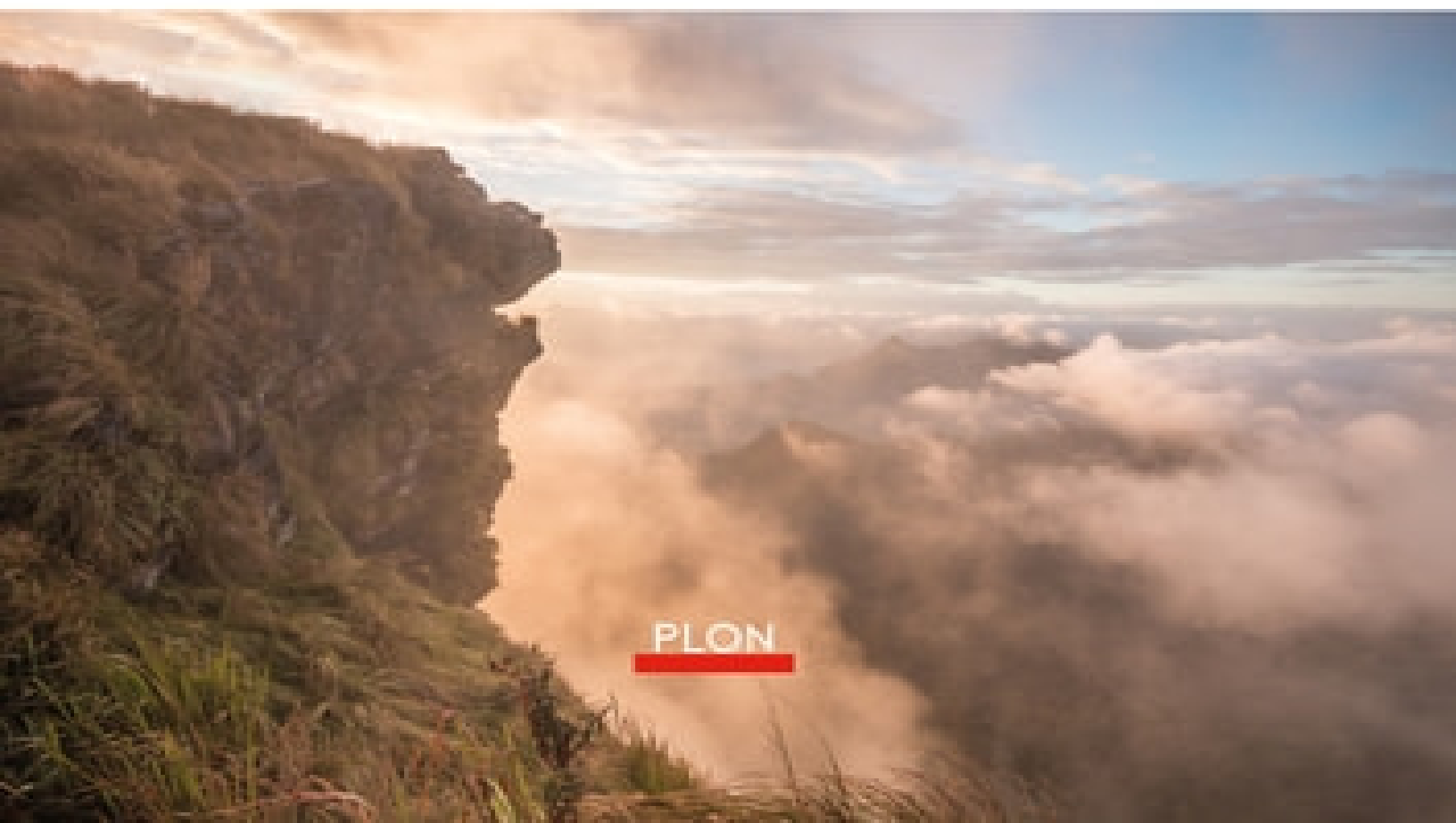


BORIS MARME

APPELEZ-MOI CÉSAR



PLON

BORIS MARME

APPELEZ-MOI CÉSAR



OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux armes, Liana Levi, 2020.

OceanofPDF.com

Boris Marme

Appelez-moi César

roman



PLON
www.plon.fr

OceanofPDF.com

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2022

92, avenue de France

75013 Paris

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

www.plon.fr

www.lisez.com

Mise en pages : Graphic Hainaut

Dépôt légal : mai 2022

ISBN : 978-2-259-31100-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Du même auteur](#)
3. [Titre](#)
4. [Copyright](#)
5. [Citation](#)
6. [Rien qu'un épilogue](#)
7. [I](#)
 1. [1. Quel genre de jeunes ?](#)
 2. [2. Jessy, évidemment](#)
 3. [3. Bon voyage, mon chéri !](#)
 4. [4. NDM](#)
 5. [5. Deux chattes en chaleur au bord de la piscine](#)
 6. [6. Le frère Fouettard](#)
 7. [7. Il est trop fort](#)
 8. [8. Entre couilles](#)
8. [II](#)
 1. [9. La Combe fleurie](#)
 2. [10. Trou blanc](#)
 3. [11. C'était chaud !](#)
 4. [12. César n'a jamais été empereur !](#)
 5. [13. De la poésie dans les cœurs](#)
 6. [14. Les Chesterfield, ça fait saigner les poumons](#)
 7. [15. Jump around](#)
 8. [16. Si quelqu'un prend, on prend tous](#)
 9. [17. Aristote, président !](#)
 10. [18. La Mort ou la Tounga ?](#)
 11. [19. Hollande, ze country of shit !](#)
 12. [20. Étienne, il a pas assuré !](#)
 13. [21. Le coup d'après](#)
9. [III](#)
 1. [22. Je n'appartiens à personne](#)
 2. [23. Rends la montre !](#)
 3. [24. Parce qu'il me l'a demandé](#)

4. [25. À genoux les gars, César, c'est moi !](#)
5. [26. J'ai cogité](#)
6. [27. On garde que les vrais](#)
7. [28. En montagne, faut descendre tout droit](#)
10. [IV](#)
 1. [29. Cri](#)
 2. [30. Étienne, fais pas le con, remonte !](#)
 3. [31. Parce que je n'étais pas là](#)
 4. [32. Appelez-moi César !](#)
11. [Remerciements](#)
12. [Actualités des Éditions Plon](#)

Aut Caesar, aut nihil

« César ou rien »

OceanofPDF.com

Rien qu'un épilogue

J'imagine que l'alerte fut donnée aux alentours de 8 heures. Les trois moniteurs prévinrent finalement les gendarmes.

Ils avaient sans doute pensé pouvoir régler ça eux-mêmes, ils avaient attendu une bonne partie de la nuit, avec les jumeaux, les deux seuls qui n'avaient pas participé à la mutinerie, attendu au pied de la montagne, plus agacés qu'autre chose par nos comportements de p'tits cons, déterminés à nous laisser nous démerder et à prendre les mesures qui s'imposeraient pour régler cette affaire.

Aux premières lueurs du jour, l'inquiétude avait déjà dû bien ronger les nerfs et la raison. Frère Jean-Marc était désormais convaincu que quelque chose d'anormal se passait. Il était soutenu par Mireille, l'infirmière, qui s'imaginait le pire. Dès le début, elle avait pensé que ce n'était pas une bonne idée de continuer à avancer en nous laissant derrière. Il aurait fallu aller nous chercher un par un en nous tirant par l'oreille, on méritait une bonne engueulade, évidemment !, mais pas d'être abandonnés en pleine montagne surtout avec la nuit qui tombait. Quant à frère Michel, je le vois bien fumant sa pipe, restant inflexible et flegmatique, comme toujours. Ce qui se passait ne l'inquiétait pas plus que ça. On se démerderait. Connaissant le bonhomme, il était d'avis d'aller rejoindre au point de campement Albert, le cuistot, qui devait commencer à se faire du souci. On reviendrait ensuite repêcher tout le monde avec le camion au moment où nos têtes de morveux seraient bien refroidies et nos corps éreintés par une nuit dans la montagne.

Frère Jean-Marc et Mireille avaient dû refuser de partir, voulant reprendre le chemin en sens inverse, pour aller voir, malgré la fatigue, pour faire quelque chose. Rien n'était pire que cette attente coupable.

Ils avaient grimpé une petite heure à peine, n'avaient retrouvé personne. La peur de Mireille, j'imagine, s'était alors emparée des derniers remparts de frère Jean-Marc. Ses nerfs avaient lâché. Il voulait appeler les secours ! Notre groupe pouvait être n'importe où, sur les sommets ou dans la forêt, au

fond des ravins ! Frère Michel avait esquissé un sourire sardonique. Appeler les secours, pour ça ! On se foutait bien de leur gueule. Il était certain qu'on était là, cachés quelque part, à les regarder paniquer. Bref, une mauvaise blague. Frère Jean-Marc s'était mis à lui hurler dessus. Cette situation était un cauchemar ! Les jumeaux avaient dû regarder la scène sans broncher, ils attendaient la suite, obéissants comme toujours.

À la première habitation, ils avaient demandé à utiliser le téléphone pour appeler les secours. Évidemment, les gendarmes prirent l'affaire très au sérieux : un groupe d'adolescents perdus en plein massif de la Morieuse, sans adulte, pendant la nuit, avec les dangers que représente le relief escarpé, c'était totalement irresponsable ! Je suppose que les moniteurs furent pressés de s'expliquer. Mireille écrasait le poing contre sa bouche, le regard empli de panique. Frère Jean-Marc avait la gorge nouée, il n'osait dire quoi que ce soit, la moindre parole les accusait. Irresponsables ! Seul frère Michel s'adressait aux gendarmes, il devait avoir perdu un peu de sa superbe, sentait bien désormais que cette petite affaire prenait une tournure qui risquait de lui être fort préjudiciable, mais il gardait son calme, il savait que nous allions bien. Il parlait posément, d'une voix affable, expliquait les circonstances de l'événement.

C'était aux environs de 17 heures hier. Ils pensaient pouvoir descendre vers Louvet par le sentier qu'on empruntait, mais celui-ci avait soudainement disparu sous le tapis de la forêt et ne menait plus nulle part. Ils avaient donc décidé de rebrousser chemin avec le groupe, comprenant qu'ils avaient fait erreur au col de la Lanterne. Celui-ci était à une heure, deux heures de marche environ en remontant, et qui sait combien de temps il faudrait pour rejoindre ensuite Louvet. Il était hors de question de traîner. Notre groupe n'avait cessé de faire exprès de prendre du retard ce jour-là, une progression en accordéon. Un sale état d'esprit ! Quand ils avaient annoncé qu'il fallait faire demi-tour, cela avait soulevé un tollé. C'était leur problème s'ils nous avaient paumés, nous, on voulait d'abord faire une grosse pause. Grève ! Mutinerie ! Révolte ! Ils n'avaient jamais vu ça. Des gamins sacrément difficiles cette année ! Une mentalité de p'tits caïds !

Alors ils avaient choisi de se remettre en marche. Sans le groupe. Tant pis, on finirait bien par les rejoindre bon gré mal gré. Au col de la Lanterne, ils avaient sans doute attendu un certain temps, avec agacement, avec colère, persuadés que nous étions embusqués sournoisement dans la forêt en

contrebas à les regarder s'énervier, c'était bien notre genre. Comme la nuit n'allait pas tarder à tomber, ils avaient laissé un mot avec des indications et une grosse flèche en direction du bon chemin, au cas où, convaincus qu'on suivait, qu'on finirait bien par se lasser de notre jeu. Eux avaient atteint la vallée tard dans la soirée. Il devait bien être minuit passé. L'obscurité et la fatigue de cette journée interminable les avaient fortement ralentis. Ils avaient marché plus lentement, attendu, crié dans l'épaisseur de la nuit noire pour rappeler les jeunes à la raison, pour ne pas perdre le groupe.

« Ne pas perdre le groupe ? », avaient dû répéter les gendarmes avec un ahurissement à peine dissimulé. Ces quelques mots dans la bouche du vieux bonhomme n'avaient aucun sens. Une précaution absurde. Ne pas perdre le groupe. Mais le groupe était perdu, et sans doute perdu depuis longtemps, depuis le début, en pleine montagne, perdu dans la nuit ! Il n'était plus question d'un jeu. Quelle inconscience !

Notre groupe fut repéré en milieu de matinée par l'hélicoptère de la gendarmerie. Nous descendions le sentier en direction de Louvet. Le peloton qui accomplissait l'ascension dans ce secteur ne tarda pas à nous rejoindre.

Nous fûmes immédiatement pris en charge. Les gendarmes découvrirent une bande d'adolescents éprouvés, le corps éreinté, les traits tirés, le regard vide. Silhouettes décomposées.

On se jeta sur l'eau qu'on nous donnait, on l'avalait goulûment, il n'y avait pas une seule goutte dans cette foutue montagne ! On nous enveloppa de couvertures isothermes. La fin de la nuit avait été froide là-haut. La matinée était maussade, le ciel chargé de nuages gris qui empêchaient le soleil de percer. Nous parvenions difficilement à nous réchauffer, nos membres tremblaient, nos dents claquaient nerveusement. Nous portions encore en nous le froid mortel qui s'était emparé de nos corps et qui ne les lâchait plus.

Les secouristes tentèrent de nous reconforter pour mieux nous faire parler. Mais nous étions encore incapables de dire un mot. Nous dévorions nos barres de céréales, en silence, comme des fantômes meurtris, incapables d'exprimer ce que nous avions vécu. L'atmosphère était étrange. Le choc profond. La vie ne reprenait pas, nos visages étaient fermés, méfiants,

presque hostiles. Le groupe ne faisait qu'un, emmuré dans le silence et la douleur, forteresse contre les autres.

Les gendarmes n'avaient pas encore pris le temps de nous compter. Assez vite, l'adjudant s'aperçut qu'il en manquait un. Nous devons être onze, c'est ce que les moniteurs avaient dit. Onze garçons. Il n'y en avait que dix. Le ton changea, le type se jeta à l'assaut de la forteresse. Où était le onzième ? Que s'était-il passé ? Nous ne répondîmes pas, chacun baissait le regard, fuyait la question. Alors le gars s'emporta, se mit à nous hurler dessus, on ne jouait plus !

Pimousse craqua le premier et se mit à chialer. Le gendarme s'approcha de lui, il n'allait plus le lâcher. À ce moment-là, l'un de nous lança à un autre un regard furtif, un signal que les adultes ne virent pas. Les deux se forcèrent à pleurer eux aussi, suivis du reste des gars. Peu à peu ce flot d'émotions feintes envahit tout le groupe, la forteresse se rebâtit, solide, imprenable. Sanglots sonores, agitation des corps, reniflements nerveux, expirations saccadées. À quoi jouait-on ? Et pourtant, chose étrange, nous paraissions de plus en plus sincères, certains finirent même par pleurer pour de vrai.

Le gendarme revint à la charge sur Pimousse pour lui tirer les vers du nez. Effrayé par la silhouette de l'homme qui se dressait devant lui, le gamin céda rapidement. On ne l'empêcha pas de parler. On le fixait, en silence, accrochés au moindre mot qu'il prononçait.

« On... on l'a perdu. Il... il a disparu !

— Comment ça disparu ? »

Les mots de Pimousse s'étranglaient dans ses sanglots. Il ne savait pas, il faisait nuit. Il l'avait entendu crier.

« Ce n'était pas de not' faute, c'était un accident. Un accident. Il a disparu comme ça. Il y a eu ce cri. Aaaahhh ! Il a crié comme ça, je vous jure. C'était horrible !

— Comment ça, il a crié ? s'agaça le gendarme. Quel accident ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

Pimousse était tétanisé. Pourquoi c'était lui qui devait parler ! C'était pas juste. Il tremblait, gémissait et bredouillait : « Je ne sais pas, il faisait nuit. C'est pas ma faute, je vous jure, C'est pas ma faute !

— Il est tombé, finis-je par dire d'une voix qui se voulait posée.

— Tombé ? Comment ?

— Je ne sais pas. Il faisait nuit. Il a disparu. On l’a entendu crier. Après, il ne répondait plus. Il a dû tomber dans le vide.

— Comment en es-tu sûr ? Vous avez été voir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C’était trop risqué. On avait peur. Le terrain était super en pente. Je ne sais pas, vu son cri, il a dû tomber de haut. Je ne sais pas s’il est mort. Sans doute. »

Ce fut la stupeur chez les gendarmes.

L’adjudant déploya devant moi une carte du massif, pointa du doigt le col de la Lanterne, traça nerveusement le chemin possible jusqu’au point où nous nous étions égarés. Où était-il tombé ? À quoi ressemblait l’endroit ? À quel moment ? Combien de temps après avoir lâché nos moniteurs ? J’hésitai, *grosso modo* par là, je ne savais plus vraiment. Je ne comprenais rien à cette carte. J’avais tant à cacher.

La zone que je déterminai correspondait à peu près au versant ouest du Grand Néron, c’est là que les gendarmes allaient concentrer toutes leurs recherches. La situation était très préoccupante. Plusieurs petites barres rocheuses courent à couteaux tirés à travers la forêt, pas toujours visibles, surtout dans la nuit. La pente est même importante à certains endroits, il est facile de dégringoler et de se faire happer par l’un de ces pièges mortels. Et si notre groupe était descendu assez bas, il avait pu atteindre l’une des deux redoutables falaises des « Deux Cerfs », comme on les appelle, et qui plongent dans les gorges de Sardin.

« Qu’est-ce que vous foutiez par là ? demanda encore l’adjudant qui voulait comprendre.

— C’était un accident ! C’est d’la faute à personne ! Il est tombé tout seul !

— Personne te parle de faute ! Dis-moi ce qu’il s’est passé ? Pourquoi ton copain est descendu plus bas ?

— On a tenté de dévaler la pente tout droit à travers la forêt, on se disait qu’on pouvait atteindre directement la vallée comme ça, sans suivre aucun sentier. Mais on s’est retrouvés en haut de cette barre rocheuse, il n’y avait pas grand-chose, peut-être trois mètres en dessous. On a hésité à descendre, mais lui était carrément chaud pour le faire, il n’avait pas peur. Alors, il a

balancé le sac à Pimousse pour se marrer, parce que Pimousse, il avait la trouille...

— Qui ?

— Pimousse, celui à qui vous avez parlé en premier. Le sac a roulé entre les arbres, puis il a disparu. On ne le voyait plus, il faisait trop noir. Personne n'a voulu y aller pour le récupérer, sauf lui. Il voulait aller voir, il était sûr du chemin. Il a descendu la barre rocheuse sans trop de problème. Mais il nous a dit qu'en bas le sol était vachement pentu, il devait se tenir aux arbres. On lui a dit de pas déconner, de remonter, tant pis pour le sac, mais lui a voulu voir ce qu'il y avait plus loin. On a fini par plus le voir dans l'obscurité, mais on l'entendait. Il nous a crié : "Putain, les gars, y a une falaise !" Ça nous a foutu la trouille à tous, on lui disait : "Fais pas le con ! Reviens !", mais lui voulait jeter une pierre pour voir la profondeur. Tout à coup, on l'a entendu hurler "Putain de merde !" avec un bruit comme s'il se cassait la gueule ou glissait, c'est allé très vite, et puis ce cri qu'il a poussé, le cri du mec qui tombe. C'était horrible. On l'a appelé. Il n'a plus répondu. On n'a pas osé aller voir. »

Il y avait de l'émotion dans ma voix, de la fragilité. Et pourtant, si le gendarme avait pu s'imaginer l'ampleur de la situation, s'il avait pu comprendre, il aurait vu dans mon regard cet air désespéré de défi que je me lançais à moi-même, il fallait tenir, gagner du temps, ne rien lâcher, c'était atroce, mais je n'avais pas le choix. Les autres non plus. Je ne devais pas trahir. Je ne devais pas être faible.

« C'est quoi, cette blessure que t'as au bras ?

— C'est rien, M'sieur, je m'suis cassé la gueule dans la pente, j'suis tombé sur une pierre. Ça saigne plus.

— Fais voir ! C'est pas joli du tout. Comment tu t'appelles ?

— César ! » murmurai-je, après une brève hésitation, presque pour moi, effrayé de ma provocation.

Le gendarme n'entendit rien, il me fit répéter.

« Étienne, je m'appelle Étienne ! » m'empressai-je de répondre.

Comme les autres, je me suis effacé.

De jeunes innocents. Un accident regrettable. Un traumatisme puissant. Des adultes irresponsables. Voilà ce que les gens ont retenu, voilà ce qu'ils ont gobé. Rien qu'un épilogue fâcheux, venu clore l'histoire d'un groupe d'adolescents partis marcher en montagne au cours de l'été 1994. Le reste, tout le monde s'en foutait. Nous avons raconté ce qu'ils voulaient entendre, sans mentir. À quelques détails près. Une version officielle derrière laquelle nous nous sommes planqués durant toutes ces années, les gars de la Miséricorde et moi. Il fallait en rester là et tenter de sauver ce qu'il y avait à sauver de nos vies. Le reste de l'histoire était à oublier. C'est ce que je me suis imposé, sans relâche. Des années de silence et de renoncement à lutter contre moi-même pour tenter de vivre comme tout le monde, dans le mensonge, mais vivre quand même, devenir quelqu'un. Exister.

Le mensonge n'a servi à rien. Je n'ai rien sauvé, rien construit. Je l'ai toujours su, je l'ai compris un peu mieux encore en perdant ma mère. Elle est décédée sans traîner il y a un mois. Tout le monde l'a pleurée, aimée, honorée, chacun a pu *exister*, sauf moi. Visage impassible, cœur desséché. Taciturne et discret. Juste l'ombre d'un fils. Personne pour me le reprocher, ce n'est que moi, le type froid et impressionnant qu'on ne saisit pas bien, celui dont on n'attend plus rien, à cause d'un lointain accident ou quelque chose comme ça. Ma mère a eu ces mots surprenants peu de temps avant de mourir, alors que je me trouvais seul avec elle dans sa chambre d'hôpital. Elle m'a dit : « Qui es-tu devenu, Étienne ? » Avant d'ajouter : « Tu ne me diras donc jamais la vérité ! Je ne suis pas dupe ! » Elle s'est tue, elle avait ce sourire fatigué. Je n'ai rien dit. Je me suis levé et suis sorti de la chambre.

Ma mère a perdu son fils, son enfant, il y a vingt-cinq ans ; je lui suis revenu mais je n'ai plus été le même. Elle n'a jamais osé m'affronter sur le sujet, elle s'est résignée. Et voilà qu'elle trouve enfin la force de le faire au moment de mourir.

Qui es-tu devenu, Étienne ? Cette question ne me lâche plus, elle me

dévore. Personne, maman. J'ai tout perdu, ma vie, ma tendresse, mes rêves. Et pourquoi ? Pour quelque chose que je n'ose pas même dire ni revendiquer, et qui m'aurait permis au moins d'exister.

J'ai quarante ans et je ne suis qu'un lâche prudent. Je ne suis rien.

Si j'avais pu crier au gendarme que César, c'était moi, je serai devenu quelqu'un. Au lieu de cela, je me suis effacé comme les autres. La vérité est tellement incomplète. L'épilogue est faux.

J'ai décidé de briser le carcan. Je veux parler, je ne sais pas encore si je dirai tout, mais je veux raconter au moins l'histoire dont tout le monde se fout. Cette histoire si lointaine, je n'ai réussi ni à l'étouffer ni à m'en débarrasser. Il est temps que je la relate. Je veux l'écrire, la mettre en mots pour moi, pour exister de nouveau, et pour tous ceux qui voudront bien l'entendre, tous ces inconnus que je devrai bientôt affronter, parce que je sais qu'au moment où ils liront ces premières lignes je deviendrai leur ennemi, l'ennemi de ceux qui n'étaient pas là et qui ne comprendront pas, qui jugeront.

Cette aventure, je l'ai vécue, quand j'avais quinze ans. Elle est magnifique et terrible à la fois. Je veux tout reconstruire, depuis le début, dire qui j'étais et ce que je suis devenu et que je n'ai pas assumé, je veux retrouver mes paroles, mon corps, mes regards d'adolescent, me souvenir du temps innocent, sans conséquence, de ce temps d'avant, avant de gâcher ce qui nous possédait, notre jeunesse, notre liberté, notre puissance, cela était si beau, si bon.

Pardonnez-moi, les gars. Pardon aux hommes que vous êtes devenus. Vous me détesterez sans doute, vous qui avez tenu et fermé vos gueules. Vous me verrez comme un traître, comme un faible. Vous vous trompez. Écrire cette histoire, ce n'est pas trahir, c'est au-delà de ça, c'est relever l'ultime défi. Je veux reprendre la place qui me revient, elle n'est pas enviable mais elle est la mienne ; elle dira au moins qui je suis.

I

« Maintenant, nous pouvons encore
revenir en arrière, mais une fois
que nous aurons franchi ce petit pont,
tout devra être réglé par les armes. »

Suétone, *Vie des douze Césars*, « César », XXXI*.

* Traduction Henri Ailloud, *Les Belles Lettres*, 1931 et 1932.

OceanofPDF.com

Quel genre de jeunes ?

Jeudi 7 juillet 1994. Gare de Lyon. Dernière manœuvre. Mon père coupa le moteur de l'Espace. 9 h 05. Ça n'était pas si mal, le train ne partait qu'à 50 ou 55. Ma mère était comme une pile. Elle avait au moins retrouvé le sourire. Au moment de l'embouteillage, elle avait été dans tous ses états. J'allais rater le train ! Elle avait engueulé mon père qui lui s'était énervé sur les autres bagnoles qui n'avançaient pas.

Mon père, dans son costard gris ou bleu foncé, ce sont les images qui me restent, s'empressa d'ouvrir le coffre de la voiture et d'attraper le grand sac à dos qu'il souleva pour le charger sur ses épaules.

« Attends Pierre, lui lança ma mère, laisse Étienne le porter lui-même, je voudrais prendre une photo. »

Il m'aïda à passer les bretelles, à ajuster la ceinture de taille, et à clipser la fixation au niveau de la poitrine. Je vois encore ma mère rire avec tendresse. Ce sac à dos était immense sur les épaules de son fils, avec le matelas en mousse et le sac de couchage sur le dessus qui me faisaient comme une deuxième et une troisième têtes. On avait scrupuleusement respecté la liste envoyée, par la poste, par le frère Michel. On était allés chez Decathlon acheter tout le matériel pour camper et des vêtements adaptés à la marche, antitranspirants, résistants au froid et à l'humidité, maxi-confort, des trucs de vieux pour l'ado que j'étais. J'avais dû batailler pour pouvoir emmener quelques-unes de mes fringues préférées, des *choses inutiles*, comme disait ma mère : mon tee-shirt *In Utero* de Nirvana et celui de Metallica avec le serpent du *Black Album*, mon Levi's 501 noir, mon short treillis vert militaire et mon vieux pull de grunge, un cardigan tout laid, d'une couleur vert-marron, un truc de grand-père, acheté fièrement chez C&A pour faire comme Kurt Cobain. En revanche, pour les Doc Martens, c'était non, je serais obligé de porter en permanence mes grosses godasses de montagne, bleu pétrole, je crois, laides en tout cas, avec quelque chose qui ressemblait à des liserés jaune fluo qui allaient à coup sûr ruiner ma réputation ! Le malheur était alors bien futile.

Ma mère sortit son appareil photo jetable. Elle en achetait deux par an, un de 12 poses pour les sports d'hiver et un de 36 avec 3 photos gratuites pour les vacances d'été, histoire de saisir quelques miettes de ces moments précieux en famille, lorsqu'elle et mon père étaient loin des tensions de la mécanique routinière.

Je me tenais droit, avec mon mètre quatre-vingts, le sac à deux têtes sur les épaules, un bout de la gare de Lyon dans le dos, sous un ciel radieux, avec mes horribles grolles aux pieds, mais je portais heureusement mon short treillis et mon tee-shirt noir Metallica. Je posais pour la toute première photo de l'été. Ma mère était si fière de son grand garçon de quinze ans, si beau avec son visage fin d'enfant adoré, visage glabre, épargné miraculeusement par l'acné et les désagréments de l'adolescence, et couronné d'une épaisse chevelure châtain, trop longue à son goût, qu'elle aurait bien fait couper avant le départ.

« Étienne, mon chéri, souris ! On dirait que tu vas à un enterrement. »

Je me forçai à esquisser un léger sourire pour la photo. J'appréhendais pas mal ce qui m'attendait. La perspective de lâcher mes parents pour trois semaines ne me déplaisait pas, ni le fait de devoir marcher des heures chaque jour ou de camper à la dure. Ce qui me rendait nerveux, c'était l'idée de me retrouver seul, loin de mes potes et de mon quartier, dans ce groupe d'inconnus que je n'avais pas du tout envie d'apprendre à connaître, que je n'aimais déjà pas, avant même de les avoir rencontrés, parce que je ne pouvais m'empêcher de me les représenter, à cause sans doute aussi des craintes de ma mère, comme des gens différents de moi, qui n'avaient pas la même vie, pas les mêmes codes. Des jeunes difficiles, des cailleras, tels que ceux que l'on croisait parfois au centre commercial de Saint-Verlain, à la piscine, lors des événements pour le Téléthon ou la fête de la Musique, avec leurs casquettes et leurs sacoches, ceux venus des cités du Merle et de Chicago, pour foutre le bordel, chourer vos Reebok Pump ou votre VTT, vous casser la gueule, ceux qui n'avaient pas les mêmes valeurs, pas la même manière d'être, pas la même apparence, la même présence, qui rendaient nerveux ou faisaient flipper les gamins privilégiés de Quersigny, au point qu'on changeait de trottoir ou qu'on évitait les places du fond dans le bus 414 pour ne pas chercher l'embrouille.

À quoi allaient donc ressembler ces jeunes du Grandin ?

Rien que le nom. Un nom à problèmes comme on en entendait aux

informations. Une ville de banlieue sans doute craignos du nord de Paris. Je me rappelle ce qu'avait raconté mon père. Il avait eu cet oncle et cette tante qui vivaient à l'époque au Grandin, un ancien couple de poissonniers. Il leur rendait parfois visite le dimanche avec ses parents quand il était plus jeune, ils vivaient dans un minuscule pavillon neurasthénique, encastré entre deux autres immenses baraques, dans la seule rue à peu près coquette. Il avait gardé en mémoire cette image d'ancienne ville ouvrière aux portes de la capitale – un bastion communiste triste à mourir ! –, tranchée en deux par une nationale bruyante, plantée d'immeubles datant du début du siècle et d'autres construits à la va-vite après la guerre avec leurs façades monotones et sales. Il se souvenait encore du cimetière au moment des funérailles de la tante Berthe dix ans auparavant, sous la pluie, l'absence de nature, pas un arbre, de la brique, du béton, des immeubles partout, rien à voir avec Quersigny et ses élégantes résidences Kaufman & Broad en bordure de l'immense forêt domaniale de Baulieu.

Lorsque ma mère avait parlé au téléphone avec le frère Michel, elle avait demandé, sans trop de détours, quel genre de jeunes participaient à cette colo. Le frère Michel avait fait mine dans un premier temps de ne pas comprendre la question. « Comment ça, madame, quel genre de jeunes ? », puis il avait fini par lui répondre avec une certaine condescendance quelque chose comme : « Vous savez, madame, un jeune est un jeune. Durant ma déjà longue carrière de professeur de mathématiques, je n'ai pas vu de différence, ils sont tous pareils, les jeunes du Grandin ne sont pas différents, pas plus difficiles qu'ailleurs, votre petit s'en sortira très bien ! » En raccrochant, ma mère avait eu cette impression d'être passée pour une gourde, elle trouvait ce religieux fort antipathique. Lorsqu'elle s'était plainte de cela, le soir, à mon père, celui-ci l'avait presque engueulée, il était outré. Quel genre de jeunes ? Elle avait osé demander cela ! Ma mère n'avait pas apprécié. L'hypocrite ! Comme si cette question ne lui était jamais venue à l'esprit ! Bref, la discussion s'était envenimée.

C'est ma mère qui avait eu l'idée de m'inscrire à cette colo, en discutant un jour avec l'une des voisines dont la sœur, Mireille, était infirmière scolaire dans un gros établissement privé religieux sous contrat, Notre-Dame-de-la-Miséricorde, au Grandin, et s'occupait aussi des jeunes du patronage au sein de la paroisse le mercredi après-midi. Cette paroisse organisait chaque été en montagne un camp de marche au mois de juillet

pour les 14-18 ans. Enchantée par le projet, ma mère s'était empressée de renvoyer le formulaire d'inscription, sans réfléchir. Ce n'est qu'après que le nom du Grandin s'était mis à gronder cruellement dans son esprit, comme une menace, un danger pour son enfant.

Je n'avais pas jusqu'alors prêté attention à ses angoisses ; de toute façon, elle stressait toujours. Je n'avais pas trop pensé à cette colo, c'était quelque chose de lointain encore, j'avais terminé ma troisième, passé mon brevet, profité de la boom de fin d'année et des premiers jours de l'été. Mais voilà, chez Decathlon, trois jours auparavant et la veille en préparant mes affaires, le départ s'était précisé, j'allais devoir vivre ce truc nouveau, plonger dans l'inconnu, loin de chez moi. Ses angoisses m'avaient gagné. J'aurais bien osé dire que je ne voulais plus partir, mais à présent que je me trouvais à la gare, devant son objectif, je ne pouvais plus reculer, cette peur était ridicule, je m'en sortirais très bien, je savais m'imposer, au collège j'avais bonne réputation, mais mon esprit ruminait ces pensées agaçantes, l'inconnu, tout à construire, le Grandin, ce nom, ce nom stupide, effrayant, irrationnel.

Ma mère appuya sur le bouton, l'appareil saisit un sourire contraint et peut-être un peu de cette nervosité qui tendait les traits d'un visage que je ne peux m'empêcher de recomposer dans mon esprit comme ceux d'un enfant à peine caché derrière l'adolescent. Elle réclama une autre photo, avec ma sœur Claire, ses deux trésors ensemble, encore une belle image à garder. Elle remonta la petite molette en plastique pour passer à la nouvelle pose, crrr, crrr. J'entends encore ce bruit si particulier.

« Étienne, mets le bras autour des épaules de ta sœur, vous n'allez pas vous voir pendant longtemps. Allez, souriez tous les deux, montrez que vous vous aimez. *Cheese !* »

Elle appuya sur le bouton. L'été avait bel et bien commencé, ma mère mitraillait, un seul jetable ne suffirait peut-être pas cette fois-ci.

« Notre grand voyageur ! avait-elle dit avec ravissement, l'appareil collé à son œil.

— Indiana Jones », ajouta mon père, un brin moqueur, mais pas peu fier.

Ces photos, je ne les ai jamais vues. Après ce qu'il m'est arrivé, la pellicule n'a pas dû être développée. Les belles images se sont perdues.

Jessy, évidemment

Le point de rendez-vous était du côté de la galerie des Fresques, à l'extérieur, quelque part sous la grande marquise. Un homme à la taille imposante nous accueillit chaleureusement. Il avait un look bizarre, je ne pouvais m'empêcher de le regarder avec un certain mépris. Il avait une coiffure de moine grisonnante, une sorte de coupe au bol dégarnie sur le dessus, ainsi qu'un collier de barbe finement taillée le long de ses bajoues et sur le menton, mais sans moustache ; il portait aussi ce short bleu de coureur, j'ai même l'impression qu'il ne porta que celui-là tout au long du séjour, un short super court, duquel jaillissaient deux puissantes cuisses, prolongées par deux gros mollets et se terminant par des sandales en cuir à la Jésus.

« Tu dois être Étienne, c'est bien ça ? me dit-il d'une grosse voix tendre en me tendant la main. Je suis le frère Jean-Marc. » Le type était impressionnant, baraqué, avec d'énormes biceps et pectoraux qui semblaient prêts à craquer son tee-shirt jaune à l'effigie du patronage. Il ressemblait à Hulk Hogan, mais avec une gueule de prêtre.

Il cocha mon nom sur sa liste d'un air satisfait, regarda sa montre, jeta un coup d'œil aux alentours, replongea le nez dans sa liste et dit d'une voix bienheureuse à qui voulait l'entendre :

« Parfait ! Il nous manque encore deux personnes et on va pouvoir y aller.

— Le frère Michel n'est pas là ? demanda ma mère qui aurait bien rencontré le bonhomme.

— Non, madame, il nous attend là-bas, avec notre cuisinier Albert. Ils sont partis hier avec le camion et les cantines chargées de matériel. Il nous accueillera tout à l'heure à notre arrivée à la gare de Saint-Martin-de-Morieuse. Mireille et moi, nous nous occupons du voyage. Vous connaissez Mireille, notre infirmière ? C'est la dame qui discute là-bas, avec les lunettes et le tee-shirt blanc. »

Ma mère ne se gêna pas pour interrompre la discussion que Mireille avait avec un parent afin de présenter la petite famille et lui dire surtout qu'elle

connaissait bien sa sœur. L'autre était enchantée, elle avait ce même visage bienheureux qu'arborait le frère Jean-Marc, comme si dans la vie, les rencontres et les épreuves, tout était absolument merveilleux.

Tandis qu'ils discutaient, j'observai les autres personnes du groupe. J'étais le seul à être accompagné de mes deux parents et de ma petite sœur. Certains avaient même l'air d'être venus tout seuls. Ils donnaient l'impression de tous se connaître déjà, des petits groupes s'étaient formés comme ce mec avec son plâtre au bras et ses Vans, et son pote qui portait une casquette blanche et des lunettes sur un visage criblé de boutons d'acné, les deux déconnaient sous le regard amusé de leurs mères, bientôt rejoints par un troisième et un quatrième. Ou encore ce grand Black, avec son short des Chicago Bulls et son débardeur blanc, qui laissait sa mère en plan pour sillonner le groupe, la dégainée assurée, serrant quelques mains, prenant une conversation au passage, sans cesse mouvant, rayonnant comme un prince, ne s'attachant à personne. Il venait de temps en temps emmerder un autre Black avec des lunettes rondes, l'air finaud, qui riait sous cape tout en se tenant à carreau aux côtés de son père qui restait droit, le visage sévère. Y aurait-il encore une place pour moi, l'étranger, qui ne connaissait personne ? Ils semblaient tous si confiants, si complices, baignant dans leur milieu, tellement lointains pour le moment. Ils ne me prêtaient aucune attention.

Ils n'avaient pas l'air méchants. Les jumeaux à ma gauche arboraient un visage plutôt amical, on pourrait peut-être sympathiser ; l'autre là-bas avait l'air d'un gamin, inoffensif avec sa petite taille et sa tête de hamster, cela me rassurait de ne pas être le plus jeune, ni le plus vulnérable. Par contre, le grand rouquin à droite, avec sa coupe en brosse à la Guile dans *Street Fighter*, avait de quoi troubler par sa sale gueule. Sa tronche était couverte de taches de rousseur comme des milliers de grains de sable semés par la tempête. Il était habillé comme une racaille avec son survêt Ellesse, ses chaussettes blanches et ses Nike Air Max, son polo Lacoste et la petite chaîne en toc qui brillait à peine sur sa poitrine. Lui, il fallait s'en méfier, il devait être beaucoup plus vieux, dix-sept, dix-huit ans, peut-être un sanguin, rien qu'à voir son visage grimaçant quand il s'exprimait, comme s'il était agacé de parler et qu'il voulait s'embrouiller en permanence avec n'importe qui.

Il n'y avait pas de fille dans le groupe. Ça craignait ! L'ado que j'étais avait

imaginé qu'il en rencontrerait et qu'il pourrait sortir avec. Je me rappelle que c'est ce qui me motivait le plus, ce qui animait la vie sociale du collègue, une sorte de rite de passage, obligé souvent plus qu'apprécié, qui terrorisait et fascinait, objet de toutes les conversations, auquel l'on ne pouvait pas échapper si l'on avait une gueule à peu près potable, encore moins si l'on était beau et que l'on était populaire, mais qui en laissait plus d'un sur le carreau, frustré, amer, parfois le cœur brisé de n'être pas moins laid ou insignifiant. Il fallait rouler sa première pelle le plus tôt possible, se vanter du nombre de personnes que l'on avait emballées dans sa déjà longue expérience de la chose. Je n'étais pas le meilleur à ce jeu-là, parce que trop timide, mais je n'étais pas mauvais non plus, je plaisais, j'étais sorti avec quelques filles et avais roulé mon premier patin un peu tardivement par rapport à d'autres, en fin de cinquième, mais j'étais dans la norme.

Finalement une fille débarqua avec sa mère. Elle avait une épaisse chevelure blonde bouclée avec une frange imposante, il ne lui manquait plus qu'un ruban bleu et elle n'était pas loin de ressembler à Nellie Oleson dans *La Petite Maison dans la prairie*. Était-elle jolie ? Difficile à dire. Elle était plutôt bien gaulée dans son short moulant et avait des gros seins, au moins du C, imaginais-je, mais rien à faire, cette frange gâchait son visage, et surtout elle tirait la tronche. Elle n'avait pas l'air heureuse d'être là, encore moins après l'échange avec le frère Jean-Marc. Elle s'était mise à pleurer à chaudes larmes, entourée de sa mère et de Mireille qui lui parlaient en posant affectueusement leurs mains sur son épaule et sur sa joue. Une rumeur finit par traverser le groupe. Elle était la seule meuf. Ça craignait ! On pouvait la comprendre. Le rouquin et un autre gars s'en mêlèrent, visiblement ils la connaissaient. Le rouquin finit par poser une main sur le bras de la fille, il devait lui dire des choses drôles parce qu'elle se mit à rire, une fois en pouffant entre deux sanglots, puis une deuxième fois de manière plus expressive en le regardant l'air de dire t'es con ! mais merci, ça me fait du bien. La mère paraissait rassurée, sa gamine monterait dans le train.

On attendait encore un retardataire. Mon père tenta de presser un peu le mouvement, il était temps d'y aller, non ? Les parents devaient aller bosser, eux ! À ce rythme-là, il ne serait jamais à son bureau à Monceau avant 11 heures ! Il se mit à plaisanter avec une femme à côté de lui, la mère du grand Black au short des Chicago Bulls. Elle riait de bon cœur, partageait

ses critiques, on ne voulait pas que les enfants ratent le train. Elle avait dû poser une demi-journée, elle était nounou, et les parents des enfants qu'elle gardait n'étaient pas contents. La dame haussait les épaules en faisant la moue, elle prenait cela avec philosophie, les gens ne sont jamais contents, elle s'excusait encore, même son mari lui avait dit : « Laisse-le, laisse-le aller tout seul ! », mais elle avait tenu à accompagner son fils Adama, elle n'avait eu que des filles avant lui, les filles ça ne pose pas de problèmes, mais les garçons, vous savez, ça n'est pas pareil, si vous ne les surveillez pas, ils font des bêtises. Son Adama était un gentil garçon, son préféré, mais elle le gardait à l'œil.

Frère Jean-Marc, l'air embêté, jetait des regards de sémaphore le plus loin possible dans le prolongement de la marquise et aux abords de la gare. On ne pouvait plus attendre. Il fallait décoller. Il appela Mireille et lui dit :

« On attend toujours Jessy.

— Ah, Jessy, évidemment ! » Rien qu'à voir le visage de Mireille, ce n'était pas une surprise.

Elle était d'accord pour l'attendre encore cinq, dix minutes, pas plus, tandis que lui acheminerait tout le monde vers le quai.

Le groupe se mit en branle, chaque adolescent ramassa son barda et le chargea sur son dos, les sacs étaient tous plus énormes les uns que les autres, comme de puissantes armures qui nous donnaient fière allure. Certains rivalisaient déjà, se chambraient, prétendant porter le plus gros ou le plus lourd.

Bon voyage, mon chéri !

Notre groupe atteignit assez rapidement le quai. Devant nous, s'étirait le TGV pour Modane et les portes de l'Italie dans sa livrée orange. Nous longeâmes le train à la recherche de la bonne voiture. La présence des agents de la SCNF, les coups de sifflet, le bruit des motrices, tout donnait l'impression que le départ était imminent, et pourtant nous avions encore un peu de temps. Frère Jean-Marc accéléra la cadence. Cet immense corps de serpent, tronçonné en rames et numéros, n'en finissait pas de commencer le voyage, dépassant la verrière du toit de la gare, puis se déployant, légèrement lové, sur les premières centaines de mètres.

On finit par atteindre la bonne voiture. Frère Jean-Marc proposa d'y monter pour s'y installer et déposer les sacs avant de dire au revoir aux parents. Certains se précipitèrent pour être les premiers, avec une soif conquérante d'être aux meilleures places, à côté des fenêtres, ou en carré avec les potes. Je m'insérai dans le mouvement, sans aucune prétention.

À l'intérieur, frère Jean-Marc attribuait comme il pouvait les sièges réservés pour le groupe, il avait beau réclamer que l'on s'installât à la première place venue, avec n'importe qui, quitte à changer après, les négociations se multipliaient, au point qu'il se laissa rapidement déborder, des transferts s'opéraient déjà.

Je finis par me voir attribuer la place qui restait dans un des carrés de la travée côté quai. Un gars assez gros et balèze occupait le siège à côté de la fenêtre, les deux autres étaient vides mais des affaires y étaient étalées, façon de marquer son territoire. Je faillis demander au gars, un peu gêné, si je pouvais m'installer à côté de lui, mais l'autre ne me calculait même pas. Alors pour marquer, moi aussi, le mien de territoire, je déposai mon sac à pique-nique sur le siège et, sur la tablette, un bouquin que j'avais piqué à mon père, ainsi que mes cassettes TDK 90 minutes, sur lesquelles j'avais compilé mes morceaux préférés.

En redescendant du wagon, je fus frappé par la présence nouvelle d'un gars plus âgé, que je ne vis d'abord que de profil, un métis, bien looké avec

ses lunettes de soleil, ses piercings à l'oreille et son espèce de coupe de punk, cheveux assez courts, presque à ras sur les côtés, et une crête d'épais cheveux noirs bouclés sur le dessus descendant jusqu'à l'arrière du crâne. Il portait des rangers aux pieds et était vêtu tout en noir d'un short découpé dans un jean et d'un débardeur qui dévoilait sur les rondeurs de son biceps un tatouage représentant une rose aux pétales rouges éclatants, une rose qui saignait, entourée d'une couronne de sombres barbelés. Ce tatouage m'avait impressionné ; en y repensant, c'était sacrément cliché ! Le jeune homme s'excusait platement de son retard auprès du frère Jean-Marc, en lui serrant la main d'un sourire charmeur, ravageur, qui avait dû déjà lui obtenir bien des faveurs. L'autre semblait avoir du mal à le sermonner.

C'était donc lui le *fameux* Jessy.

Les embrassades avec les parents furent assez courtes pour la plupart. Les jeunes remontaient dans le wagon, sans se retourner, les vacances avec les potes commençaient enfin, loin des prises de tête, la liberté, le kif ! Certains parents repartaient déjà vers le hall de la gare, sans même attendre le départ du train, ça ressemblait à un bon débarras, mais on s'était dit ce que l'on avait à se dire, le gamin était assez grand, et puis il ne partait que pour trois semaines.

La fille pleurait de nouveau, elle tenait dans les bras une peluche, une sorte de lapin bleu usé par le temps, qui lui donnait un air débile à son âge ! Sa mère avait l'air blasé mais semblait impuissante à remuer sa gamine. Et rebelote, elle ne voulait plus partir. Cette fois-ci, Mireille intervint avec une autorité bienveillante : « Ça suffit, Mélodie, il faut y aller à présent, embrasse ta mère et monte avec moi dans le train, tu verras tout va bien se passer ! »

Mes parents et ma sœur m'entouraient et profitaient des derniers instants avec moi. Ma mère m'enlaça longuement. Qu'est-ce qu'elle pouvait être fière de moi ! Elle m'aimait plus que tout ! Elle soufflait ces mots dans mon oreille, mes cheveux, sur mon visage, et elle respirait très fort et reniflait pour ravalier son chagrin. Enfin, elle écarta mon visage, tout en le serrant encore, pour mieux le contempler de ses yeux de nénuphars, avant de me donner un tendre baiser sur le front. Elle parvenait à peine à masquer sa blessure que les derniers instants avant le départ entaillaient de plus en plus douloureusement. Blessure profonde. Blessure de toujours. Jamais cicatrisée. Enfance froide, sans amour. Pays délaissé, fuite assumée, la

Hollande derrière elle, nouveau pays, nouvelle culture, vie de femme, mariée avec un Français, vie de mère accrochée aux bastings de son amour immodéré de louve pour échapper à sa propre tempête. Voir partir son fils adoré. Accepter d'être délaissée. Un crève-cœur ! Même pour trois semaines. Une éternité insupportable ! Refuser qu'on le lui prenne ! Le désir absurde mais brûlant de l'arracher à ce train et de repartir avec lui à la maison. L'impossibilité de le faire, tout comme l'impossibilité d'exprimer cette souffrance dans toute son irrationalité, mon père ne comprendrait pas, il lui dirait qu'elle est timbrée.

Je me montrai peu expressif, presque froid. Ces démonstrations d'affection, surtout en public, me gênaient. J'aurais voulu faire comme les autres, ne pas m'éterniser sur le quai, être un peu moins aimé. En restant jusqu'au dernier moment dans les bras de ma mère, je devenais un fils à maman. J'avais cette impression que tous me regardaient à travers les vitres du TGV et étaient en train de me tailler. J'étais surtout terriblement mal à l'aise de la présence de ce Jessy, à quelques pas de nous. Lui ne disait au revoir à personne, il fumait tranquillement une cigarette qu'il serrait par le filtre du bout de son pouce et de son index, face au train, en prenant la pose. On ne savait pas ce qu'il regardait ni ce qu'il pouvait penser derrière ses lunettes noires.

Frère Jean-Marc descendit sur le marchepied pour battre le dernier rappel, c'était l'heure.

En m'approchant de la porte du train, je croisai la route de Jessy. Il portait sur une épaule un sac à dos vert foncé, de ceux que l'on trouve dans les dépôts militaires, un sac qui n'avait pas du tout la même gueule que tous les autres sacs à dos, il était plus petit, comme s'il n'emportait que le minimum, et pas très montagne avec ces noms de groupes de rock, de grunge et de métal reproduits au marqueur, Sex Pistols, Noir Désir, Pantera, Metallica ou ces écussons thermocollants à leur effigie, le smiley jaune défoncé de Nirvana, Eddie the Head, le mort-vivant d'Iron Maiden ou encore les pistolets et les roses des Guns N' Roses.

« Vas-y, après toi », me dit-il d'une voix qui se voulait amicale, presque prévenante. Il avait l'air sympa. Je grimpai.

« Bon voyage, mon chéri ! » me lança ma mère. J'aurais préféré ne pas l'entendre et monter directement dans le train. Je me forçai à me retourner une dernière fois et à sourire.

Une fois à l'intérieur, j'entendis cette voix grossièrement travestie, mêlée à une odeur de tabac froid, rôder au niveau de ma nuque et me susurrer à l'oreille : « Bon voyage, mon chéri ! » Je me retournai, surpris, gêné. Jessy se tenait derrière moi, l'air finement goguenard. Il avait retiré ses lunettes et laissait voir des yeux d'un bleu-gris perçant, presque irréel, qui me troublèrent davantage.

« Franchement, elle a l'air relou ta reumda ! » me dit-il avec détachement.
— Grave ! » lâchai-je avec aplomb pour sauver la face.

L'autre ne releva même pas. Il passa devant moi, appuya sur le bouton de la porte automatique et partit s'asseoir.

Je rejoignis ma place dans le carré. Les deux autres sièges étaient occupés par celui qui avait le plâtre au bras et son pote avec la casquette blanche, les lunettes et les boutons d'acné. Ils étaient occupés à parler, à grand renfort de « j'te jure » et de « sans déconner », de la vitesse du TGV par rapport à celle de l'avion et surtout du Concorde, de la vitesse de la bagnole d'Ayrton Senna au moment où il s'était tué ou encore celle du tout nouveau record du mec qui avait battu celui de Carl Lewis, ils en parlaient aux informations. Les chiffres étaient souvent exagérés, mais ils s'en foutaient complètement. Je les écoutais, j'aurais pu intervenir pour dire que le mec qui avait battu le record de Carl Lewis s'appelait Leroy Burrell, ils le répétaient en boucle sur France info qu'on écoutait dans la voiture en venant à la gare, mais cette discussion sur la vitesse et sur le sport ne m'intéressait pas plus que ça, je préfèrai me taire.

Dehors, un coup de sifflet retentit. Presque militaire. La voix du conducteur annonça le départ imminent du train ainsi que les villes desservies et demandait de faire attention à la fermeture automatique des portes.

Sur le quai, mes parents s'étaient placés face à ma fenêtre. Je savais que si je leur prêtais attention, ils risqueraient de me faire de grands signes et de m'afficher. Malheureusement, mon père vint frapper à la vitre.

Les trois gars sautèrent sur l'occasion, ils agitaient leurs mains, leur faisaient de grands signes. J'avais honte.

« Ils ont l'air cool tes vieux, dit le gars assis à côté de moi, le gros assez balèze que les autres appelaient Michaël. C'est pas les miens qui feraient ça !

— C'est clair, ils sont même pas venus, surenchérit l'autre avec le plâtre.

Ils t'aiment pas !

— Ils devaient bosser !

— Tu parles, ils sont repartis au pays sans toi.

— Vas-y, t'es con, on part au Portugal en août ! »

Ils se marrèrent.

Le signal du départ retentit enfin, les portes du TGV se fermèrent en souplesse. Pendant quelques secondes encore, le train resta immobile. Puis il se mit en branle. Tout doucement, cahotant légèrement. Je jetai un dernier regard vers l'extérieur. Je souris maladroitement à mes parents, les lèvres pincées.

La marche du train s'accéléra. Les fenêtres avançaient, les parents reculaient, disparaissaient. On passait à autre chose. On était assis dans le TGV pour Modane, direction Saint-Martin-de-Morieuse, un nom dont on ignorait encore l'existence jusque-là. Un voyage commençait, initiatique sans doute, vers une nouvelle vie. Un voyage qui nous perdrait.

OceanofPDF.com

NDM

« T'es pas à NDM, toi ? »

La question surgit comme ça au milieu de la conversation. Le train avait à peine quitté Paris et commençait à traverser à bonne cadence les premières villes de banlieue. Je ne compris pas tout de suite qu'on me parlait.

« T'es pas à NDM ? répéta Michaël de sa voix basse et érayée. J't'ai encore jamais vu ? »

— À... à quoi ? bredouillai-je, gêné de ne pas comprendre.

— NDM, c'est le nom qu'on donne à Notre-Dame-de-la-Miséricorde, précisa avec sympathie le garçon avec le bras dans le plâtre.

— C'est plutôt Notre-Dame-de-Merde ! » ajouta Michaël, d'un air de défi. Les deux autres s'offusquèrent faussement.

« Ça va, j'rigole, c'est les vacances. Ils m'ont assez cassé les couilles c't'année. »

Le gars au plâtre me demanda comment je m'appelais. « Moi, dit-il, c'est Clément. Lui, c'est James, dit la Taupe, parce qu'il est toujours défoncé. Et le gros là...

— Vas-y ta gueule, toi ! Tu vas voir si je suis gros, moi, c'est que du muscle !

— T'es à Pissarro, c'est ça ? Il paraît que ça craint là-bas.

— Non, à... Galilée. »

J'avais préféré donner le nom du lycée où j'irais en septembre, je n'osais pas dire que j'étais encore au collège.

« C'est où ça ?

— À Quersigny.

— Quersigny, répéta Michaël d'un ton grossièrement maniéré. Le nom me parut subitement ridicule dans sa bouche.

— C'est un lycée de bourges ? »

Je n'en avais aucune idée. Je ne voyais pas trop ce qu'il voulait dire par *lycée de bourges*. Mais ça sonnait comme un reproche.

« J'sais pas, répondis-je. C'est... c'est un lycée normal ! Pourquoi ?

Vous... c'est un *lycée de bourges* ? »

Ce fut une explosion de rires, qui gagna rapidement le carré d'à côté. Notre-Dame-de-la-Miséricorde, un lycée de bourges ! Le Grandin, ville de bourges ! C'était la meilleure ! Mais étonnamment, ma question fut prise pour une bonne repartie de ma part, un retour habile de l'insulte à l'envoyeur.

« Sans déc', reprit Michaël, Quer... Quermachin, bref ton truc, c'est une ville de riches ? »

Je commençais à comprendre ce qui se jouait. Il fallait faire comme si. Être comme eux. Ne rien leur dire de ma résidence à l'américaine avec ses trottoirs pépères et ses grandes baraques aux crépis rose saumon et blanc crème, plantées au bord de la forêt comme un potager dans le jardin des Hespérides. Ne rien leur dire, surtout, de la piscine, privilège déjà absolu aux yeux de mes potes, alors avec eux, pour qui passerais-je ? Cacher. Éviter la honte. Ne pas être considéré comme un riche.

« Ça va. Pas trop. Normal. Y a des coins chauds aussi. » C'était la vérité. Enfin presque. En tout cas à Merise et à Pierrière, les villes d'à côté, c'était dangereux dans certains quartiers, c'est ce qui se disait, Quersigny n'était pas si loin.

— Ah ouais, quelle cité ?

— Le Merle. Chicago.

— Pprrr ! Jamais entendu. C'est passé aux infos ?

— Ouais, ouais.

— J'ai vu ton père à la gare, intervint Clément, il était bien sapé. Son costard, c'est un Armani ou un Hugo Boss, ça se voit. Ça coûte une blinde ce genre de truc ! »

Je n'en savais rien, je ne m'étais jamais posé la question. Pour moi, un costard était un costard, mon père en portait chaque jour pour aller bosser.

« C'est un patron ?

— Mon père est son propre patron, répondis-je. C'est toujours ce qu'il dit.

— Comment ça ? Il a pas d'employés ?

— Non, il bosse seul et pour lui-même.

— C'est nul, ça ! C'est pas un patron, alors. Moi, si j'étais un boss, je voudrais commander une grosse équipe et la faire taffer pour moi. Du coup, il est patron de quoi, ton daron ?

— Il est chasseur de têtes ! lançai-je pour les impressionner.

— Sans déc', un vrai, comme dans les films ?

— Enfin... en informatique. Mon père est recruteur. Il recherche des informaticiens pour des entreprises. Un chasseur de têtes... d'une certaine manière. » L'effet était raté.

Michaël revint à la charge : « Si ton père, il taffe pour des entreprises, c'est pas un patron, c'est un employé. »

Je ne sus pas quoi répondre.

« Moi le mien, c'est un patron. Il porte pas des costards chicos, il est toujours couvert de poussière et de peinture, mais il dirige dix gars sur les chantiers. Ils rénovent les apparts et les bureaux des mecs comme ton père. Il travaille où, le tien ?

— À côté du parc Monceau.

— C'est dans les beaux quartiers ça ?

— Pas loin des Champs-Élysées.

— Whouach ! Il doit se faire un max de thunes !

— Ça va », me contentai-je de répondre sans vraiment savoir. J'avais une fois entendu mon père dire qu'il gagnait environ trente mille francs, peut-être était-ce même quarante mille. Je ne me rendais pas vraiment compte si c'était beaucoup ou pas pour eux. Je ne voulais pas dire de connerie, les autres avaient l'air de s'y connaître bien plus que moi.

— Moi, mes vieux sont instits au Grandin, dit Clément. Ils ont beaucoup de vacances, mais niveau salaire, c'est moyen. Rien qu'à voir comment ils sont sapés, c'est pas comme ton père !

— Mes parents à moi, ils taffent tout le temps, dit Michaël, mais je vois jamais la couleur de l'argent. Ils dépensent tout, là-bas, au Portugal, pour construire leur maison à côté de celle de ma grand-mère. Mais ça n'avance pas, la baraque, elle a toujours pas de toit, et nous, on continue à vivre à cinq dans un appart trop petit.

— Moi, ça va, dit James avec un flegme provocateur.

— Tu parles, son père est médecin et le gars vit dans une maison !

— Un pavillon en meulière, s'il te plaît, mon père y tient ! Enfin on n'est pas des bourges non plus. Mon père, il passe son temps à bosser comme une brute, au moins soixante-dix heures par semaine. Il gagnerait une fortune s'il bossait à ton parc Monceau. Au Grandin, y a que des pauvres, les gens n'ont pas de quoi payer ! Ma mère, elle ne gagne pas un rond, c'est une artiste, enfin c'est ce qu'elle dit, elle donne des cours de poterie.

— N’empêche que t’as toujours du blé pour t’acheter de la beuh.

— C’est ma grand-mère qui me file des thunes, sans rien dire à mes vieux. Elle croit que j’achète des CD ou que je vais au ciné avec. Du coup, j’en profite, je file voir le Facteur.

— Qui ça ? demandai-je l’air de rien. La beuh, le facteur, je ne comprenais rien.

— Le Facteur ! Ça se voit que t’es pas du quartier. C’est mon dealer. »

Le mot *dealer* me saisit. Ce gars achetait de la drogue. Avec l’argent de sa grand-mère ! Je n’avais encore jamais parlé avec quelqu’un qui prenait de la drogue, pour de vrai ! La Drogue, ce quelque chose d’illégal, de répréhensible, de mal dont on parlait dans la cour du collège. Tout juste avait-on essayé les premières taffes de cigarette, les premières gorgées amères de bière, mais la drogue, fascinante, effrayante, c’était encore un autre monde, une substance fantasmée au pouvoir destructeur, des mots quasi mythiques, *marijuana*, *cocaïne*, *overdose*. La drogue, c’était pour moi la poudre blanche dans *Deux Flics à Miami* ou *Pulp Fiction*, c’était la vie rock’n roll de Kurt Cobain défoncé sur scène. Je considérais subitement ce gars, assis en face de moi, avec sa casquette blanche, ses lunettes et ses boutons d’acné, comme un phénomène, une curiosité. Il n’avait pas l’air bien plus vieux, mais lui ne jouait pas dans la même cour.

Je ne pus m’empêcher de demander : « Tu en achètes beaucoup de la drogue ?

— De la DROGUE ! Oh l’autre ! Tu sors d’où toi ? C’est que de la beuh. T’as jamais fumé ou quoi ?

— Si, si, me défendis-je. J’ai déjà essayé. Et t’as de la... de la beuh avec toi ?

— J’té vois venir ! T’es comme les autres, tu veux juste bédave à l’œil.

— J’en veux plus de ta beuh, lâcha Michaël avec dédain, c’est de la daube, elle nique trop la tête.

— N’empêche que t’étais bien content de la fumer c’t’année, ma daube. Je vais me mettre à dealer, moi. Si vous voulez fumer, il va falloir raquer ! »

J’étais presque fier d’être foutu dans le même panier que les autres. Au fond, croyais-je naïvement, il suffisait de faire comme si pour être comme eux.

Deux chattes en chaleur au bord de la piscine

Le temps commençait à se faire long. Le paysage à l'extérieur avait toujours le même visage plat, sans âme, un paysage de campagne tenace avec ses perspectives interminables de champs de blé, de maïs, de colza, de ciels gris, de villages lointains, fantomatiques, de forêts et de bosquets, de vaches et de moutons immobiles, à peine réels. On traversait une France vide, inconnue, loin du territoire de la ville, un simple décor de voie ferrée, sans intérêt, une parenthèse bien languette entre Paris et la montagne.

J'avais fini par fermer les yeux en écoutant quelques-uns de mes morceaux préférés du moment, des titres me reviennent, « Nothing Else Matters » de Metallica, « Come Out and Play » d'Offspring, « Heart-Shaped Box » de Nirvana ou encore « Cannonball » des Breeders. Michaël dormait comme un ours contre la fenêtre. James et Clément avaient décidé de faire un tour au wagon-bar, pour voir ce qu'on y vendait. Au moment où je rouvris les yeux, les gars étaient revenus de leur vadrouille. Clément était en train de fouiller dans son sac placé au-dessus de son siège. Il en tira un magazine, enroulé sur lui-même, qu'il fila à un autre gars du carré d'à côté qui l'engouffra sous son tee-shirt et partit avec.

Clément se rassit et me tendit un paquet d'Hollywood Chewing Gum à la fraise.

« T'en veux un ? On les a chouravés au wagon-bar. J'ai essayé de tirer un Nuts ou un Mars, mais la vendeuse n'arrêtait pas de nous mater.

Je saisis l'un des chewing-gums d'une main vaguement coupable, le retirai de son enveloppe d'aluminium et l'enfournai vite fait bien fait dans ma bouche.

« Vas-y, flippe pas comme ça, on n'a pas la police au derche !

— Je flippe pas ! Moi aussi je choure des trucs.

— Ah ouais et quoi ?

— Avec mes potes à la cantine, dis-je fièrement, croyant rivaliser, on pique de la bouffe. Une fois, on a même planqué des steaks hachés dans nos poches au moment où les dames de cantine avaient le dos tourné.

— Ça c'est nul, ça compte pas, tout le monde le fait. Nous, on te parle de chourer de vrais trucs dans les magasins, d'être un clep... Comment tu dis ça déjà, James ?

— Un cleptomane !

— Ouais, un cleptomane ! »

J'avais alors repensé à mon pote François qui avait tenté de piquer des piles au Carrefour de Saint-Verlain. Il s'était fait prendre, ils avaient appelé les flics, il paraît qu'ils lui avaient fait traverser une partie du centre commercial avec les menottes.

— Mon pote François, dis-je, est cleptomane. Il choure souvent des trucs à Carrefour.

— Et il s'est jamais fait choper ? Il est fort, parce qu'à Carouf c'est quasi impossible de pas se faire prendre, ils ont la surveillance vidéo et des vigiles partout. Nan, nous, on s'attaque aux petits commerces, les épiceries ou les marchands de journaux.

— Vous piquez beaucoup ?

— Ça dépend, on fait ça pour s'amuser. Des bonbecs, des magazines, des tickets de Tac-O-Tac ou de Banco. On pique ce qu'on peut piquer, plus c'est dur à tirer, mieux c'est.

— Vous ne vous êtes jamais fait attraper ?

— Une fois, dit Clément. Par un vieux Rebeu. Je lui avais piqué un déo, on voulait fabriquer des lance-flammes. Le mec d'habitude voyait jamais rien, mais là, il m'a agrippé par le col et m'a dégagé de son épicerie à gros coups de pied dans le cul. Mes potes étaient morts de rire. L'enculé, il m'a fait super mal !

— Il a pas appelé la police ?

— Pour quoi faire ? »

Le gars qui avait pris le magazine finit par revenir à sa place et le fila à un autre qui le lui réclamait. Celui-ci à son tour se leva, le fourra sous son tee-shirt et partit avec, je ne savais où.

Il revint dix minutes plus tard. Un autre à qui on avait passé le mot voulut le prendre, mais Clément intervint : « Eh, ça va, les gars, vous n'allez pas nous endormir le truc !

— Vous irez après nous, dit James en se levant. C'est à mon tour. File-le-moi ! »

Le transfert se fit sans grande discrétion. Cette fois-ci, je tournai

légèrement la tête et vis James quitter la rame. Où allaient-ils tous avec ce machin ?

Quand James revint, il refila le magazine enroulé à Clément qui me le tendit : « Tu veux y aller d'abord ? »

Je saisis le magazine sans comprendre et le glissai moi aussi sous mon tee-shirt. Je me levai, un peu perdu, et regardai les deux autres.

« Je dois aller où avec ? »

Les gars se marrèrent.

« T'es teubé ou quoi ? Aux chiottes, voyons ! Tu vas pas le faire sur la banquette quand même. Enfin tu fais comme tu veux. »

Je pénétrai dans les toilettes et refermai le verrou derrière moi. Je pris le magazine et découvris sur la couverture en papier glacé le visage éclatant d'une femme à l'épaisse chevelure blonde coiffée nonchalamment d'une petite casquette en cuir, un regard perçant de Méduse coquine prête à me croquer de ses dents blanches que révélait l'entrebâillement de ses lèvres démesurément pulpeuses. Cette femme n'était pas belle, pas un de ses charmes qui ne fût artifice grossier, mais elle impressionnait l'adolescent que j'étais, surtout ses seins nus qu'on ne pouvait pas manquer, énormes comme deux obus et qu'elle couvrait à peine de ses mains trop petites.

J'hésitai à ouvrir le magazine. Le problème n'était pas ce qu'il contenait, je passais beaucoup de temps avec les autres garçons du collège à mater les pornos de Canal, à échanger des VHS, à me masturber seul ou avec les potes. Mais de là à le faire dans les chiottes, les chiottes du TGV, ça craignait !

J'attendis, assis sur la cuvette. Je me sentis très vite con de rester comme ça, avec cette chose entre les mains. Je ne pouvais pas retourner là-bas, trop rapidement ; pire, sans l'avoir fait.

J'ouvris le magazine au hasard et tombai sur une double page couverte d'une photo prise dans un décor ensoleillé de Côte d'Azur, une superbe villa en arrière-plan, des pins, de la lavande, des lauriers en fleur, et au centre une immense piscine à l'eau cristalline, au bord de laquelle deux femmes, Sandy et Paula, une blonde et une brune, entièrement nues, étaient enlacées dans une pose aguicheuse. Un gros titre surmontait le tout : « Deux chattes en chaleur au bord de la piscine ». Il s'agissait, comme cela était indiqué, de la rubrique « Reportage » du magazine. Au fil des pages que je tournai, ces deux Naïades tropéziennes se livraient à des jeux lesbiens de

plus en plus prononcés, dévoilant les parties intimes de leur corps, se touchant tout, se léchant tout.

Le désir monta rapidement en moi, je les touchais du regard, voulais prendre part au jeu. Ce ne fut plus un problème de sortir mon sexe, là, dans les toilettes du TGV, et de commencer, debout, face à la cuvette, à me branler. Mais le train bougeait tellement qu'il m'empêchait de le faire. Je souris en me revoyant la queue dans une main, le magazine dans l'autre, tentant de garder l'équilibre pour ne pas m'écraser contre la paroi.

Je finis par m'asseoir pour assurer au mieux mon affaire. Me voici de retour au bord de la piscine, sur le transat, avec Sandy à quatre pattes sur Paula...

Soudain, la poignée de la porte des toilettes s'abaisse dans un mouvement frénétique juste devant mes yeux. On veut entrer. Cette idée m'arrache immédiatement du transat et de la piscine. On savait ce que je faisais !

J'attendis. Rien. La porte ne bougeait plus. Je m'y remis, le désir en moins. Une besogne mécanique que j'accélérai, pour en finir, il fallait dégager de là. La poignée de la porte se remit à bouger frénétiquement comme une agression. Merde ! J'accélérai, tentant de concentrer toutes mes dernières ressources sur l'image désormais désincarnée. La porte m'obsédait. Je finis par éjaculer dans la cuvette, sans plaisir, un coup raté. Puis la honte s'empara de moi. Cette situation me dégoûtait presque. Je m'essuyai en catastrophe, tirai la chasse d'eau, abaissai le couvercle pour mieux cacher le tout, pliai le magazine, le planquai sous mon aisselle, remontai mon froc, me lavai les mains, les essuyai puis ouvris la porte.

À première vue, il n'y avait personne, mais je découvris très vite sur le côté la vision d'un père, les cheveux en brosse, qui tenait la main de son fils, âgé d'à peine quelques années. Je me sentis dévisagé, grillé, tout m'accusait, mais il ne me prêta aucune attention, entra avec le gamin dans les toilettes et ferma la porte.

Je me tirai vite fait, bien fait et regagnai ma place, la démarche maladroite.

Le frère Fouettard

Le TGV arriva enfin en gare de Saint-Martin- de-Morieuse. Il me reste une vague impression du lieu, et surtout cette phrase qu'avait lâchée quelqu'un : « Bienvenus dans le trou du cul du monde ! » L'endroit semblait abandonné avec son quai au bitume fatigué, à la peau ridée parsemée par endroits de mauvaises herbes. Devant nous, un bout de terrain vague qui servait de cimetière pour entreposer des rails et des traverses, auquel succédait un entrepôt qu'on aurait dit désaffecté. Au-dessus de nos têtes, un ciel de plomb bien bas, déprimant, s'affaissant tout autour sur de gros morceaux de montagnes rocheuses, raides et silencieuses.

Où étions-nous ? La ville semblait être nulle part. Ce n'est qu'en sortant de la gare qu'elle nous apparut. Elle s'étendait un peu plus loin sur la droite, avec de vraies rues, des voitures qui roulaient, des maisons, des immeubles.

Un homme nous rejoignit, que frère Jean-Marc et Mireille saluèrent chaleureusement. Le type avait une grosse pipe au bec qu'il retira à peine pour faire la bise à Mireille. Je ne pus m'empêcher de lui voir la tronche d'un savant fou ou de Dieu le Père avec sa barbe blanche et ses cheveux nacrés, finement ondulés qui lui descendaient de chaque côté des joues. Je dirais plutôt aujourd'hui qu'il avait la tête d'un marin des montagnes, si tant est que cela puisse exister.

Le frère Michel nous salua.

Il était venu nous chercher avec sa camionnette qui n'était plus toute jeune. Il ouvrit les deux portes à l'arrière, monta dedans, poussa dans un coin le matériel qui restait, et dit d'un ton directif qu'il lui en fallait huit à l'arrière et un devant avec Mireille. Le reste au prochain voyage.

Sans un autre mot, il partit s'installer au volant.

Mélodie avait demandé à aller devant parce qu'elle était malade en voiture. Personne ne lui disputa la place. Les jumeaux commencèrent à monter dans la camionnette, suivis du p'tit jeune qui ressemblait à un enfant. Je grimpai également, sans me poser de questions.

« Allez, encore quatre ! » insista frère Jean-Marc. Aucun autre gars ne

bougea. Je compris alors qu'il fallait être du second voyage, allez savoir pourquoi, mais c'était mieux. J'étais monté trop tôt. Je me retrouvais désormais, et je ne pouvais m'empêcher de les considérer avec mépris pour ce qu'ils représentaient soudain, avec ceux qui craignent, ceux qui ne sont pas de la bande, dont on ne veut pas et dont on se fout de la gueule. J'aurais voulu descendre, rejoindre le bon groupe. Trop tard.

Mireille eut beau intervenir, personne ne bougea.

On entendit cogner sèchement sur la carrosserie.

« Qu'est-ce que vous faites ? On peut partir ? demandait frère Michel par la fenêtre, agacé d'attendre.

— Ils ne veulent pas monter les premiers ! lui répondit frère Jean-Marc.

— Alors, tant pis, on y va. Ils se démerderont, ils marcheront ! »

Le moteur de la camionnette se mit en branle. Cela suffit à décider quelques-uns de monter : Michaël qui ne voulait pas marcher, le garçon noir avec les lunettes qui s'appelait Aristote et qui avait déclaré avec une élégance incomprise qu'il se « désolidarisait du mouvement », ou encore Adama que Mireille avait un peu forcé et qui monta avec nonchalance pour montrer qu'il ne se soumettait pas complètement, et enfin Steve, un grand gars à l'air benêt.

Frère Michel roulait vite et freinait fort. On se cramponnait comme on pouvait. Il ne fallut pas plus de deux virages pour faire marrer tout le monde. Les réactions fusèrent. Il roulait comme un taré, normal c'était le Fèff.

« Le quoi ? demandai-je.

— Le frère Fouettard, me répondit Adama. Le Fèff quoi !

— Si tu l'as comme prof de maths, t'es mort, tu vas souffrir toute l'année, dit Steve. Il interroge toujours quelqu'un à chaque début de cours sur la leçon.

— Ouais, il t'envoie au tableau. T'entends pas une mouche voler, et il te regarde comme un vieux sadique.

— Il te fait bien comprendre que t'es nul, dit Michaël. Si tu sais pas, t'as zéro. Si tu sais, t'as rien, tu sauves juste ta peau.

— Personne n'a la moyenne. T'as toujours faux !

— Vous exagérez ! intervint Aristote. Moi, j'ai des bonnes notes avec lui. C'est le meilleur prof de maths de NDM.

— Ouais mais toi, la Tronche, dit Adama, tu viens d'une aut' planète. T'es

le seul à comprendre ce qu'il veut !

— Moi cette année, j'l'ai eu en 3^e, intervint le maigrichon qui ressemblait à un enfant. Il a balancé un morceau de craie sur un garçon qui bavardait.

— Pfff, ça, c'est un grand classique ! Le pire, c'est qu'il vise super bien, il t'aligne à l'autre bout de la classe, pile sur le haut de l'épaule. Le truc qui fait bien mal et qui laisse pas de traces.

— Il a balancé une fois un morceau de craie à Jessy, raconta Adama. J'étais avec lui en classe l'année où il s'est fait virer de NDM pour aller en pro. Il retapait sa seconde. Il en branlait pas une et faisait que des conneries. Il bougeait pas trop avec le Fèff, mais, ça se voyait, il en avait pas peur du tout. Il y avait une sorte d'entente entre eux : tu me fais pas chier, j'te fais pas chier. Jessie pionçait la plupart du temps. Mais un jour, alors qu'on essayait de suivre, il s'était mis à nous souffler des trucs en scred pour nous faire marrer. Le frère Michel lui a envoyé une craie à la gueule avec une telle force, un truc de malade ! Heureusement, il l'a manqué, et il a crié : « Jessy dehors ! » Mais Jessy s'est pas laissé faire, il est devenu complètement ouf. Il s'est levé et s'est avancé pour se coller à ça du visage du Fèff, je vous jure, il allait lui filer un coup de boule. Mais le Fèff est resté super calme, il lui a demandé de baisser d'un cran, de pas aggraver son cas. Jessy a lâché l'affaire. Il s'est barré en claquant la porte. Le frère Michel a pris sa pipe, l'a allumée, il s'est mis à la fenêtre et a envoyé un élève au tableau pour faire l'exercice comme si rien ne s'était passé. Jessy a été viré une bonne semaine par le dirlo.

— On se demande bien comment il a fait pour être pris dans la colo. Il aurait dû se faire j'ter !

— Le gars, c'est un religieux, dit Adama, c'est son taf de pardonner.

La camionnette nous déchargea avec Mireille et notre paquetage au pied d'un marronnier, dans la cour goudronnée d'une école, avant de repartir à toute berzingue chercher les autres. La cour déserte et la façade en briques jaunâtres et grisonnantes donnait au lieu la triste mine d'une prison, comme toutes les écoles, surtout quand elles ont l'œil vitreux, l'âme éteinte, endormie, désincarnée par la petite mort de l'été. Mais c'était un endroit rien que pour nous, un territoire que l'on pourrait investir comme on le voudrait. On se réjouissait déjà en apercevant, sur la droite, derrière un

grillage, l'immense terrain de foot en gazon qui jouxtait l'établissement. C'était clair qu'on allait se faire une partie !

Notre campement se trouvait derrière l'école. Sur la pelouse, étaient empilés de grosses cantines en métal, des casseroles, de gros sacs de toile, d'immenses boîtes de conserve, des caisses en plastique remplies d'ustensiles et d'épicerie. Au milieu de tout ça, se dressait un grand type au corps sec et au visage émacié, les bras noués comme de la corde de jute et tatoués de partout qui fumait sa Gauloise en nous attendant. Il donnait l'impression d'avoir été vomi lui aussi de la camionnette avec tout son bordel dont il ne savait que faire.

« Bonjour Albert, dit Mireille au type qui l'embrassa avec l'affection d'un vieux pote. Voilà les premiers bras pour t'aider !

— Salut les jeunes ! Vous tombez bien, il y a le marabout de la cuisine à monter ! »

Il pointa du doigt un tas de grosses barres en métal et d'imposants carrés de toile plastifiée. Allez hop les loulous, faut pas traîner si on veut becqueter ce soir !

Quand les autres arrivèrent, le marabout était sur pied. On avait bossé, eux avaient tapé la discute avec une meuf, la trentaine, trop bonne. Une femme mariée, sûr ! Le grand rouquin avec les taches de rousseur prétendait même qu'il avait obtenu son numéro de téléphone. « Pour moi, évidemment ! le coupa Jessy. Je la revois ce soir. » On s'insurgea à grand bruit en se marrant.

Maintenant que tout le monde était là, il fallut monter les vieilles tentes canadiennes, avec leurs armatures métalliques, presque archaïques, leur toile orange et blanche et leur double toit bleu nuit. On avait dû se répartir en deux groupes de cinq et un groupe de quatre. Mélodie dormirait avec Mireille. Les plus grands, Steve, Adama, Jessy et le rouquin, se liguèrent immédiatement pour obtenir la tente de quatre, elle leur revenait de droit. Clément, James et Michaël avaient déjà formé un groupe, je n'attendis pas d'être fourré avec les rebuts, je me joignis à eux. Ils ne refusèrent pas.

Il restait encore une place. On nous colla le petit, ou bien c'est lui qui se colla à nous. Il se fit j'ter, les gars voulaient pas de collégien dans la tente. Je ne me sentis pas concerné, l'autre en avait vraiment la tronche avec son visage d'enfant sans impureté, son corps frêle, sa voix fluette. Pas moi.

Le petit ne se démonta pas et demanda pourquoi.

— Parce que, c'est comme ça ! répondit sèchement Michaël qui voulait impressionner le gamin. Y a plus de place, on risquerait de t'écraser. Et puis on va parler de trucs qui sont pas de ton âge !

— Je vais avoir quinze ans en octobre.

— On dirait pas.

— C'est pas de ma faute ! C'est mon père qu'est tout petit. »

La réponse surprit. On commença à échanger des regards amusés.

« Tu t'appelles comment ? lui demanda Clément.

— Ganaël.

— Gana... quoi ? répéta Michaël avec mépris. C'est quoi ce prénom à la con !

— C'est breton ! répondit l'autre sans se démonter. Mes parents sont bretons, ma mère vient de Concarneau...

— C'est bon, c'est bon ! le coupa Michaël. Tu vas pas raconter ta vie, on s'en fout ! »

On finit par l'accepter. On commençait à sentir le potentiel de ce gamin à nous amuser.

Les deux frères et Mireille nous réunirent en début de soirée, un peu avant le dîner. Ils nous demandèrent de nous présenter à tour de rôle. Je nous revois nous lever les uns après les autres, timides et expéditifs ou avec verve et assurance, pour affronter le groupe. Des prénoms et des visages qui se recomposent dans mes souvenirs, et que je tente par les mots de faire revivre tels qu'ils me sont apparus. C'est presque une joie de les retrouver, d'apprendre à les connaître de nouveau.

C'était avant.

Quinze jeunes adolescents qui débutent leurs vacances. Il y avait Mélodie, la seule fille, qui ne voulait pas être là. Il y avait le sympathique Clément, le cleptomane, avec son plâtre au bras pour une raison que j'ai toujours ignorée, et Bruno que je découvrais presque alors, le visage transparent pour le moment, si ce n'était son duvet de moustache. Il y avait James, dit la Taupe, avec ses petits yeux et son visage criblé de boutons qui fumait de la beuh, et Michaël, avec sa voix basse et érayée, et son caractère de con. Il y avait les jumeaux, Louis et Arnaud, qui ne disaient pas grand-chose, si sérieux, toujours prêts les premiers. Il y avait Charbel qui nous avait tous éclatés au foot en fin d'après-midi, Adama avec ses airs de grand prince,

Steve qui semblait sympa mais franchement bête, et Franck, le fameux rouquin avec sa tête à faire peur et qui donnait l'impression de vous agresser quand il parlait. Il y avait Aristote que les autres appelaient la Tronche et Ganaël, le petit, le gamin, le collégien. Enfin, il y avait moi et il y avait Jessy, deux mondes, qu'un océan séparait encore et qui ne tarderaient pas à se rencontrer.

Frère Michel prit ensuite la parole. Il évoqua les différentes étapes de notre parcours. Un parcours exigeant qui demandait du rythme. Il comptait sur nous pour suivre, sans se plaindre. En montagne, on se lève tôt, pour monter à la fraîche ! Certains dans le groupe s'indignèrent en entendant cela. Frère Michel tira sur sa pipe puis poursuivit. Il faudrait porter notre sac à dos à chaque changement d'étape. À certains moments nous lèverions le camp après une nuit seulement, à d'autres moments, l'étape serait plus longue, nous resterions deux, trois, quatre jours, afin de rayonner dans les environs. Chaque fois qu'on lèverait le camp, le groupe d'une tente serait responsable de démonter la tente de la cuisine en plus de la sienne, et de la remonter ensuite le soir même en arrivant au nouveau point de campement. Chaque jour, deux personnes seraient chargées d'aider Albert, qu'on appellerait tous Bébert, à préparer le repas et de faire ensuite la vaisselle pour tout le groupe. Il attendait de nous un respect des règles de vie commune et un comportement responsable. En montagne, on ne déconne pas, cela peut devenir dangereux. Il n'hésiterait pas à nous renvoyer par le premier train. Pour le reste, on faisait ce qu'on voulait, il s'en fichait tant qu'on se levait le matin et qu'on marchait.

Je me souviens qu'Adama avait demandé, juste pour emmerder le vieux, si on aurait le droit d'aller en boîte. Frère Michel avait répondu sans broncher que L'Étable était une bonne adresse, ou même La Ferme à reblochon, les vaches adoraient y danser !

Dans la soirée, j'avais suivi Clément et James sur un coin du terrain de foot. Il ne faisait pas chaud, ici le soleil déclinait plus vite qu'à Quersigny. Mélodie était venue avec nous, elle avait obtenu de leur taxer une clope, juste une, parce qu'elle fumait de manière occasionnelle. Elle avait bien plus de charme et de caractère quand on l'entendait parler et qu'elle ne pleurait pas, le genre de fille qui pouvait potentiellement me plaire, sans doute aussi parce qu'elle était la seule fille. Mais elle ne me calculait pas. Il

faut dire que je ne savais pas quoi lui dire. Clément et James n'avaient pas l'air impressionnés du tout de lui parler, ils la chambraient, la faisaient rire. Ils fumaient, moi je me tenais là, à côté, à les regarder. Je ne servais à rien. Soudain, tout en tirant sur sa cigarette d'un geste maniéré, elle me demanda : « T'es qui toi ? » J'aurais voulu lui répondre que je n'étais personne. Mon nom est personne. Mais je répondis « Étienne » ce qui eut peu d'effet. Elle fit le constat qu'elle ne m'avait jamais vu, que je n'étais pas à NDM. Clément répondit à ma place que je venais d'un lycée de bourges ! Ah ouais ! Elle s'en foutait, d'une indifférence presque vulgaire. Détestablement attirante. Je ne valais rien. Ma fierté en fut blessée.

D'autres gars nous rejoignirent, ce qui ne manqua pas de m'effacer encore davantage. Je n'avais pas les bons mots, je n'étais pas à l'aise. Je me sentis soudain si jeune.

Nous étions assis dans l'herbe, comme les chevaliers d'un soir autour de la reine Mélodie qui nous contait ses malheurs. Elle était trop dégoûtée. Dégoûtée d'être la seule meuf, de devoir dormir avec l'autre vieille dans la même tente. Sûr qu'elle ronflait ! Sa mère lui manquait déjà. On répondait des « C'est clair ! » et des « Ça craint ! », vaguement compatissants. Quand elle nous annonça qu'elle ne voulait pas rester, quelques réactions plus inspirées se firent entendre. Franck était le plus bavard, il se montrait prévenant, comme à la gare quand elle pleurait, à croire que lui voulait vraiment se la faire. Il était laid, mais il savait s'y prendre, avec détachement, comme s'il parlait à une gamine qu'il impressionnait de sa grosse voix et de ses phrases coupées au couteau, impulsives, incisives.

Jessy fit une entrée remarquée. Il portait encore ses lunettes de soleil, alors que la nuit commençait sérieusement à tomber. On lui demanda où il était passé. Il avait fait un tour. On rit. On devait comprendre. Le cercle s'écarta pour le laisser s'asseoir. Il se posa juste à côté de moi, m'obligeant à me pousser encore davantage, contre mon voisin d'à côté et bien malgré moi à reculer, à sortir du premier cercle. Il alluma une cigarette et s'empara de la discussion comme un patron. Il ne fit qu'une bouchée de Mélodie. Elle voulait partir. Qu'elle parte. Dans la vie, il fallait faire ce que l'on voulait et non pas ce que l'on était obligé de faire. Il comprenait qu'elle eût envie de se tirer. À sa place, lui le ferait. On protesta. Il se marra. « Regardez-les, tous à vouloir se la taper. Crois-moi, barre-toi ! »

OceanofPDF.com

Il est trop fort

Vendredi 8 juillet. La nuit avait été courte. On avait causé dans la tente jusque tard de Mélodie et des meufs en général, puis on avait dérivé peu à peu sur des histoires de potes et des légendes urbaines. Dans les tentes à côté, personne ne dormait vraiment non plus, dans celle des grands, ça remuait grave, malgré les rappels à l'ordre des frères. Ils avaient même tenté vers minuit une sortie, mais s'étaient fait choper comme des bleus, la fermeture Éclair donnait immédiatement l'alerte. zzZZiiiiizz, ZZzzzeeezz. Frère Michel les avait séchés dans leur élan.

Je n'avais pas vraiment réussi à fermer l'œil. La première nuit dans la boîte à sardines entre Michaël et Ganaël, enveloppé dans un sac de couchage trop chaud, le corps travaillé par la rudesse du matelas en mousse et de l'oreiller de fortune, façonné avec un pull, sur le dos, sur le côté, sur le ventre, rien n'y faisait, qu'est-ce que j'aurais donné pour retrouver mon lit douillet, à l'écart des autres et de leur odeur, de leur souffle, de leurs ronflements. Impossible de dormir, condamné à écouter le bruit de la pluie qui était tombée toute la nuit.

Au réveil, il pleuvait encore. Michaël décréta qu'il ne se lèverait pas avec ce temps de merde. On était tous d'accord que ça craignait, mais frère Jean-Marc passa secouer notre tente avec son enthousiasme. C'était l'heure d'aller marcher !

Dehors, le ciel était triste à mourir. Un ciel de novembre, sans espoir. Ça caillait même. On se serra sous la tente de la cuisine, autour des deux petites tables où se trouvaient le pain, le beurre, les confitures d'abricot et de fraise sorties des grosses boîtes de conserve que l'on mangerait tout le séjour, ainsi que les réchauds à gaz sur lesquels chauffaient une casserole de café, une de chocolat et une d'eau pour le thé. Chacun dévorait sa pitance, en silence.

Il fallut ensuite démonter le campement à la va-vite, transporter le matériel et les sacs jusqu'au préau, sans traîner, et sauter dans la camionnette, en deux fournées, direction... On n'en savait rien. Les portes du camion se

rouvrirent sur un endroit glauque, près d'un torrent grondant, à l'orée d'une immense forêt de sapins, épaisse et sombre, qui grimpait le long des premières montagnes dont on ne distinguait pas même le haut de la cuisse tant la robe sale du ciel s'était effondrée bas. Avec nos ponchos verts ou bleus qui recouvraient nos corps et nos sacs à dos, nous ressemblions à des ombres, des fantômes bossus qui peuplaient ce décor de film d'horreur ou de fait divers.

Frère Michel prit la tête de la troupe et nous engagea en silence sur un chemin d'exploitation le long du torrent jusqu'à un pont que nous traversâmes avant de pénétrer dans la forêt. Devant nous, se dressaient des milliers d'épicéas au gré de la pente, toujours plus haut, toujours plus resserrés formant au loin une muraille d'écorces infranchissable.

L'ascension débuta indiscutablement sur un petit sentier, tracé à l'épée, dans le lit de fougères et de mousse, entre les troncs d'arbres et les cadavres de souche, comme le Z de Zorro, avec des attaques bien raides à certains endroits. Frère Michel caracolait en tête, suivi des jumeaux. Je me défendis comme je pus dans la côte, rassuré de voir que je n'étais pas le plus mauvais, que les autres en dessous galéraient aussi. Le groupe s'étirait de plus en plus, s'égrenait au fil des boucles toujours plus douloureuses, laissant même plus loin en contrebas, en queue de peloton, Michaël qui se traînait, pas fier du tout, avec son gros bâton qu'il plantait dans la terre molle comme un pèlerin sans foi, et derrière lui encore, Mireille, enchaînée à la lenteur lancinante de Mélodie et que son amour du prochain empêchait de laisser au bord du chemin ou d'achever comme on achève une bête blessée.

L'effort était intense. Je me souviens du silence. Plus personne ne parlait. Mes mollets tiraient, mes cuisses chauffaient, le sac pesait, ma gorge brûlait d'un souffle intense à donner la nausée. Une montée dans la douleur, avec l'impression désespérante de ne pas avancer, alors que devant nous s'étiraient d'interminables boucles vers l'Enfer.

Vers midi, le monde reprit des couleurs. Nous étions sortis de la forêt. Les épais nuages s'étaient déchirés, il n'en restait que des lambeaux dans un grand ciel bleu. Le sentier était moins agressif, nous marchions désormais sur un terrain plus vallonné, un pâturage verdoyant et rocailleux, envahi par

des milliers de fleurs au parfum chaud et humide encore. Nous finîmes par trouver un petit endroit, légèrement à l'écart du sentier, pour déjeuner.

Les sandwichs avalés, nous descendîmes à quelques-uns jusqu'à une petite rivière qu'on avait repérée en contrebas. Celle-ci descendait tranquillement de la montagne en escalier, formant à l'endroit où nous étions une petite cascade de quelques dizaines de centimètres, ainsi qu'une cuvette assez profonde. La tentation fut grande de s'y baigner. L'eau était glaciale, d'un froid mordant jusqu'au cerveau. En caleçon, le corps tendu, on progressait maladroitement dans le lit caillouteux de la rivière, on s'amusait à éclabousser les autres d'une rafale d'eau, avant de s'en arracher pour se soulager dans l'herbe tiède de la brûlure du froid. Une grande partie du groupe nous avait rejoints et regardait le spectacle, amusé. Mélodie était là. On lui proposa de venir nous rejoindre. Qui n'aurait pas aimé la voir en petite culotte et en soutif ? Allez, on n'a rien à cacher ! Mais, sans surprise, elle déclina.

Franck décida d'élever le niveau un cran au-dessus. Tout en jetant un regard à Mélodie, il annonça qu'il allait plonger son corps entier dans l'eau. Il lança un défi à quiconque de le suivre. J'hésitai, je pourrais y arriver... Trop tard, Jessy accepta avant moi.

Franck plaça au centre de la cuvette son grand corps pâle et criblé de taches de rousseur. L'eau lui arrivait jusqu'au genou. Ses jambes ne bougeaient pas. Il se concentrait comme un haltérophile, les yeux rivés sur l'exploit à accomplir, remuant seulement les bras et les doigts pour se donner du courage. Soudain, il poussa un grognement de bête, tout en contractant puissamment ses pectoraux et ses abdos ainsi que les muscles de ses bras, poings serrés, veines saillantes, visage enflammé, chevelure flamboyante, spectacle sublime et plein d'esbroufe d'un diable héroïque dans son baquet d'eau de source. On aurait pu croire qu'il plongerait dans un océan grondant, le pourfendrait de son corps ou se ferait même engloutir par des flots déchaînés, mais la cuvette n'était guère profonde ni bien large, tout juste pouvait-on s'y asseoir, ce qu'il fit, d'un geste moins assuré, cherchant comment immerger son grand corps devenu maladroit. Il parvint malgré tout à l'y plonger jusqu'aux épaules, en poussant un autre cri qui fit marrer tout le monde. Il resta à peine une ou deux secondes puis rejaillit, baptisé comme un furieux, et se jeta dans l'herbe en sautillant ridiculement sous les applaudissements amusés du groupe.

Ce fut au tour de Jessy. Il s'avança dans son boxer blanc Calvin Klein qui contrastait avec sa peau sombre et lumineuse. Son corps était bien foutu, un corps de guerrier avec son tatouage sur le bras, avec sa crête de cheveux épais et bouclés, et ses lunettes de soleil qu'il avait évidemment gardées pour le style. Il entra dans l'eau glacée sans dire un mot, sans pousser le moindre cri, avec une nonchalance qui n'avait rien à prouver, presque insolent de calme et de maîtrise. Tout semblait si facile. Il s'assit dans l'eau jusqu'aux épaules, nous fixa sans rien dire, sans souffrir, presque inhumain, puis esquissa un léger sourire en direction de Franck, ou était-ce de Mélodie, avant de reculer et d'enfoncer la tête entière sous la petite cascade.

Je le regardais avec admiration. Lui savait s'imposer avec la manière. Il possédait ce je-ne-sais-quoi de pourtant si évident, mais que j'aurais bien été incapable d'expliquer ou d'imiter, cette force de détachement, ce charisme inné, l'âme des meneurs de troupe. Mieux encore, tout en sortant de l'eau, il donnait l'impression de se moquer complètement de sa victoire, de n'en tirer aucun orgueil. Tout n'était qu'un jeu.

Le petit Ganaël en fit les frais. Il eut le malheur de l'ouvrir, il lança à Franck, sans réfléchir : « C'est lui qu'a gagné, il t'a battu, il a mis la tête sous l'eau ! »

Jessy et Franck échangeaient déjà des regards entendus. Ils le saisirent sans ménagement l'un par les aisselles, l'autre par les jambes et le soulevèrent au-dessus de l'eau.

Ganaël se mit à hurler, paniqué, riant nerveusement : « Non, les gars, déconnez pas ! Je suis tout habillé ! »

Les deux autres faisaient mine de ne pas l'entendre, ils le rapprochèrent un peu plus encore de l'eau.

« Stop ! Stop ! hurlait Ganaël toujours plus fort. Pas les grolles ! S'il vous plaît, pas les grolles ! Laissez-moi au moins les enlever ! »

Je regardais cette scène presque cruelle mais tellement drôle, Franck et Jessy ne semblaient avoir aucun problème à dépasser la limite. Ils le plongèrent dans la cuvette tout en continuant à le tenir. Ganaël hurlait et se débattait comme si tout son corps était dévoré par l'eau glacée. Ils auraient sans doute continué si les voix furieuses de Mireille et de frère Jean-Marc, accourant à la rescousse, ne les avaient arrêtés. Franck et Jessy lâchèrent Ganaël dans l'herbe qui se mit alors à détalier en larmes, humilié, le cul trempé.

Nous arrivâmes en fin d'après-midi dans une vallée après une sacrée descente que nous avons prise pour beaucoup en courant, les mains accrochées au sac à dos pour l'empêcher de sauter. C'était nettement plus facile que de grimper, même si les cuisses prenaient cher et surtout les orteils, écrasés contre le bout de la godasse, mais ce n'était rien, rien à côté de ce que nous avons souffert le matin. Nous dévorions la pente par le sentier de terre, puis le chemin de pierre, comme des gamins qui jouent, happés par le dénivelé et l'appel d'une fin de journée bien méritée, l'arrivée au campement, le plaisir de se poser, le village rêvé avec son épicerie et son bar, acheter un paquet de chips, des bonbecs, boire un Coca, juste la joie d'en finir, de balourder le sac, la fatigue, l'envie de chier.

Je me rappelle qu'on déboula sur une route. Une départementale qu'il fallut longer sur un bon kilomètre avant d'entrer dans un village presque désert. Sans épicerie. Sans bar. Rien que des maisons, souvent bien vieilles. Un abreuvoir en pierre au centre de la petite place. Un chien qui gueulait. Nous ressortîmes du village par l'autre bout, plus démoralisés encore. Nous aperçûmes enfin le camion et Bébert sur une sorte d'aire de pique-nique, légèrement en retrait de la route, un grand triangle d'herbe verte, un îlot en bordure de la forêt sur lequel avaient été installés deux tables en bois, un W.-C. à la turque, un robinet d'eau froide et un espace pour faire du feu.

On ne traîna guère en arrivant. Il fallut monter tout de suite nos tentes et celle de la cuisine, aller chercher du bois dans la forêt. Ça gueulait un peu. C'est pas des vacances ! C'est pire qu'à l'armée ! On est au bagne ou quoi ? Ils veulent nous achever ! Moi, je me tire à l'hôtel ! Ces corvées me dérangeaient moins que certains. J'aimais être dans l'action. Faire, aider, fonctionner ensemble. C'était pour moi un moyen plus facile de m'intégrer au groupe, de trouver la bonne place. Je craignais davantage que tout s'arrêtât, que chacun allât vaquer, dans son coin, à ses occupations et que je me retrouvasse seul. L'expérience nouvelle de *l'armée*, du *bagne*, mais je préfère dire de la communauté, en soi, me ravissait de plus en plus. Il y avait quelque chose de prenant, une sorte d'énergie séduisante, de bonne humeur sans tendresse, de franche déconnade qui donnait envie de s'installer dans le groupe, de rouler avec, d'en consommer toutes les ressources prometteuses pour les trois prochaines semaines.

Après le repas, une veillée s'organisa autour du feu. Les discussions allaient bon train, les rumeurs aussi. Mélodie allait partir, elle lâchait l'affaire ! Il paraît que Franck avait tenté sa chance, il croyait pouvoir la pécho, il s'était pris un râteau. Au fil de la soirée, le cercle se réduisit. On partait se coucher ou faire autre chose. Certains revenaient, puis repartaient. Aristote lisait, concentré, dans sa bulle. Les jumeaux aussi. J'avais tenté de les imiter. Je tenais dans les mains le bouquin que j'avais piqué à mon père dans sa bibliothèque, parce qu'il ne voulait pas que je le lise, pas encore tout du moins, c'était *J'irai cracher sur vos tombes* de Vian. J'avais lu la première phrase qui m'avait plu : « Personne ne me connaissait à Buckton. » Les phrases suivantes s'étaient envolées quelque part dans mon esprit. J'étais bien plus attiré par le feu, un grand feu à la chaleur mordante, aux claquements et crépitements sonores, dont la lumière surnaturelle des flammes transformait les formes et les visages autour de moi. Je m'imprégnais du silence de la nuit et de la nature qui nous enveloppait, j'écoutais les discussions. J'étais bien. J'aurais voulu l'exprimer. Cela aurait été étrange de le dire, comme ça, aux autres. Je le dis maintenant. Je l'écris. J'étais bien.

Charbel voulut chercher encore un peu de bois pour alimenter le feu. Je proposai de l'accompagner. Frère Jean-Marc n'était pas très chaud, on allait bientôt se coucher ! Il céda. Juste un peu, et sans nous éloigner. Mais Charbel n'écouta rien, il voulait pénétrer plus avant dans la chair sombre de la forêt pour trouver, prétendait-il, du meilleur bois. Je le collais discrètement, à quelques pas tout de même, l'air faussement détendu, sans le lâcher du regard pour ne pas le perdre, ne pas me laisser happer par l'obscurité inquiétante des lieux.

Charbel s'arrêta auprès d'un arbre et me fit des signes pressants de me grouiller d'approcher, tout en me signifiant de la fermer et de me baisser.

« Mate-moi ça, là-bas ! murmura-t-il. Il est trop fort ! »

Quelques mètres plus loin, cachés entre les arbres, Jessy et Mélodie étaient en train de se rouler des pelles. C'est vrai qu'il était trop fort, on ne l'avait pas vu venir.

Charbel était persuadé qu'il la pelotait. Je ne voyais pas grand-chose. Je jetai des regards perdus, gêné de les épier comme ça.

« Allez viens ! lui dis-je. On se tire.

— T'es ouf, je veux voir jusqu'où il va aller !

— Ça se fait pas !

— On s'en fout. »

J'étais coincé entre la forêt dévorante que je n'osais affronter seul et l'impression troublante que Jessy nous avait grillés et qu'il nous surveillait, le regard tendu dans l'obscurité. Je ne sais pas s'il nous a vus ce soir-là, s'il savait. Mais c'était bien son genre de nous regarder en train de le mater, en restant maître du spectacle. C'est peut-être même bien pour cela qu'il continuait d'embrasser langoureusement Mélodie. Uniquement pour cela.

Je me retirai, tirant Charbel par la manche qui refusait toujours de bouger : « Attends, j'suis sûr qu'il va la niquer ! » Tant pis, je me précipitai dans la gueule de la nuit pour rejoindre au plus vite le campement. J'accélérai le pas, regardant autour de moi, nerveux. Soudain un bruit survint derrière moi. Je sursautai. Un petit son craintif, ridicule, jaillit de ma gorge.

« Je t'ai fait flipper ? » dit Charbel en se marrant.

Je niai comme je pouvais.

OceanofPDF.com

Entre couilles

Samedi 9 juillet. Le lendemain matin, nous pliâmes le camp installé la veille. Il fallut de nouveau réengouffrer les quelques affaires sorties dans la gueule du sac à dos, rouler finement le tapis de sol et le sac de couchage, démonter les tentes, porter les cantines jusqu' dans le camion et partir. On n'était pas là pour rester, pas là pour traîner. Une journée de marche nous attendait, bien longue, annonçait frère Michel. Lever six heures et demie. Départ avant huit heures. Au moins, il ne pleuvait pas.

Nous reprîmes la marche. Les jambes tiraient. Des jambes de petits vieux, courbaturées, douloureuses, qui réclamaient déjà une trêve et qu'il fallait chauffer au plus vite pour qu'elles la ferment et avancent comme les autres. Frère Jean-Marc avait pris la tête du cortège aux côtés de frère Michel, les jumeaux dans leur sillage. Nous suivions derrière. Le départ de Mélodie nous avait filé un coup. Elle avait décidé de rentrer. Mireille était restée avec elle pour l'emmener à la gare ce matin-là. Nous étions déçus, presque amers, surtout critiques. La meuf nous avait lâchés. Partie comme ça.

Et puis quelqu'un avait balancé : « Maintenant, on est entre couilles ! » Ça sonnait un peu comme une défaite pour le groupe. Entre couilles. On va finir par s'enfiler comme des pédés ! Mais non, il nous reste Mireille ! Mais Mireille, ça ne compte pas ! C'est la misère, moi je vous dis. C'est la misère !

En milieu d'après-midi, alors que nous traversions un immense cirque, nous rencontrâmes un vieux montagnard au corps tassé et au visage parcheminé surmonté d'un béret noir, qui fumait entre ses dents rares et jaunies une Gitane maïs, et tenait dans sa main droite un grand bâton. Il avait une drôle de manière de s'exprimer, ses mots étaient roulés et s'embrouillaient dans ses lèvres qu'on aurait dites sans muscles. Il était bien marrant à parler comme ça, nous ne captions que des morceaux de ce qu'il disait. Il nous expliqua que son troupeau de vaches s'était complètement éparpillé, certaines étaient allées se perdre plus bas à gauche dans les renforcements des mamelons que formait le terrain, d'autres s'étaient

nichées sur les hauteurs du flanc droit qui grimpait vers la barre rocheuse. Les bêtes étaient nerveuses, les « ssstupides », comme le vieux disait avec une sorte d'affection, n'écoutaient plus les chiens, quelque chose avait dû les apeurer. Il en aurait pour des heures à les regrouper, mais le type n'avait pas l'air fâché du tout, il prenait ça avec philosophie.

« C'est peut-être un loup qui les a effrayées, dit Aristote.

Un loup, l'autre ! N'importe quoi ! Il se fit chambrer.

Aristote insista. Il ne disait pas des conneries. Le loup s'était réintroduit dans les Alpes, en venant d'Italie. Il avait vu un reportage au journal télévisé là-dessus. Ils prévoyaient qu'il repeuplerait une partie de la France d'ici quelques années.

Pour le fermier, le p'tit ne disait pas des conneries. Ce serait bientôt l'invasion du loup. Il n'en avait encore jamais vu par ici, mais il valait mieux pas pour la bête, car il la descendrait avec sa pétoire, sans broncher, tout comme ces salopards d'écologistes. Le vieux esquissa un geste de coup de feu avec ses deux mains, tout en riant jaune.

On n'en revenait pas, un loup dans la montagne. T'imagines, il en chope un comme ça qui traîne derrière, pas le temps de crier ! Et il l'bouffe ! Avec Michaël, il ne mourrait pas de faim !

« Mais le loup ne s'attaque pas aux hommes ! précisa Aristote. Seulement aux bêtes. C'est ça le problème. Un loup peut te décimer un troupeau. »

Le montagnard le fixa de ses petits yeux brillants et lui dit : « Tu en sais des choses, mon p'tit, c'est bien, tu mourras moins con que les autres ! » Et il ajouta tout en agitant sa grosse main calleuse de haut en bas devant son visage : « T'es pas de chez nous, toi ! Tu viens des îles ?

— Non m'sieur, répondit poliment Aristote, je suis né au Grandin, comme les autres !

— Le Grraandin, où que c'est que ça ?

Le « Grraandin ». J'entends encore la manière dont le mot avait roulé dans sa bouche avec une prononciation que l'écriture ne saurait rendre véritablement. Le Grraandin. Qu'est-ce qu'on avait ri comme des couillons devant ce spécimen rare de bouseux des montagnes ! Le Grraandin. Le mot était ensuite devenu culte durant le reste du séjour, tout comme « ssstupide », placé dans nos discussions et nos insultes. Le Grraandin. On avait tous essayé d'imiter cet accent pittoresque et indescriptible, sans jamais y parvenir. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour entendre encore le

son véritable de cette voix, le roulement enveloppé du *r* et voir ce visage, buriné par le climat et la vieillesse, regarder nos tronches de spécimens, comme si nous venions d'une autre planète encore jamais explorée. Un regard sans méchanceté, curieux qui sait, sans doute ahuri devant ce phénomène plus surprenant que le retour du loup, la présence dans ses montagnes d'une bande de jeunes, armés de leurs gros sacs à dos et de casquettes américaines, venus de l'autre bout du monde de la France, avec leurs dégaines improbables, leur langage, leurs couleurs, et qui se foutaient de sa façon de parler en riant d'un rire décapé.

Frère Michel proposa que nous l'aidions à rassembler son troupeau. Le vieux ne refusa pas ce petit coup de main. Ce fut l'euphorie dans le groupe. Mais frère Jean-Marc, bien relou, nous dispensait déjà ses conseils de prudence et ses règles de conduite. Tout en rallumant une Gitane maïs, le vieux lui dit : « Laisse, laisse les petits se débrouiller ! »

Comme beaucoup, je n'avais encore jamais approché une vache d'aussi près ni senti réellement la vie qui animait l'animal. La première que je rencontrai m'impressionna par la masse imposante de son corps. Elle broutait l'herbe en balayant l'air de sa longue queue. Je ne savais pas comment l'aborder ni la faire bouger, fallait-il la toucher, lui parler ? Je m'approchai, prudemment, les yeux fixés sur ses cornes. Elle ne tarda pas à tourner le regard vers moi, puis se mit à secouer la tête brusquement pour chasser les moustiques qui l'importunaient. Effrayé par le son nerveux de sa cloche, je reculai d'un pas dans la pente. J'avais cru qu'elle chargerait.

Piqué dans mon orgueil, je décidai aussitôt de la contourner et de l'attaquer par le haut, dans un contact presque physique et en lui criant d'avancer. Victoire, elle finit par décamper.

De tous les côtés, les bêtes pressaient le pas, faisaient sonner leurs cloches, obéissantes, harcelées par notre assaut et la course effrénée des deux chiens du berger. J'évoluais au milieu du troupeau qui se reformait, avec l'impression grisante d'être comme John Dunbar dans *Danse avec les loups*, galopant dans le flot puissant des bisons traqués. Je vivais la grande aventure, je construisais l'un de ces moments inoubliables où le cœur s'emballe de joie, une joie contagieuse qui se lisait sur tous les visages de mes compagnons, qui, pour rien au monde, n'auraient à cet instant-là laissé leur place à un autre. Nous étions unis, même les jumeaux se mêlaient aux

autres, riaient, il n'y avait plus de différences. Nous étions devenus les seigneurs de la montagne.

Nous traquions les bêtes dans chaque recoin du cirque. On criait : Là ! J'en ai une ! On finissait par trouver les mieux cachées, et même jusque dans cette immense cuvette, bien à l'écart, à la pente plus abrupte, comme si le terrain s'était effondré à cet endroit et formait une entaille béante au pied de la montagne qui encerclait le flanc gauche. C'est là qu'avec Jessy, Clément et Charbel nous étions descendus pour récupérer une bête égarée. Dans le fond de la cuvette, le terrain s'aplanissait de nouveau, la vache y paissait peinard, de l'autre côté d'un petit ruisseau qui coulait au milieu de l'herbe grasse. Jessy traversa le premier le cours d'eau en l'enjambant d'un pas facile pour s'approcher de la bête comme si elle lui revenait de droit. « Salut, ma mignonne ! dit-il tout en posant sa main sur le corps de l'animal. Alors comme ça, on se fait la malle ? Le vieux n'est pas sympa avec toi, c'est ça ? Je te comprends. » Cette conversation surréaliste nous fit marrer.

Charbel traversa à son tour le ruisseau en sautant avec une agilité qui n'était pas nécessaire et s'approcha de la bête pour lui parler lui aussi et même se foutre de sa gueule.

Jessy releva la tête et regarda tout autour de lui. Il sortit alors son opinel et dépla la lame. Mon sang ne fit qu'un tour.

Clément traversa lui aussi le cours d'eau d'un mouvement maladroit, comme si son plâtre au poignet le gênait dans la manœuvre, mais bien déterminé à aller voir de plus près ce qui se fomentait.

« Et si on l'égorgeait ! dit Jessy avec un cruel sourire. Un bon vieux sacrifice. On lui tranche la jugulaire pour voir ce que ça fait. » Les deux autres ricanèrent quand il approcha la lame du cou de la bête. Moi, de l'autre côté de l'eau, je ne riais pas, j'y croyais, sûr qu'il allait le faire. J'aurais dû traverser le ruisseau, il n'y avait qu'un pas ample à faire, il fallait que je les rejoigne, que je sois parmi eux, faire comme eux, égorger la bête pour de vrai ou pour de faux, rire, être cruel, mais je ne pouvais pas, j'étais paralysé. Jessy avait perdu la tête, il était complètement fou, tuer un animal comme ça, il y aurait du sang partout sur le sol, sur nous, jusqu'au sommet de la montagne ! Qu'est-ce qu'on nous dirait après ?

Jessy finit par me fixer en se marrant. « Regardez la tronche qu'il fait ! Il est tout pâle. Il a vraiment cru que j'allais le faire. » Et tout en disant cela, il

assena une bonne grosse claque sur la croupe de l'animal, « Ssstupide ! », qui bondit et ne se fit pas prier pour dégager de ce trou.

En fin d'après-midi, nous arrivâmes au camping de La Combe fleurie qui avait de vraies douches, bien chaudes, sous lesquelles nous nous jetâmes, après deux jours à suer du corps et à puer des pieds. Il y avait aussi une cabine téléphonique, grise et vitrée, comme on n'en trouve plus aujourd'hui. Je m'y enfermai, décrochai le gros combiné en plastique bleu, introduisis ma carte, composai le numéro. Après deux tonalités, ma mère décrocha. Elle était heureuse que j'appelle, déjà trois jours ! Elle voulait tout savoir, le train, la vie du camp, les jours de marche, si ce n'était pas trop dur. Je n'étais pas malheureux de lui parler, et même plutôt fier de partager mes efforts dans les côtes, la baignade dans le torrent grondant ou la chasse aux vaches. Elle était admirative, j'étais son petit héros, si fort, si courageux, j'aimais entendre ça. La conversation s'éternisa. Elle me passa mon père, ma sœur, puis reprit le téléphone comme si nous ne nous étions pas tout dit.

Soudain, quelqu'un cogna violemment contre la vitre de la cabine. C'était Michaël. Il me gueula : « Bon t'accouches, y en a d'autres qui veulent appeler ! » Charbel, Clément et James étaient avec lui. Michaël cogna une seconde fois contre la vitre. « Allez ! » gueulait-il encore avec une sorte de bougonnerie amusée. Je collai comme je pouvais ma paume contre le combiné du téléphone. Mes mots devinrent gênés, précipités. Ma mère sentait que quelque chose n'allait pas, je la rassurais comme je pouvais. La conversation devint désagréable.

C'est alors que Clément s'approcha lentement de la cabine en me regardant avec un petit sourire en coin. Il se retourna et subitement baissa à moitié son froc pour coller son cul à la vitre. Ils gueulaient de rire. Je me marrai aussi, d'un rire spontané. Il fallait raccrocher, me débarrasser de ma mère au plus vite, la protéger, loin de la rudesse de Michaël et des fesses de Clément, les mecs seraient capables de taper l'incruste dans la cabine, si je traînais encore, et de s'emparer du téléphone, de dire des horreurs juste pour se marrer. Deux mondes qui ne pouvaient pas se rencontrer. Surtout pas.

Après cette conversation, je n'ai plus vraiment parlé à mes parents de la même manière. En bon fils, innocent, entièrement tourné vers eux. Les

coups de fil suivants furent plus espacés, plus expéditifs, je n'aurais pas cru avant que cela pût être possible, et pourtant, porté par l'esprit du groupe, je n'avais plus beaucoup de temps à perdre avec mes vieux.

OceanofPDF.com

II

« S'il faut, en effet, violer le droit,
que ce soit pour régner [...]. »

Suétone, *Vie des douze Césars*, « César », XXX.

OceanofPDF.com

La Combe fleurie

Après ce coup de téléphone, tout a changé. C'est l'impression que j'ai toujours eue : le gentil Étienne raccroche avec maman, il raccroche avec son enfance, sa vie de velours de soie pour se jeter à corps perdu dans la bataille d'une autre existence. Il devient un autre.

Les coutures étaient multiples et solides, mon éducation, mon milieu, ma psychologie. Tous ces jours splendides que j'ai vécus les ont défaites ; cette nuit tragique les a déchirées sans ménagement. En trois semaines, au cœur du groupe, j'ai bien plus appris et détruit qu'en plusieurs années. Apprendre, c'est détruire, c'est conquérir. Emporté avec les autres, dans le mouvement puissant du groupe qui s'est mis en branle et qui a roulé de blagues en conneries inacceptables, nous avons dévalé la pente comme un rocher furieux jusqu'à la chute.

Ce sont nos jours splendides que je veux raconter d'abord, ceux qui nous ont unis et qui m'ont transformé. Je veux les raconter un à un, revivre chaque instant de ce temps si précieux, autant que les mots et ma mémoire me le permettent. Je veux écrire Étienne, écrire le groupe, le faire exister, m'y mêler, exister par lui, je veux écrire cette pétillance entre nous, ce feu, cette vie. Mais il n'est pas évident de prendre le chemin de sa propre vie en sens inverse, de rassembler ce que l'on a cherché à effacer, de retrouver, d'aimer ce que l'on a été et que l'on a tu au fond de soi pendant tant d'années. Il faut reconstruire morceau par morceau, restaurer, chercher. Je ne veux rien manquer. C'est un vrai bordel dans ma tête, il y a tous ces moments, ces conversations, ces visages, ces bribes de passé, d'histoires personnelles qui m'ont été contées et que je veux partager parce qu'elles me racontent aussi. Tout se bouscule, tout veut jaillir dans un immense éternuement, une explosion incontrôlable. Ces jours qu'il reste de ma vie d'avant ne se succèdent plus, ils se confondent, un jour de marche ressemble à un autre jour de marche, ils se gênent et se brouillent dans ma mémoire. Et pourtant, ils n'étaient pas pareils, chaque nouvelle journée avait quelque chose de plus que la précédente. Il faut toutes les démêler, les

remettre à leur place, retrouver la chronologie des événements seconde par seconde, par minute, par heure, reconstruire les lieux, forme par forme, par nom, par couleur. Mais de ces lieux, il ne me reste que quelques noms, quelques visions de paysages et de villages corrompues sans doute par d'autres souvenirs, et puis il y a ces bouts d'endroits qui sont imprimés en moi et qui resurgissent, fulgurants, ils sont là, je les crois familiers, quelques pièces seulement d'un décor minimaliste, quelques accessoires véritables qui réveillent les ombres des mots et des corps, mais tout autour, il n'y a plus rien d'autre qu'un immense plateau vide que je remplis comme je peux avec mon imagination et ce que je trouve sur Internet.

Le camping de La Combe fleurie se trouvait à côté d'un village, dont j'ai retrouvé le nom sur Google. Le village de Miriou. Le village comme le camping existent toujours, mais l'apparence de ces lieux ne me dit plus rien. J'observe les rares photos que je trouve en ligne, celles de l'église, d'une rue, de la réception du camping, rien ne semble véritablement avoir bougé avec le temps ni s'être modernisé, mais je ne suis saisi d'aucune vision familière. Tout, absolument tout, m'est devenu étrangement étranger. Je suis surtout déçu de ne pas retrouver l'immense bar-restaurant avec sa grande terrasse en béton, ses chaises et tables en plastique vert, ses parasols Miko et sa rambarde en bois. Je la vois encore parfaitement cette terrasse. Mais pas une photo, pas un nom ne sont référencés dans la mémoire du moteur de recherche. Disparu, perdu, à croire qu'il n'y a jamais eu de bar-restaurant à Miriou. Et pourtant, l'établissement était là, trônant à l'entrée du village. J'y ai bu mon premier Monaco. C'est là que Jessy a esquiné la carrosserie de la Mercedes, Franck était furieux. Je suis certain de ne pas me tromper de village ! Ce lieu-là, je l'ai dans ma mémoire, même s'il n'en reste qu'un brin de poussière, c'est celui-ci que je veux évoquer et décrire, pour le reste tant pis si je gruge. Cela n'a pas d'importance si l'invention vient de soi. Je m'en fous, tant que s'exprime ce qu'il reste de véritable, même en morceaux, en lambeaux, en traces. Mon but est de faire surgir les instants les plus vifs et les plus sincères qui vivent encore en moi et de parvenir à leur insuffler cette vie dans les mots et les phrases qui composent le récit que je livre. Rien n'est vraiment exact mais tout est vrai.

Trou blanc

Dimanche 10 juillet. Après deux jours de marche seulement, nous eûmes un jour de repos. C'était dimanche. Pas de marche le jour du Seigneur pour nous laisser le temps d'aller à l'église et de communier ensemble autour d'autres activités.

Juste avant d'entrer dans l'église, ça avait chauffé gentiment entre Charbel et Michaël qui lui avait dit en se marrant que les Rebeus n'avaient pas le droit de rentrer dans une église, que la mosquée était par là-bas. Charbel lui avait répondu d'un ton condescendant, l'air de dire pour qui tu me prends, qu'il n'était pas arabe, mais libanais, qu'il n'était pas musulman mais chrétien. Chrétien maronite, avait-il même ajouté, comme si cette précision changeait tout et lui conférait une supériorité naturelle.

« C'est quoi ça ? avait demandé Michaël avec mépris.

— C'est la différence entre un chrétien libanais et un crétin portugais, avait rétorqué Charbel avec succès.

Au moment où l'office commença, je fus ahuri de découvrir à quel point les gars du groupe, tous ces grands déconneurs, célébraient avec les mêmes gestes maîtrisés la gloire du Seigneur comme de doux agneaux. C'étaient les mêmes copains, mais avec des comportements si différents. Quelle force les avait saisis, transmués ! Ils se pliaient à ce cérémonial, connaissaient chaque prière, répondaient au curé en chantant « Louange à toi, Seigneur ! », « Et avec votre esprit ! », se levaient et s'asseyaient avec discipline. Ils étaient ailleurs, ils étaient différents, ils donnaient l'impression d'y croire, d'obéir. La messe, ils avaient dû en bouffer avec leurs parents, à l'école, sans compter le caté dans leur enfance, toute cette ritournelle s'était incrustée en eux, même si certains, je l'ai bien compris après, n'y croyaient pas vraiment, doutaient, s'en foutaient.

Moi, je n'avais aucune religion. Ma mère n'avait pas voulu nous y confronter, ma sœur et moi, pour ne pas revivre l'éducation calviniste qu'elle avait subie avec mes grands-parents hollandais, un amour tyrannique et glacial de Dieu, Dieu qu'elle avait longtemps craint, sans

jamais l'aimer, menace puissante capable de terrasser les petites filles pas sages ou peu méritantes, Dieu de privation qui l'empêchait d'inviter à la maison des amies catholiques. Pourtant, chose surprenante, et c'était devenu une tradition chaque année, une seule fois par an, elle insistait pour que nous allions à la messe de Noël, afin de redonner un peu de profondeur spirituelle à cette fête. À l'église, pas au temple. Elle était convaincue que les catholiques étaient moins rigides avec la foi, moins dans l'intellect, davantage dans l'amour et le pardon. C'était un moyen pour elle d'apaiser sa conscience, de rencontrer Dieu, une fois par an, un Dieu plus tendre, moins prise de tête et qui ne ressemblait pas à ses parents. Ces messes de Noël m'ennuyaient toujours profondément, je les suivais d'un œil distant, sans foi ni intérêt, très heureux quand arrivait le moment de serrer chaleureusement la main à tout le monde dans la « paix du Christ », car cela annonçait la fin prochaine de tout ce tralala et le retour à la maison où nous attendaient les cadeaux et le repas.

Mais là, au milieu de mes compagnons, le sacré perdit subitement son côté ronflant et coincé pour se charger d'une autre dimension. J'aurais voulu moi aussi être croyant, j'aurais voulu faire comme eux, prendre part à toute cette religion qui devenait subitement la chose à faire, la chose à être. Ils auraient pu entonner n'importe quoi, les paroles de *La Marseillaise* comme la pub pour la Ricoré, une liste de courses, l'air d'Interville, j'y aurais cru. J'étais converti, du moins le temps de cette cérémonie.

Au moment de l'eucharistie, chacun de mes compagnons se leva pour aller communier. J'avais hésité un instant à les suivre, à faire comme eux, à goûter à cette hostie intrigante. Je n'osai pas. Je restai seul assis sur le banc. Avec cette impression d'être différent.

En retournant à sa place, Charbel abaissa l'agenouilloir devant nous et s'inclina pour prier, les mains jointes sur son visage aux yeux fermés, contemplatif, rempli d'une étonnante ferveur religieuse. Il s'y croyait vraiment. Il avait l'air d'échanger avec Dieu, et moi qui le regardais sans discrétion, je commençai à me dire que quelque chose de pas normal était en train de se produire, surtout au moment où une larme épaisse s'échappa de sa paupière close et coula le long de sa joue, puis une seconde. J'étais le seul à pouvoir le voir, car j'étais le seul à scruter son visage à demi caché. Était-ce Dieu qui faisait pleurer Charbel comme ça ? Lui le petit génie du football, lui qui ne se gênait pas pour mater Jessy et Mélodie.

Lorsqu'il se redressa, il s'aperçut que je le regardais. Il ne pleurait plus. Ses yeux ne trahissaient aucune fragilité, ni rougeur ni tremblement, son visage n'exprimait rien de particulier. Il détourna son attention ailleurs, sans rien dire, à croire qu'il ne s'était rien passé.

Après la messe, les monos avaient prévu un pique-nique et des jeux. Ils nous firent grimper sur les hauteurs du village, chargés de caisses à bouffe, de cubis de flotte et de matériel, pour rejoindre une immense clairière où nous passâmes l'après-midi.

Pendant le déjeuner, je ne pus m'empêcher de jeter des regards sur Charbel, poussé par une curiosité que je ne pouvais refréner. Il restait quelque chose que je ne m'expliquais pas et qui m'obsédait. Pourquoi avait-il pleuré ?

Je finis par me faire surprendre. Charbel m'interpella : « Qu'est-ce t'as, toi, à me regarder comme ça ? Tu veux me sucer la bite ou quoi ? » Je préfèrai ne pas relever, ne pas me défendre, passer, le temps d'une moquerie, pour Étienne le suceur de bites, mais j'étais profondément vexé qu'il s'en prenne à moi de cette façon.

Une rage froide m'anima au moment de la partie de thèque et s'exprima dans un stupide déchaînement d'énergie combative et virile pour prouver à Charbel et aux autres tout ce que j'imaginais devoir prouver – au fond, sans doute, pas grand-chose –, afin de laver mon honneur. C'était la première fois que je jouais à ce jeu, qui ressemble à une sorte de base-ball simplifié, peu importait, il fallait piger vite, réagir vite, être le meilleur, écraser l'équipe adverse, Charbel en était, comme si ma vie en dépendait. En attaque, je cognais comme un bourrin les balles avec la raquette en bois, puis je courais comme un dératé d'un plot à l'autre. En défense, je me jetais sur toutes les balles, les gobais parfois, éliminais plusieurs adversaires. On commença à m'applaudir, à me féliciter. Mon équipe remporta le premier match, en grande partie grâce à moi. J'avais sauvé la face, je m'étais racheté une conduite, fier de décoller cette étiquette de suceur de bites de ma réputation. Obsession ridicule ! Il n'y avait sans doute que moi pour penser encore à ça une heure après.

Au moment de débiter la deuxième partie et de changer les équipes, Charbel s'approcha de moi et me proposa de faire équipe avec lui. La rage avait fondu, tout était pardonné, oublié. Je pouvais désormais relâcher la pression.

Je fus sans doute moins bon, mais je m’amusais. Je me souviens de ce plaisir à chambrer et railler le camp adverse pour déconcentrer le batteur et l’humilier dans ses ratés, et cette joie à crâner, exulter dès que l’on faisait un bon coup à vous envoyer la balle au sommet des montagnes et à dévorer le terrain au milieu des adversaires en déroute. Je me souviens de ce pauvre Ganaël, incapable de gober les balles et même de les attraper tout court, qui se faisait martyriser par Michaël qui lui beuglait dessus à le traiter d’handicapé et qui lui filait des taloches à l’arrière du crâne dès que les monos avaient le dos tourné. Je me souviens de Steve plongeant pour attraper une balle et se ramassant entièrement dans une bouse de vache, de la merde sur le short, de la merde jusqu’au cou, son rire idiot mais fier d’avoir éliminé le batteur à n’importe quel prix. Je me souviens de la chaleur et du soleil qui tapaient sur nos torses dénudés, volontairement exhibés dans des poses de cador, des torses finement musclés ou grassouilleux, glabres ou déjà velus, flanqués sur des dos bien droits ou des cambrures arquées, luisants de sueur, arrosés de flotte, de la nuque aux reins à chaque mi-temps. Je me souviens de Bébert courant avec des jambes de clown derrière son enfance retrouvée, et de frère Michel et de frère Jean-Marc et de Mireille qui se prêtaient tous au jeu, et qui riaient, et qui paraissaient si sympas, si proches. Je voudrais sentir encore en moi la saveur de ces duels, le goût des victoires et celui des défaites, l’émulation provoquée par un simple jeu, inattendu, devenu une belle bataille, quelques heures dans l’après-midi d’une vie, et que j’aurais tellement aimé prolonger, renouveler, ne pas perdre. Le sentiment que je garde en moi en est si ténu, raboté par le temps, il était si puissant, je tente de l’exprimer, mais crains de l’abîmer avec des mots mal choisis.

Sur le chemin du retour, alors que nous descendions vers le camping, lessivés et poisseux, Charbel m’emboîta le pas sans que je le visse venir.

« J’ai pleuré parce que j’ai pensé à mes grands-parents, me dit-il de but en blanc avant de marquer un silence. J’ai prié pour eux. Ils sont morts, il y a quelques années. Là-bas. Au Liban. C’était la guerre avant dans mon pays. Une guerre de merde ! »

Nouveau silence. Nouvelle attente pleine d’ignorance. Ce nom de Liban associé à la guerre me rappelait tout juste une vague histoire d’otages et une chanson touchante des années 80, du groupe Gold, ces mots et cet air lancinant « Ville de lumière, j’ai besoin de toi** ».

Charbel reprit, cette fois-ci pour ne plus s'arrêter, il m'avait choisi pour vider son sac, me livrer un peu de son histoire.

Il se souvenait de son enfance, des moments heureux avec sa famille, de l'école, des jeux avec ses cousins dans la piscine de son oncle et sa tante, de son père tuant un serpent à coups de carabine. Il se souvenait des différentes maisons dans lesquelles il avait vécu parce que sa famille avait dû déménager assez souvent à cause des conflits qui se déplaçaient de manière inattendue, quitter Beyrouth, aller dans les montagnes, fuir au nord pour continuer à vivre normalement. Mais il ne se souvenait pas de cette guerre. Il avait parlé de « trou blanc ». Elle était là en lui, elle pesait lourdement, mais il n'en avait pas de souvenir, aucune image, aucun bruit. Rien, absolument rien qui ne lui appartienne. Tout ce qu'il savait, c'était parce que l'on le lui avait raconté. Et pourtant il l'avait vécue. Son enfance n'avait pas été normale, elle n'avait pas été épargnée, sa mère lui avait dit que ses deux sœurs et lui avaient vécu un traumatisme. Des obus tombaient pas loin de la maison, on retrouvait des éclats partout, les balles traversaient les maisons. Ses parents les descendaient à la cave, sa mère avait raconté que c'était elle qui prenait les opérations en main, son père avait toujours été le patron à la maison, il te rentrait dedans dans une négociation, te ficelait un contrat comme personne, il avait une tchatche d'enfer, mais il avait la trouille des bombes, il n'était alors plus capable de rien. Charbel avait du mal à imaginer son père comme ça, il n'avait aucune image de cette guerre. Et pourtant, il avait eu des terreurs nocturnes, il gueulait comme un taré dans toute la maison. Il expliquait qu'il avait été une mauviette, il pleurait et s'énervait pour rien, même quand il ratait un dribble au foot ou que la balle lui passait entre les jambes. C'était cette foutue guerre qui l'avait transformé comme ça ! Depuis, il avait lutté contre, il s'était renforcé. Mais avec ses grands-parents, c'était plus fort que lui. C'était la guerre qui les avait tués.

Ils étaient morts lors d'un contrôle à un barrage qui avait mal tourné. Cette guerre, c'était le bordel, tu ne savais jamais dans quel camp tu étais, il valait mieux te démerder pour n'être d'aucun camp ! Tu pouvais te faire flinguer pour ce que tu étais ou ce que tu n'étais pas. Ses grands-parents s'étaient fait avoir comme ça. Ils revenaient d'une soirée, ils étaient tombés sur la mauvaise faction, ou peut-être même pas. On les avait retrouvés une balle dans la tête, froidement exécutés. Il adorait ses grands-parents, il avait

grandi avec eux, ils étaient une partie de lui qu'on lui avait enlevée comme ça un jour, sans qu'il ne pût plus jamais la retrouver. Pendant un temps, on ne lui dit rien, on lui racontait qu'ils étaient partis en voyage au Canada pour aller voir des cousins, des oncles, des frères, les Libanais ont de la famille partout à travers le monde. La vérité, il l'avait arrachée à sa mère, le jour où ils étaient arrivés en France. Il avait bien senti depuis le début qu'il y avait un nœud quelque part. Ses grands-parents partis en vacances dans le Nouveau-Monde pour toujours, et, subitement, la famille entière qui panique, ses parents qui décident de quitter le pays, d'émigrer en France, et le voici balourdé avec ses sœurs en quelques semaines dans un autre univers, une autre vie.

La France n'était pas le Liban. C'était un pays sans guerre. Un pays sans ses grands-parents. C'est à ce moment-là que quelque chose avait dû s'effacer en lui, ou du moins il n'avait plus voulu voir tout ce qui avait détruit son enfance. Trou blanc. Il n'avait gardé que le meilleur. La France était devenue un rêve de vie normale, il n'y avait plus la vie et la guerre, mais juste la vie. Même si, de temps en temps, le noir revenait tacher le blanc.

** Gold, « Ville de lumière », *Capitaine abandonné*. Auteur : Jacques Cardona, compositeur : Bernard Mazauric, label : WEA, 1986.

C'était chaud !

Lundi 11 juillet. Après la journée de marche, nous étions descendus au bar-restaurant qui se trouvait à l'entrée du village de Miriou. Je nous revois assis sur cette grande terrasse à siroter quelques verres. C'est là que j'ai bu mon premier Monaco. J'avais suivi le mouvement, bière ou Monaco ? J'avais dit Monaco parce que je ne savais pas ce que c'était. Ça se buvait comme du petit-lait, une belle invention qui permettait, grâce à la limonade et à la grenadine, de boire de la bière comme un homme.

Franck menait la conversation. Il évoquait son expérience du patronage à la paroisse, et comment, grâce à un certain frère Henri et à d'autres bénévoles, il avait pu faire du sport le mercredi ou pendant les vacances au lieu de traîner dans la rue à s'emmerder et faire trop de conneries. Il honorait la mémoire de ce frère Henri, mort depuis, avec un respect profond pour ce qu'il avait fait, ce qui expliquait désormais son propre engagement au sein du patronage, en tant que « grand frère » auprès des plus jeunes, pour jouer au foot avec eux et les empêcher de mal tourner. Franck était assez étonnant pour qui ne le connaissait pas bien. Il avait cette gueule à vous chercher des embrouilles, une gueule de tueur d'enfants, une gueule à la Vautrin brûlant d'un roux infernal, sauf que lui ne trichait pas, c'était sa gueule, une sale gueule qu'il assumait. Il incarnait des valeurs et s'imposait dans le groupe comme une force tranquille sur qui l'on pouvait compter. Il calmait les situations, s'intéressait aux autres, filait des coups de main. Plus je le découvrais, plus je me rendais compte qu'il était absolument inoffensif à condition de le respecter, c'était la règle d'or. Une règle tacite, quelque chose qui se sentait et qui ne s'expliquait pas. C'était un dur, qui avait connu pas mal d'expériences à la fois peu recommandables et extraordinaires pour les gamins que nous étions, mais qui portait dessus un regard raisonné, presque sage. Il avait cette manière particulière de s'exprimer, crachant des phrases écorchées avec des intonations bourruées, comme si le langage était pour lui une lutte, une agression.

La discussion s'était déportée sur une certaine Sabrina, qui s'occupait des

filles au patronage et avec qui il était sorti à Munich lors des rencontres européennes de Taizé. Il avait même fini par avouer, sous la pression, qu'il l'avait *niquée*. Les questions avaient fusé, chargées de fantasmes, obsédées par des détails qui travaillaient nos esprits de puceaux. Est-ce qu'il l'avait doigtée ? Combien de doigts ? Est-ce qu'elle mouillait de la chatte ? L'avait-elle sucé ? Avait-elle avalé ? Lui, si je me souviens bien, tentait d'exprimer comme il pouvait une expérience intime qui ne ressemblait pas à ces représentations pornographiques qui faisaient notre éducation. Il ne l'avait pas niquée mais avait humblement couché avec elle, sans ébats ni préliminaires mirobolants, une simple pénétration, des gestes maladroits, un plaisir étrange, une expérience inexprimable qui le travaillait encore au moment où il nous la racontait, un peu gêné, sans que nous l'écoutions vraiment parce qu'il ne se racontait pas comme nous aurions voulu l'entendre. Il aurait pu tricher, mentir, avoir mis trois doigts, avoir été sucé par une gorge profonde, mais il ne le fit pas. Je me rappelle cette phrase qu'il a sortie spontanément « C'était chaud ! », et certains répétant chaud, chaud, chaud ! comme si le récit se pimentait enfin ! Mais ce n'était pas ça ; plutôt une sorte de confidence qu'il regrettait déjà. Il y avait dans ce mot « chaud » quelque chose de simple, de primaire et pourtant d'une complexité difficilement contrôlable pour l'adolescent qu'il était. Tout un univers de joie et d'angoisse qui explosait en lui au moment où son sexe était entré dans celui de Sabrina. Personne ne le lui dit, mais son coup passait un peu pour un truc raté, même s'il l'avait fait : il l'avait pénétrée, il avait coché la case.

D'autres se vantaient comme ils pouvaient d'avoir fait *quelque chose* avec une fille. On racontait ce qu'on voulait, c'était impossible de vérifier de toute façon, mais il fallait bien le faire, ne pas trop en rajouter, certains mensonges devenaient trop suspects, et gare à celui qui n'était pas cru. À défaut d'expérience, on avait de l'imagination, excepté le petit Ganaël qui n'avait pas honte d'avouer qu'il n'avait rien fait et qui se fascinait pour chaque récit, vivant la grande aventure sexuelle par procuration. Quant à moi, je me contentais de réagir à la conversation, sans me la raconter. Je restais prudent.

Je me souviens que Jessy avait fini par débarquer à notre table. Ganaël lui avait demandé sans détour si, lui aussi, il avait déjà couché avec une meuf. Quelle question ! Elle fut balayée tout de suite, non par Jessy qui se

contenta de sourire derrière ses lunettes de soleil, mais par nous autres. Évidemment que Jessy avait de l'expérience !

Le petit ne se démontra pas et revint à la charge en lui demandant de raconter comment c'était.

« C'est pas ton affaire, ça ! avait répondu Jessy sèchement.

— Vas-y, tu l'as pas fait ! avait rétorqué Ganaël, en imitant le ton incrédule que nous prenions avec les autres, comme si pour la première fois il ne croyait pas ce qu'on lui racontait.

— Pas fait quoi ? Qu'est-ce que tu me parles, toi, t'as pas l'âge de comprendre ces choses-là !

— Je... je sais pas, je veux juste savoir !

— Savoir quoi ? Combien j'en ai tiré des meufs ? Demande aux autres, ils te le diront.

Jessy avait l'art de répondre à côté, de rebondir sur autre chose, de frapper avec une bonne repartie pour ne jamais se dévoiler complètement, laissant à peine quelques amorces de révélations en suspens, pour que les autres fassent le travail à sa place, qu'ils imaginent, fantasment, construisent sa légende.

« Quoi ? Combien ? 50, 100 ! demandait Ganaël en riant à moitié comme un débile.

— Au moins 100 ! dit Jessy.

— Sans blague ?

— Oh mais ça, c'était juste le mois dernier. Et des plus âgées !

— Ah bon ?

— Ouais, j'ai même niqué ta mère ! »

Rire général.

« Et Mélodie ? » demanda Charbel, subitement, comme une provocation.

Jessy le regarda, l'air de dire tu sais tout, mon coquin ! et répondit, amusé : « C'est pas à moi qu'il faut demander ça, n'est-ce pas Franck ! Mais j'suis pas sûr que ce soit une meuf à coucher comme aç le premier soir. »

Pendant que nous discussions, un couple d'Italiens avec un petit chien débarqua et s'installa, sur un coin de la terrasse, côte à côte, face aux derniers rayons chauds du soleil. Ils ne passèrent pas inaperçus, surtout le gars qui attira tout de suite notre attention. Il était plus petit que sa grande femme blonde, mais s'imposait en dégainant une démarche et un faciès

gonflés d'assurance, de manière presque théâtrale. Il parlait fort, multipliait les demandes à la serveuse, je me souviens qu'il voulait de l'eau pour son clébard, il se levait, rentrait dans le restaurant, en ressortait, mécontent, interpellant sa gonzesse blasée, comme s'il était seul au monde. On matait et on jasait, à peine discrets, mais le Rital et sa grande pouffe blonde, comme on les appelait, étaient bien trop affairés pour nous calculer. Sans grande perspicacité, il était clair que les deux formaient à coup sûr un couple de mafiosos, lui surtout, avec ses cheveux gominés, sa chemise légèrement ouverte et ses grandes manières, devait être un parrain fortuné et un implacable tueur.

En quittant le bar, alors que nous remontions en direction du camping, nous croisâmes une Mercedes avec une plaque italienne, garée sur le bas-côté. La Mercedes du Rital et de la grande pouffe blonde. Franck qui avait l'air de s'y connaître en voiture s'émerveilla sur le modèle. Une putain de belle caisse, bien lustrée, avec des sièges en cuir ! Il caressait avec respect le capot comme une peau précieuse, quand soudain, sans rien dire, il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, allongea discrètement le bras en direction de l'étoile rutilante qui trônait fièrement à l'avant, et hop, d'un geste assuré, l'arracha avant de la glisser dans sa poche, ni vu ni connu.

« Je les collectionne, dit-il sans autre forme de justification, celle-ci est trop belle ! »

Il valait mieux filer à présent, si le gars était vraiment de la mafia, on avait chaud au cul. Mais Jessy avait décidé que ce n'était pas suffisant. Il fallait faire mieux, il fallait faire pire. On s'agitait déjà autour de lui, en se bousculant et en cancanant. Il avait sorti son opinel et avait infligé à la carrosserie, sur l'aile avant gauche, une balafre d'une vingtaine de centimètres, comme ça d'un coup net. Sans pitié. Tiens, regarde ce que je fais à ta caisse, gros con !

Cette fois-ci, on ne traîna pas. L'angoisse s'empara de moi. Nous étions morts. Le type allait nous traquer, et toute la Camorra, et la mafia calabraise, et la sicilienne, ils nous retrouveraient, et si ce n'étaient eux, au moins les gendarmes. On s'éloigna en pressant le pas. Pas assez vite selon moi, j'aurais voulu courir, aller me cacher en haut de la montagne, mais il ne fallait surtout pas attirer l'attention. Ce fut presque un miracle qu'il n'y eût personne pour nous choper et nous dénoncer. Nous n'étions pourtant franchement pas discrets. Le groupe était agité, ça commentait l'événement,

ça riait. On suivait surtout l'engueulade entre Franck et Jessy. Le premier était furax et reprochait au second d'avoir mutilé une si belle caisse. Il ne comprenait pas que l'on puisse commettre un acte pareil. Voler l'insigne, c'était une chose, mais ça... ça n'avait pas de sens ! C'était comme s'en prendre à une personne qui n'avait rien fait, dégrader un monument national, profaner une tombe. Ça ne se faisait pas ! Jessy se marrait, il n'en avait rien à branler. La situation dégénéra. Un peu plus haut sur le chemin, le ton monta encore d'un cran et ils en vinrent aux mains. Franck poussa Jessy, qui tenta de le pousser en retour, mais les deux s'agrippèrent et restèrent les bras tendus, face contre face, puissants et sauvages, quelques secondes seulement, le temps que certains calment la situation.

Une heure après, tout était oublié. Jessy et Franck se connaissaient depuis qu'ils étaient gamins, c'est ce que Franck répétait. Des potes de toujours. Des frères. Cette petite incartade n'avait au fond aucune valeur. Mais les rancœurs étaient bien là.

César n'a jamais été empereur !

Mardi 12 juillet. Je ne sais pas si cette conversation a eu lieu exactement ce jour-là. Des conversations, nous en avons eues des tonnes, il n'y a que ça à faire de parler quand on marche des jours entiers et que la pente ne vous arrache pas trop les poumons et que l'on se lasse de contempler la majesté du paysage. Peu importe. Cette conversation, je l'ai eue avec Aristote et d'autres, une conversation qui aurait pu rester anodine, si elle n'avait donné un nom à nos conneries : César.

On parlait de l'école, de l'utilité de l'école. On était tous d'accord pour affirmer de manière péremptoire qu'elle n'en avait aucune. Aristote, lui, n'était pas du tout de notre avis. L'école, il adorait ça et le revendiquait haut et fort. Pfff ! évidemment, lui c'était une tronche ! Forcément qu'il pouvait pas détester ça, il déchirait dans toutes les matières, il était pas comme nous ! Il s'était vendu au système ! Il nous rebalança avec morgue qu'on n'avait rien pigé : au contraire, c'est lui qui se servait du système. L'école, c'était la bonne porte à prendre pour qui savait l'ouvrir, pour aller plus loin que ses parents, avoir une autre vie, ne pas devenir celui que l'on serait si l'on restait là à leur ressembler. Lui évoquait les grandes carrières futures qui l'attendaient, classes préparatoires, école d'ingé, avant de faire carrière en France puis aux États-Unis. L'adolescent que j'étais resta bien dubitatif à l'idée que l'école eût pu lui apporter quoi que ce soit de plus que ce qu'il aurait de toute manière, parce que pour moi, l'avenir n'était pas différent de ce que je vivais déjà. L'école, je ne détestais pas ça, ça se supportait, ça se souffrait, avec de bons moments heureusement, mais de là à mettre ma destinée entre ses mains, il ne fallait pas exagérer.

Aristote ne voulait pas finir gardien de nuit comme son père qui s'usait la santé à cause des horaires. Il rêvait d'autre chose. D'ailleurs, c'est son père qui l'avait poussé au départ à devenir ce qu'il était. Comme disait son vieux qu'il caricaturait en prenant un accent africain très prononcé qui fit marrer tout le monde : Il faut travailler à l'école !, respecter tes professeurs, tu m'entends mon fils, je t'interdis de faire des bêtises. Il faut que tu sois le

meilleur, c'est comme ça qu'on te respectera, pas si tu es un voyou (pour son père il n'y avait pas de juste milieu entre le voyou et le brillant élève). Il faut que tu apprennes la culture des Blancs, c'est ça qui te fera réussir et devenir quelqu'un ! Et, pour son père, le summum de la perfection de la culture des Blancs, c'était l'apprentissage du latin, il s'en était fait une obsession. Mais au-delà des exigences de son vieux, Aristote revendiquait un attachement profond au travail et au savoir, pire pour certains, il aimait lire ! Tout cela allait lui permettre, disait-il en nous toisant, de diriger plus tard les autres et de gagner des millions de francs tandis qu'on irait pointer à l'ANPE ou qu'on roulerait pour lui.

On s'insurgea. Galbé comme il était, il ne dirigerait personne. On lui mettrait la misère. Mais il rétorqua que l'intelligence était une force bien supérieure. Jules César avait triomphé militairement et politiquement non par les armes mais par l'intelligence, en vrai stratège, c'est comme ça qu'il avait défait Vercingétorix et Pompée ou soumis le Sénat à tous ses désirs.

De quoi est-ce qu'il nous parlait ? Voilà qu'il se prenait pour l'empereur César ! Celui dont on avait une vague idée par nos cours d'histoire ou parce qu'on l'avait vu dans *Astérix et Obélix*. Aristote César ! Ah, ah ! L'empereur des intellos !

« Bande d'ignorants, avait-il balancé presque outré, César n'a jamais été empereur ! Il a été général, consul, dictateur, etc., mais pas empereur, il a été assassiné avant par les sénateurs et par son fils adoptif Brutus ! Ça sert à ça de suivre en cours et de lire !

— Bah alors, tu vois comment tu vas finir, planté au fond du caniveau.

— Au moins je mourrai dans la gloire, et l'on se souviendra de moi pendant des siècles. César, c'est moi, et vous n'êtes rien. »

Aut Caesar, aut nihil. César ou rien. Et il avait accéléré le pas pour mettre une longueur d'avance à tout le monde dans la côte, mais avait été très vite rattrapé et gentiment pourri. Son physique n'égalait pas son mental.

La manière dont Aristote assumait ce qu'il était me fascinait. Je revois la beauté des traits délicats de son visage cachés derrière des lunettes à montures fines, son sourire aiguisé et finaud. Il se foutait de ce que les autres pouvaient penser, il se croyait, de toute manière, supérieur et accomplissait son chemin en se défendant habilement et avec esprit au milieu d'une cohorte d'idiots. Il était plutôt drôle, il se donnait un genre, les autres l'aimaient bien, le chabraient, mais on ne l'emmerdait pas, même

quand il lisait dans son coin comme le faisaient aussi les Twix, comme on appelait les jumeaux qui faisaient toujours bande à part. Il lisait plusieurs livres à la fois, et depuis son envolée sur César, on ne manquait plus de remarquer qu'il lisait un bouquin sur lui. Il m'avait expliqué dans une discussion que nous avions eue que c'était un cadeau de sa prof de latin, une magnifique femme qui n'avait rien d'une langue morte et dont il était un peu amoureux. Il s'agissait d'une édition bilingue du premier volume des *Vies des douze Césars* de Suétone, celui sur Jules César et Auguste, qu'elle avait prêté à son meilleur élève, pour les vacances, et qu'il manipulait précieusement. Il s'entraînait à lire en latin avec la traduction à côté, mais dévorait surtout avec passion et en français la vie du conquérant. Il ne comprenait pas tout des jeux de pouvoir ni des conspirations qui se tramaient, il ne distinguait pas forcément le rôle ni les intentions de tous les protagonistes, le Sénat était une toile où les araignées devenaient les proies et inversement à la moindre vibration politique. J'essaie d'imaginer en lisant ce texte à mon tour, tant d'années après, tout ce qu'Aristote avait pu saisir, vivre, brillant comme il était, mais ado des années 90 qui n'avait pas plus de dix-sept ans. Suétone s'adresse à un lecteur initié, dans une narration factuelle, un peu sèche, qui n'entre pas dans les détails des événements, mais qui les laisse s'enchaîner avec une rapidité qui gomme presque le temps long d'une vie et donne l'impression que Jules César ne pouvait pas respirer une seule bouffée d'oxygène sans échapper à une manœuvre politique de ses ennemis ou remettre en jeu toute sa gloire militaire dans une nouvelle conquête. C'est cette impression d'avoir un type surpuissant qui se jouait de tous avec brio et triomphait sans jamais perdre la face, qui plut à Aristote et nourrissait son imaginaire. Je me rappelle qu'il me raconta, avec une énergie et une passion que je n'ai pas retrouvées chez l'auteur latin, l'enchaînement hallucinant des guerres civiles qu'il s'était représentées et que son personnage de César mena et remporta contre Pompée, Ptolémée, Mithridate, Scipion, tous contre lui, un par un, tous défaits, maravés par le plus grand ! *Veni, vidi, vici*. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Il se gargarisait de cette formule, la faisait sienne, c'est comme cela qu'il voulait concevoir sa vie, comme une conquête, comme une victoire. C'est comme cela que nous allions concevoir la nôtre au cœur du groupe.

Nous avons fait une pause pour boire et manger pâtes de fruit et nougats.

Les trois moniteurs regardaient la carte, ils hésitaient entre deux chemins. Tandis qu'ils se concertaient, notre attention fut attirée par un long fil de fer tendu de manière artisanale entre des piquets et qui formait sur une sacrée distance une ligne de démarcation, une frontière entre nous et le reste de la montagne.

Un des gars le toucha pour voir et en arracha sa main instantanément en criant : « Putain, sa race, ce truc est électrifié ! » Un autre prit alors ma main – la bonne blague ! – et toucha le fil. C'est moi qui reçus le choc, par conductivité, une sensation étrange dans le coude, presque douloureuse, qui me laissa une petite crampe. Un défi fut alors lancé d'essayer d'attraper le fil à tour de rôle, à pleine main, et de tenir le plus longtemps possible. Plusieurs essayèrent, leur main était chaque fois éjectée dans un geste incontrôlable. Seul Steve parvint à tenir le fil une ou deux secondes et le lâcha, calmement, à croire que cela ne lui faisait rien. Ce gars passait son temps à craquer ses doigts et les os de sa nuque, on devinait maintenant qu'il n'était pas fait comme nous, y avait un truc bizarre dans son corps, comme l'homme qui valait trois milliards. Il nous regarda et lâcha : « Les gars, c'est moi César ! »

Être César. Gagner le titre de César, le revendiquer pour un fait d'armes insignifiant, une connerie détonante, un attribut supérieur, le truc gagna assez vite l'ensemble du groupe, excepté les jumeaux qui ne revendiquaient rien, et nous anima. C'est comme ça qu'on eut envie de se marrer, de s'affronter et de s'aimer, du moins de se respecter. Il fallait en avoir dans le froc, il fallait s'affirmer par tous les moyens et dans toutes les situations, il n'y avait pas de coups bas, mais seulement de bons coups. On était là pour jouer, triompher, exister. Il y avait une place à prendre à chaque exploit pour la perdre aussitôt, détrôné par un autre, ça n'avait pas d'importance. L'intérêt était de surmonter le défi, de se surpasser – quelle limite n'avons-nous pas défoncée ? Aveuglément ! –, toujours plus loin, toujours plus fort, coiffer les autres au poteau, les humilier, goûter quelques instants la victoire, se prendre pour le boss, le héros, l'empereur. Nous devînmes très vite un petit groupe de Césars en puissance. Prétention dérisoire. Oui, tant que cela restait un jeu.

Au moment de repartir, nous longeâmes la ligne électrifiée sur quelques dizaines de mètres, afin de regagner le chemin qui se poursuivait de l'autre côté. On avait tous pensé qu'on serait obligés de ramper avec les sacs pour

passer en dessous, on attendait le signal de frère Michel. Un des gars, je me demande si ce n'était pas Bruno, s'était cru plus malin que les autres. Pourquoi attendre ? Allez vas-y que je t'passe sous c'fil comme G.I. Joe ! Pitoyable ! Son sac énorme s'accrocha au fil qui l'empêcha d'avancer. Il se crut alors électrocuté de partout. Il se mit à gueuler de terreur. Qu'est-ce qu'on s'était marrés ! Et frère Michel qui l'engueulait en lui disant d'arrêter de bouger comme un crétin, il allait rompre le fil. Bruno finit par s'en dépêtrer, plus minable que jamais, surtout quand il vit frère Michel, quelques pas plus loin, saisir une poignée en plastique au niveau d'un poteau en bois, ôter le crochet de son anneau et nous faire passer en toute sécurité.

OceanofPDF.com

De la poésie dans les cœurs

Mercredi 13 juillet. Je faisais partie ce soir-là de l'équipe cuisine en binôme avec Jessy. Frère Jean-Marc nous l'avait annoncé le matin, comme ça. Quelle stupeur en entendant nos deux noms associés, mis sur le même plan ! Je m'étais retrouvé ainsi à éplucher des pommes de terre avec le gars le plus cool, le plus impressionnant du groupe, face à face, à égalité, économes en main à retirer la peau terreuse des tubercules, à les couper grossièrement avant de les plonger dans l'eau froide. Il me parlait, je lui parlais, il m'appela même par mon prénom, Étienne. J'existais. Il avait capté qu'il m'impressionnait, j'avais dû paraître un peu tendu au départ, il se montra avenant et accessible. Je me détendis très vite.

Je me souviens que Bébert, le cuisinier, parlait beaucoup, un vrai besoin après toutes ces journées passées seul à écouter la radio pendant que nous marchions. Avec sa voix bousillée de fumeur et son parler franc et direct, il causait de tous les sujets comme un encyclopédiste du café du commerce, sympathique et paternaliste, un peu lourd tout de même. Il faisait sa salade de rien et n'importe quoi, mélangeait ses idées et sa grande expérience de la vie ratée avec ce qu'il entendait à la radio, sans mâcher ses mots. Le monde ne tournait pas rond pour lui, on vivait une étrange époque, celle du sida et du chômage, de la crise, il s'en prenait aux Mitterrand et Balladur et à toute la clique de ceux qui nous dirigeaient et qui nous avaient pondu ce traité de Maastricht pour cette Europe tellement lointaine qu'on n'y comprenait rien et qui serait contrôlée par les Boches. Une société qui n'avait plus de repères et qui voulait changer trop vite sans régler ses propres problèmes, trop de violence, trop de racisme, trop de misère, plus assez de poésie. « Ce qui manque, disait-il, c'est de la poésie dans les cœurs. La poésie, c'est la seule solution pour que le monde ne se dégingue pas complètement. Les gens consomment, c'est tout ce qu'ils savent faire, comme si c'était le sens de la vie, acheter des vêtements, de la nourriture, des jouets, des meubles, consommer, dépenser, se gaver, regarder du foot, cette Coupe du monde chez les Amerloques, on ne parle que de ça, la France n'y est même pas ! Et

le cyclisme, moi j'aime bien ça, mais les gars, maintenant ils sont tous dopés, Indurain et compagnie, c'était pas comme ça avant quand on avait Anquetil et Poulidor. C'est du grand n'importe quoi, moi j'vous le dis ! Et la poésie dans tout ça ? » Bébert aimait la poésie, surtout celle de Prévert, les autres poètes ne lui arrivaient pas à la cheville. Il en récitait parfois des morceaux avec la manière, presque solennel avant de se marrer d'un rire de démarrage de 2CV et de clamer à quel point c'était beau ! Une chose était certaine, Bébert aimait les jeunes, il plaçait ses espoirs d'une vie meilleure en nous, parce que lui l'avait joliment foirée, sa jeunesse, tout comme une bonne partie de son existence. Alors il se permettait de nous faire la leçon et de nous aider à refaire le monde à sa façon, en nous montrant là où il faudrait taper dans la fourmilière pour que la société aille mieux ou du moins pour que ça ressemble davantage à ce qu'elle avait pu être de mieux, forcément, avant, selon la construction mentale qu'il s'en était faite. Faire la cuisine avec Bébert, c'était l'écouter pérorer. On ne l'écoutait pas vraiment. Le monde tel qu'il était nous allait très bien comme ça. Pas besoin de poésie.

Ce soir-là, Jessy avait réussi à faire dérailler Bébert de son discours et à le faire parler vraiment de lui-même. Il n'était pas passé par quatre chemins. On savait tous que le gars avait fait de la prison avant d'être cuistot, ce n'était pas un mystère, mais tout restait toujours très vague, une sorte de légende désincarnée qui collait bien au personnage.

« Pourquoi t'as fait de la taule ? T'as tué quelqu'un ? » avait demandé Jessy.

Bébert avait marqué un long silence. Le disque avait sauté. On aurait pu en rester là. Il lui suffisait de dire que ça ne nous regardait pas. Mais Bébert avait regardé Jessy avec insistance comme pour le sonder, et Jessy avait affronté son regard. Je ne sais pas ce que le premier a vu dans le second ou ce qu'il a senti, ou même ce qu'ils se sont dit à travers ce silence, mais Bébert a accepté de raconter.

Il nous expliqua comment son père avait essayé de l'arracher à sa jeunesse délinquante. L'école avait été un fiasco. Ses potes étaient pires ou du moins pas meilleurs. Il n'y avait rien à foutre, rien à devenir dans son trou paumé du Nord, là où il avait grandi. Son père l'avait fait embaucher à l'usine. Il n'y avait pas deux choix. Soit tu bosses au plus vite et pour toujours, soit tu dégages et tu sombres dans la connerie.

L'usine, c'était l'abattoir porcin de la région, là où son père avait fait toute sa carrière. Bébert avait fermé sa gueule, il avait obéi, à dix-huit ans les volées du vieux pouvaient encore te déboîter la nuque. Mais quand on est jeune, c'est pas un rêve de passer ses journées à saigner des bêtes, à découper des carcasses, à arracher des plumes à en perdre les ongles, à sentir cette odeur de mort froide qui ne pue pas tant que ça, mais qui vous colle à la peau et au moral. Alors, le week-end, il se rattrapait comme il pouvait, il retournait à la vie pour mieux se la détruire. Les beuveries avec les potes, les virées en Belgique, et puis celle à Amsterdam, quelques années plus tard, fatale. La découverte de l'héroïne. L'engrenage. Les virées répétées à Amsterdam, Lille, Paris. Les sales milieux, les soirées débridées. Le trafic. La conso. Le salaire qui y passe, le corps qui change, les bras criblés d'épines. La dépendance, la dépendance. L'ouvrier qui n'assure plus à son poste, l'ouvrier qui se fait griller, réprimander, virer. La fureur du père qui le dégage de la maison et de sa vie. Pas de ça chez lui !

Bébert décida d'aller s'achever à Paris. Il fréquenta une femme qui lui fit découvrir l'îlot Chalon, près de la gare de Lyon, une sorte de Babylone ensorcelante où se côtoyaient les prolos, les immigrés, les toxicos, les punks, un endroit malfamé pour le reste de Paris, un *cancer urbain de la drogue*, disait-on, et que les autorités avaient laissé volontairement à l'abandon pour mieux le faire disparaître. Bébert y avait découvert tout un monde de langues et de cultures loin des représentations racistes qu'on pouvait avoir des bicots ou des jaunes dans son trou paumé, il enracina sa vie défaite dans des squats où l'on avait le droit de sombrer comme on voulait sans être emmerdé, mais aussi de vivre et de se révolter avec des sursauts d'idéaux, de rage et de désillusion. Il avait fréquenté le milieu punk, il avait surtout fait la connaissance de Rachid, plus qu'un ami, un frère, un amant. Bébert nous racontait tout, sans pudeur. Les deux avaient tout partagé, la même seringue, les mêmes galères du deal et des expéditions à faire la mule, et la même mère, celle de Rachid, une crème, un ange qui aimait son fils dépravé plus que tout et qui avait offert à Bébert un peu de cet amour. Et puis lui, Bébert, s'était fait choper par les keufs et coffrer pour trafic de drogue. La prison pour quelques années, la cure de désintox. Une première mort. Heureusement, Rachid venait le voir de temps en temps au parloir ; et puis un jour, ce fut la sœur de Rachid qui se pointa et qui lui annonça que Rachid était mort. Alors qu'il faisait la mule entre

Amsterdam et Paris, un sachet d'héroïne avait éclaté dans son bide. Overdose. La nouvelle dévasta Bébert, il venait de perdre le dernier fragment de sa vie de merde, de loin le plus précieux. Seconde mort. La prison devait devenir son dernier tombeau. Il prétendit n'être plus rien.

Ce fut le frère Michel qui le ramena à la vie. Il était bénévole d'une association qui accompagnait les détenus, surtout ceux qui n'avaient pas de famille. Une relation d'amitié s'était tissée avec ce type plus âgé, qu'il n'avait pas voulu rencontrer au départ, il n'avait rien à dire à un religieux, il ne voulait pas entendre parler de ces conneries de Dieu ! Mais frère Michel avait su le gagner autrement, par d'autres mots, d'autres espérances, sans douceur, avec une présence solide qui vous remet un homme en selle. Il l'avait aidé à sa sortie de prison à rebâtir une vie par le travail. C'est comme ça qu'il avait appris la cuisine et avait intégré la cantine de Notre-Dame-de-la-Miséricorde, frère Michel répondait de tout, de toute façon, il était clean, il ne retomberait jamais dedans, une promesse, pour Rachid. Il devait tout à frère Michel, à quarante ans passés, grâce à lui, il était redevenu quelqu'un.

Les Chesterfield, ça fait saigner les poumons

Après le dîner, je me suis retrouvé pour la première fois seul avec Jessy, à faire la vaisselle dans les deux grands évier en inox placés derrière les sanitaires. Il fallut attendre notre tour. On posa notre bassine remplie de gamelles ainsi que les casseroles à récurer, et on s'assit dans l'herbe à côté. Jessy sortit ses clopes et m'en proposa une. Je déclinai. Il insista. J'acceptai. J'avais juste essayé comme ça avec les potes, un jour, à la sortie du collège. Je me souviens de l'odeur du tabac des cigarettes de ma mère, quand elle les allumait dans la voiture, presque une odeur de cuisine, un parfum agréable. Je me souviens de l'immense déception de cette fumée sans chaleur dans ma bouche la première fois, insaisissable et d'un goût dégueulasse. Ça avait été amusant de la recracher en nuage, sans plus, je n'avais pas osé avaler la fumée, comme on disait. Avec Jessy, je n'eus pas le choix. Il se moqua tout de suite de moi parce que je crapotais.

« Faut l'envoyer dans tes poumons, me dit-il, sinon ça fait rien. Regarde, comme ça ! » Et il tira sur le filtre, en soulevant légèrement la poitrine pour me signifier qu'il fallait tout balancer là-dedans, avant de recracher la fumée d'un jet puissant et maîtrisé.

J'essayai, sans succès, quelque chose me retenait de m'ouvrir à cette fumée. Jessy me montra encore, presque pédagogue.

Je réessayai avec succès, cette fois. Mes poumons s'étouffèrent, s'arrachèrent, hurlèrent.

« Recommence, me lança-t-il en se marrant. Vas-y, tout de suite, tu tousseras encore un peu, c'est toujours comme ça au début, puis tu t'y feras. La prochaine taffe sera déjà moins difficile. »

J'aspirai de nouveau, ouvris les poumons pour avaler la fumée, la déchirure fut peu supportable, je toussai, crachai. Je n'y arriverais pas. Ce truc était une torture.

« Vas-y recommence ! Lâche pas l'affaire ! Il va falloir te décoincer un peu mec, sortir de ton milieu. Toi, t'as pas beaucoup l'habitude de faire des conneries, ça se voit ! »

J'étais vexé. Ce n'était pas vrai. Je recommençai. Je voulais battre mon corps, le dompter. C'était moi qui décidais, pas lui. Quand il revint à l'attaque, je tentai de l'empêcher de tousser, j'y parvins presque, mais la brûlure froide restait trop difficile à contrôler.

J'aspirai encore. La tête me tournait, la fumée descendit douloureusement, mais ses griffes ne me firent plus tousser cette fois-ci. J'avais gagné. Victoire ! Jessy m'applaudissait d'un air goguenard, c'est ça mec ! C'est bien ! Vas-y encore !

J'avais dû tirer sur le filtre ce que je pouvais pour que le tabac incandescent ronge autant que possible le papier blanc jusqu'à le réduire à ses deux derniers centimètres. Une distance acceptable. Je n'irais pas au bout. J'écrasais le mégot dans un geste de rejet, écœuré, et pourtant vaguement triomphant.

Jessy finit sa cigarette sans la moindre souffrance. Il y prenait un plaisir que je ne comprenais pas. Il donnait l'impression, à le regarder comme ça d'un œil vaseux, de maîtriser le monde autant que lui-même.

« Il paraît que les Chesterfield, ça fait saigner les poumons », lança-t-il comme ça avant d'expulser son mégot plus loin d'une petite pichenette. C'était son petit rituel.

L'image de mes poumons qui saignent me traversa l'esprit, glaçante. La sensation de déchirure à chaque bouffée, une évidence ! Quelle connerie avais-je faite ? Il m'emprisonna un instant avec cette vision avant d'ajouter :

« Les poumons qui saignent. Pff, n'importe quoi ! C'est une légende urbaine, ça ! Y a que les crétins qui croient à ça !

— C'est clair ! »

Une place se libérait aux éviers. La vaisselle traîna longtemps ce soir-là, et il n'y eut étrangement personne pour nous interrompre ni nous déloger. Plus qu'une vaisselle, ce fut une véritable rencontre qui nous lia.

Une discussion animée s'était engagée sur la musique. Elle avait pour nous deux quelque chose de sacré. Jessy écoutait et aimait les mêmes groupes que moi, mais ma culture musicale n'était qu'un fragment de la sienne qui était phénoménale, une culture éclectique qui allait du punk au grunge, du rock au métal, en passant par le ska et le rap. Il n'écoutait pas uniquement le dernier album d'un groupe, celui qu'on passait à la radio, mais tous les albums, jusqu'aux perles rares, il aimait aussi remonter aux

sources, connaître les morceaux qui avaient marqué les époques et les groupes cultes, saisir les influences et les évolutions. Tout passait entre ses oreilles et se fixait dans sa mémoire, même le plus médiocre de la musique commerciale qu'il descendait sans hésitation mais toujours de manière constructive, comme si tout morceau, même le plus mauvais, méritait d'être respecté. J'ai beaucoup appris avec lui, je n'avais qu'une culture de surface, la culture de mon époque, de mes quelques années d'adolescence. Elle n'était pas mauvaise pour mon âge, reconnaissait-il, j'avais de bonnes bases, j'aimais les bonnes choses mais j'étais ignorant. Le meilleur album de Metallica n'était pas le *Black Album*, le seul que j'écoutais et dont il reconnaissait que le son était parfait, mais bien *Ride the Lightning*, évidemment ! et même *Kill 'Em All* pour les puristes. Pour les Guns, il ne jurait que par *Appetite for Destruction*, *Use Your Illusion II*, bien que sublime, était en dessous. Quant à Noir Désir, même si *Tostaky* déchirait tout, « Les Écorchés vifs » était le meilleur morceau de tous les temps, son hymne à lui. Il fit mon éducation pendant le séjour, il transportait avec lui une collection impressionnante de cassettes d'albums copiés et de morceaux compilés, même des pirates. Il me mettait les écouteurs sur les oreilles et me disait : « Tiens écoute ça ! Ça, c'est du bon ! » Je lui dois d'avoir découvert l'univers de Led Zeppelin, des Doors, des Cure, de David Bowie, Joy Division, Sepultura, Iron Maiden, et même ces trois morceaux que je dévorais en boucle, à m'en déchirer les oreilles, des cris de révolte, un carcan qu'on déchire, « Killing In the Name », « Bombtrack », « Freedom » de Rage Against the Machine.

Je nous revois très bien en train de frotter le fond de la grosse casserole avec l'une des éponges de merde qu'on nous avait filées, on avait même fini par gratter au couteau pour enlever le reste de purée brûlée tout en jurant et en riant. Cette vision, ce moment sont intimement liés dans mon esprit à un échange que nous eûmes sur Nirvana et Kurt Cobain. Le suicide de Kurt Cobain et la casserole à récurer, étrangement inséparables.

Je ne jurais que par Nirvana. C'était mon terrain. J'étais incollable sur tous les albums, même sur le premier, *Bleach*, et cet ovni d'*Incesticide*. J'étais capable d'affirmer d'un ton péremptoire de spécialiste que mon album favori était *In Utero*, mais que mon morceau préféré était « Lithium » dans *Nevermind*, que je détestais « Smell Like Teen Spirit », tout comme je condamnais le *Unplugged* comme une hérésie, un accident de parcours

réservé aux faux fans, même si je devais admettre que « The Man Who Sold The World » et « Where Did You Sleep Last Night » étaient deux chefs-d'œuvre.

Mais une nouvelle fois c'est lui qui m'impressionna. Il me raconta qu'il avait vu Nirvana en concert au Zénith deux ans plus tôt à une époque où il les écoutait beaucoup. Une tuerie, ce concert ! Il me raconta des anecdotes sur Kurt Cobain, sur les tournées, sur sa vie personnelle que j'ignorais totalement. Je ne connaissais, il faut le dire, que l'icône, celui des posters et des magazines pour ados ; lui connaissait le type, il le comprenait, avec les tourments et les problèmes de sa sale existence. Il voyait en lui un poète, un artiste génial, un prophète, disait-il, emprisonné par des millions de fans qui ne comprenaient rien à son univers complexe, ni à sa vision. Jessy donnait au suicide de Kurt Cobain une tout autre dimension. Il y avait évidemment le destin de la rock star, la drogue, la dépression, le succès, mais pour lui tout s'expliquait dans cette rupture entre ce qu'il représentait, ce qu'il incarnait et ce à quoi il aspirait, ce qu'il voulait créer. Jessy comprenait parfaitement qu'il se soit suicidé. C'était la plus belle action que l'on pût faire surtout quand on est le roi du monde et que tous les débiles vous adorent ! Subitement, Kurt Cobain disparaissait, nous privant tous de sa présence, de son image, de son génie. Allez tous vous faire foutre ! Je fais ce que je veux et je vous emmerde, vous n'avez rien compris ! Il laissait un monde désœuvré, désespéré, au bord d'un gouffre et qui se demandait ce qui avait bien pu se passer. Jessy était fasciné par cette vague de suicides d'ados qui avait accompagné la mort du chanteur. Par amour pour lui ! Pour faire comme lui ! Quel pouvoir sur les crétins ! ironisait-il. Tout en rayant le fond de la casserole avec le couteau pour enlever cette purée coriace, Jessy m'expliquait qu'il n'hésiterait pas à faire la même chose s'il devenait un jour une star avec une foule de fans accrochés aux moindres de ses mouvements et de ses mots, à l'adorer et à ne pas le comprendre. Lui aussi se ferait sauter la cervelle, pour le spectacle, pour faire chier tout le monde, c'est comme ça qu'on devient un mythe !

Pour le moment, il n'avait été le roi que d'un petit peuple de débiles dans son BEP action de vente *de rien*, comme il disait avec un détachement déconcertant. Il venait d'être diplômé, sa mère avait été si fière. Mais son diplôme ne valait pas un clou. C'était un truc pour les ratés de la vie, les rebuts de l'école. Des masses humaines farcies dans des doudounes et

qu'on chauffait à point sur les bancs du vide et du rien avant de les balourder sur le marché du travail comme on balance une grosse pierre dans un lac pour voir si elle flotte. Lui avait atterri là, pas parce qu'il était aussi débile que les autres, mais parce qu'il l'avait voulu, prétendait-il, il avait refusé le système. L'école avait tenté de le détruire, l'école transformait en monstre ou en vache laitière tous ceux qui ne pigeaient pas le truc ou qui, comme lui, refusaient de piger. Mais c'était lui, lui seul qui s'était perdu, déshonoré, à se rendre si con, à camper le rôle du cancre, du fouteur de merde, de l'éclopé du cerveau, même si sur ce point il n'avait jamais trompé aucun prof, ni même frère Michel, tous avaient vu un jour son intelligence briller, mais comme une flamme lointaine, noyée dans une nuit de profonde et sombre perdition. C'était son combat à lui, de s'empêcher de briller. C'était son suicide.

Maintenant qu'il avait couronné sa scolarité chaotique de ce diplôme sans valeur, il reprenait en main son destin, il avait perdu assez de temps, il rêvait d'aller bosser pour gagner sa vie, monter un business, ou se lancer à fond dans la musique, il grattait bien et chantait pas trop mal, avec son groupe il pourrait percer, ou pas, au fond il s'en foutait. Il lui suffirait de peu pour vivre. Il s'installerait avec sa copine ou seul, il partirait de chez lui, il voyagerait, sa mère lui tapait sur le système, les deux s'aimaient mais ils ne s'entendaient pas du tout, il était trop grand, trop imposant, il fallait qu'il dégage, qu'il déploie ses ailes.

Il m'avait raconté son histoire, ce soir-là ou un autre. Sa mère avait rencontré son père à l'époque où elle militait et avait rejoint un comité de soutien à des travailleurs immigrés sans papiers d'origine mauricienne engagés dans un procès contre un patron véreux. En cherchant un peu sur Internet, j'ai retrouvé un ou deux articles évoquant au printemps 1975 un procès contre un entrepreneur de l'Aube du nom de Celso Silverio, j'imagine que ce doit être celui-ci, les dates correspondent. D'après les articles, il avait fait venir de manière illégale des travailleurs mauriciens par charter à Ostende en Belgique tout en leur faisant signer une reconnaissance de dette pour le prix du billet. Ils devaient rejoindre ensuite la France, dans les environs de Troyes, mais beaucoup restèrent bloqués en Belgique, faute de papiers en règle, pour certains jusqu'à quatre-vingts jours, sans activité ni ressources, sans certitude ni réponse, totalement désespérés, presque fous. Mais Silverio avait réussi à les faire passer malgré tout en magouillant

et les avait fait travailler au noir dans des conditions déplorables et pour un salaire de misère. Ces travailleurs s'étaient révoltés, avaient intenté un procès qu'ils avaient remporté et avaient été régularisés. Le père de Jessy faisait partie de ces travailleurs.

Jessy ne l'a jamais connu. Celui-ci est mort avant sa naissance ou tout juste après, dans un accident de travail, sur un chantier, écrasé par un camion ou une tractopelle. Je me souviens que ce détail m'avait marqué et que j'aurais bien voulu lui demander des précisions. Comment pouvait-on se faire littéralement écraser ? Sa mère l'avait vécu comme une profonde déchirure. Elle avait été follement éprise de cet homme, l'unique amour de sa vie. Elle parlait souvent de ce père à son fils quand il était enfant, pour le rassurer, lui redonner de l'espoir, calmer sa rage. Des souvenirs ranimés en secret, pour que l'Autre n'entendît pas. L'Autre, c'était le beau-père. Sa mère s'était finalement assez vite remise en couple avec un type, sans amour, juste pour ne pas être seule et parce qu'elle avait eu une fille avec lui. Jessy présentait ce beau-père comme la pire des ordures, un type aigri, frustré de la vie, qui profitait de sa mère, et qui pétait parfois des câbles à vous cogner dessus. Il cognait sa mère, il le cognait, mais lui ne se laissait pas faire, il rendait les coups, s'en prenait des plus sévères, hurlait dans son oreiller d'impuissance de ne pas être assez grand, assez fort pour le renverser, le chasser de la maison, le tuer ! Il haïssait ce bâtard et méprisait sa mère de se laisser cogner comme ça, de ne pas les protéger lui et sa sœur, de lui reprocher même de résister. Il en voulait à la police et aux voisins de ne jamais venir quand on criait, de laisser faire, de laisser souffrir. Si jeune déjà, lui avait décidé de ne pas lâcher l'affaire, il voulait la peau de ce beau-père et faire payer à sa mère, faire mordre la poussière à l'un et secouer l'autre pour qu'elle se réveillât et les sortît de ce merdier. Alors il revenait à l'attaque, provoquait, plus insupportable que jamais, enfant terrible, intenable, il fallait ruiner la vie de ce couple de merde, furieusement malade, s'étouffant dans sa propre violence. Il clamait haut et fort, à s'en prendre des baffes et des coups sur le crâne, qu'il n'était ni le fils de ce connard ni celui de sa mère qui n'en était plus une. Non ! Il était le fils de son père, le seul et le véritable, celui qui était mort pour rien, le Mauricien.

Jessy s'était construit à partir des souvenirs amers de sa daronne une image idéale de son géniteur, beau et généreux, aimant et protecteur, courageux, luttant contre l'injustice et les salauds. Il venait d'une autre

terre, d'un autre monde, il était différent ; et cette différence coulait fièrement dans les veines de son fils.

L'Autre avait fini par se barrer, sans préavis, sans jamais plus les revoir, laissant sa mère en morceaux sur le carreau, sordide à voir, haineuse contre elle-même, contre Jessy, contre la vie. Mais pas contre l'Autre. Vraiment minable ! Jessy avait eu envie de la frapper, de lui donner des coups de pied pour l'achever, lui cracher dessus. Elle aurait dû sauter de joie d'être ainsi libérée. Avec le temps, elle avait fini par se relever, à retrouver un peu de dignité et d'estime pour elle-même et ses enfants. Même s'il continuait de la mépriser, Jessy lui avait pardonné, il l'aimait encore, profondément, un amour des origines, du temps où elle était avec le Mauricien.

La vaisselle terminée, Jessy m'offrit une nouvelle cigarette. La fumée serait encore douloureuse, elle ferait peut-être saigner mes poumons, peu importe. J'étais si fier d'exister à ses yeux, de représenter quelque chose : ce temps qu'il passait, rien qu'avec moi, lui, Jessy, et ce qu'il me confiait de sa vie comme si j'étais son ami. Je me trompais sans doute sur ce point. Jessy ne se serait jamais attaché à être l'ami de personne. Il m'aimait bien, voilà tout, parce que j'étais bien différent de lui, que nos vies n'auraient jamais dû se croiser ni dialoguer. Un accident de parcours qui avait l'air de lui plaire. Il se foutait complètement de connaître ma vie, il ne me posait jamais de question. Je crois qu'il n'avait pas besoin de savoir, il avait tout compris de moi, il n'y avait rien de compliqué. Je ne connaissais rien ou presque de ce qu'il considérait être la vie, la vraie. J'avais beau essayer de me donner un genre, je ne trompais personne. J'étais un gentil. Un pur. J'avais tout à apprendre et lui tout à corrompre en moi.

Tout en fumant sa clope, Jessy s'était approché du mur des sanitaires. Il avait repéré qu'il restait un espace important entre les parpaings et la toiture. « Téma, là, me dit-il. Y a bien de quoi passer une tête. Ça t'dit ? J'suis sûre qu'il y a une bonne meuf sous la douche ! » Il éjecta son mégot d'une pichenette et me demanda d'approcher pour lui faire la courte échelle. Il posa sans attendre sa ranger sur la prise que je lui offrais et s'éleva le long du mur pour en attraper le sommet avant de me murmurer d'un ton autoritaire de foutre mes épaules sous ses pieds pour le soulever davantage. Il s'éternisa de lourds instants avant de redescendre, le visage empreint d'excitation. Il venait de surprendre la plus belle chose, un truc inimaginable qu'il fallait absolument aller voir de mes propres yeux. Il ne

disait rien de précis, il insistait juste sur le phénomène, la vision incroyable qui l'avait frappé. Mon imagination fit le reste.

J'hésitai un peu à monter. Il ne me laissa pas trop le choix, il me saisit et me souleva contre le mur avant de passer ses épaules sous mes pieds et de me projeter jusqu'à l'ouverture. J'eus du mal à introduire ma tête et à la placer, la nervosité engourdissait mes membres. Je finis par plonger mon regard dans la douche. J'aperçus alors un type trapu et couvert de shampooing et de poils qui lui couraient sur toute la surface du dos, de la nuque à la raie des fesses.

Au moment où je retirais ma tête de dégoût, j'entendis une voix qui nous interpellait. « Qu'est-ce que vous faites là ? » C'était frère Jean-Marc.

Sans se démonter, Jessy répondit calmement : « Étienne a aperçu un lézard qui est allé se planquer là-haut, il voulait essayer de l'attraper. On faisait rien de mal ! »

En repartant, je glissai discrètement à Jessy : « Il n'y avait pas de femme dans la douche ! »

Il aurait pu me répondre qu'il n'avait jamais parlé de femme, que c'était moi qui avais fantasmé. Il n'avait pas dit ce qu'il avait vu. Sans doute le même type que moi.

« C'est parce que t'as tellement traîné à monter, tu l'as manquée. C'est dommage, c'était une bombe. Mais du coup, qu'est-ce que t'as vu ?

— Demis Roussos à poil ! »

Il se marra. Bonne réponse.

Jump around

Jeudi 14 juillet. Les bals du 14 Juillet ont toujours eu pour moi quelque chose de décevant. Je me souviens vaguement de ceux de Quersigny où mes parents m'emmenaient, enfant, et auxquels j'ai dû retourner une ou deux fois avec les potes, adolescent, histoire de faire quelque chose. On y va, on regarde, on espère passer une bonne soirée et on finit très vite par s'emmerder. La mairie faisait pourtant des efforts pour offrir de *belles festivités* à ses habitants. Je revois sur la place de la République la buvette, le stand de grillades et la grande scène couverte avec ses enceintes et ses spots, sur laquelle débutait toujours le groupe de vieux accordéonistes, gardiens du temple des traditions, bérêts sur la tête, rougeurs alcoolisées, et qui faisaient danser les plus motivés des franchouillards sur du bal musette. Venait ensuite le groupe de « rock », avec tous les guillemets que l'on peut apposer au mot, toujours carré, sans âme, avec ses cuivres réguliers comme des machines, ses choristes à la voix trop propre, son chanteur avec sa gueule de papa qui se prenait pour Mick Jagger et son batteur qui n'en finissait plus de démontrer sa technique à la fin de chaque morceau. Ils étaient chargés de mettre le feu, mais l'impression me reste que la fête était toujours ratée, qu'il était impossible d'enflammer quoi que ce soit à Quersigny. Recréer l'ambiance d'un bal populaire dans une ville nouvelle aseptisée, c'est comme allumer un pétard mouillé, ça ne prend pas, pire, la chose se décompose au fil de la soirée et la poudre finit par couler sur vos espérances avec son odeur forte de déprime.

Le bal du 14 juillet 1994 ressembla d'une certaine manière à ce que j'avais toujours connu, du moins au début. La suite fut inoubliable. Je ne sais plus dans quel village nous nous trouvions. Je me rappelle juste que la soirée se tenait dans la cour d'une vieille école. Je peine à reconstruire le lieu, mon souvenir est pollué par cette image d'Épinal qu'on trouve dans tellement de films : de beaux murs en pierres polies par le temps, de grandes fenêtres à deux vantaux, des marronniers, une douce chaleur de juillet. Peu importe, ce qui compte, c'est ce que nous y avons fait.

Nous nous y étions rendus, remplis de belles espérances, comme une armée en campagne partie à l'assaut de la fête du siècle : nous pensions pouvoir y choper de la meuf, boire, danser, nous marrer, passer une soirée d'enfer. Ce fut la déconfiture. Il n'y avait point de meufs, du moins pas le genre que nous visions ; quant à l'ambiance et à la musique, elles étaient tellement pourries qu'elles nous avaient tous rapidement cloués sur un banc, dans un coin, comme des petits vieux sortis pour l'occasion.

Nous eûmes surtout à affronter un ennemi invisible, c'est du moins ce que je crus tout d'abord. Je ne le vis pas approcher ; d'où je viens, je ne pouvais pas le connaître. Cet ennemi ne nous agressa pas violemment ni à visage découvert, non, il s'immisça comme un gaz toxique, un insecte microscopique. Il commença à bousculer certains de mes potes, à aiguillonner leur susceptibilité, à les piquer sans que je ne le visse ni ne le sentisse. Invisible, mais de plus en plus dérangeant, pesant. L'attitude de certains changea, ils étaient plus nerveux. Je ne comprenais pas cette tension, je crus au départ que les plus remontés exagéraient la situation, ce n'était pas si hostile qu'ils voulaient bien le croire, c'était une impression, juste une impression, et pourtant engagé dans le même groupe, fourré dans le même sac, j'étais visé comme eux. Je ne percevais pas le monde avec les mêmes appréhensions, ni les mêmes origines et encore moins la même couleur de peau que certains. Je ne voyais pas que de partout l'on nous matait et qu'on jasait avec une discrétion grossière. Nous étions repérés et catalogués. Mes potes avaient compris bien avant moi que l'on ne voulait pas de nous, que nous étions différents, venus d'ailleurs. Nous étions cette jeunesse immaîtrisable, la racaille que l'on voit à la télé et qui vient forcément gâcher la fête.

Cette situation excita leur envie de s'arracher de ce banc et d'en découdre. On nous cantonnait à ce rôle, nous allions le jouer à te retourner cette fête, à notre manière, sûrs qu'en face ils n'avaient que de la gueule.

Adama avait toujours son baladeur avec lui, en toutes circonstances, appareil en main ou dans la poche, écouteurs autour du cou ou sur les oreilles, en marchant, en déconnant, en dormant, même aux toilettes, même quand il n'écoutait pas de musique, il ne l'aurait abandonné pour rien au monde, c'était son attribut, un membre à part entière de sa physionomie. Il avait éjecté la cassette qui s'y trouvait et, on ne sait trop comment, avait réussi à la refourguer à celui qui s'occupait de la sono. Je ne sais pas ce

qu'il lui a dit, je ne sais pas si le type était différent des autres, ou absorbé dans sa musique au point de ne rien voir venir. Il ne promettait rien, on verrait.

Deux, trois morceaux après, on entendit retentir des notes bien différentes. C'était la première fois que je les entendais. Elles composaient une de ces musiques d'introduction qui accompagnent les entrées spectaculaires, les triomphes sous le feu des projecteurs, un peu à la manière du générique de la 20th Century Fox. C'était le signal ! Tout le groupe investit la piste de danse, plus remonté et chaud que jamais, pour ce hold-up sur la soirée.

Le vrai morceau commença, un morceau de hip-hop au son bien gras avec de gros beats et cette espèce de sirène qui hurlait en continu, de cri de détresse, d'agression sauvage venue ravager toutes les oreilles de ceux qui nous méprisaient, un cri de guerre, un cri de stryge qui me gagna le corps, qui me chauffa, un cri de révolte, qui me fit oublier qui j'étais et me donna envie de me trémousser comme les autres, avec provocation. Les paroles commencèrent à déferler dans un phrasé entraînant.

*Pack it up, pack it in, let me begin
I came to win, battle me that's a sin
I won't ever slack up, punk you better back up
Try and play the role and yo the whole crew'll act up*

Quand je les relis aujourd'hui, je me dis que l'on n'aurait pas pu trouver plus à propos. Ce morceau m'a tellement marqué ce soir-là, ça fait deux jours que je l'écoute en boucle, le casque sur les oreilles, le son à fond, pour retrouver les sensations, revivre cette scène improbable. Je ne l'avais pas entendu depuis vingt-cinq ans, il n'a pas pris une ride.

Au moment du refrain, ce fut la folie !

*Jump around ! Jump around ! Jump around !
Jump up, jump up and get down !
Jump ! Jump ! Jump ! Jump ! Everybody jump*** !*

Seuls en scène, nous sautâmes comme des fous furieux, toujours plus haut, remplis d'ivresse, en criant « Jump ! Jump ! ». Tous unis. Glorieux. Ah, nous étions beaux à voir ! Pas si ridicules ! Je me revois au milieu de ce

coup d'éclat, j'imagine la tête des gens, je me marre, ces gens que je respecte trop bien dans ma vie d'adulte comme pour me faire pardonner de quelque chose, et que j'emmerde profondément à cet instant, je saute avec le groupe, là, assis face à mon ordinateur, le casque sur les oreilles, je saute avec Étienne, j'investis son corps, je suis Étienne, je suis tous les autres, et je me laisse envahir par la musique, ce morceau a quelque chose de génialement ensorcelant, de libérateur. Il m'arrache à ma torpeur.

Et puis le morceau fut coupé à la fin du premier refrain. Quelques gars vinrent nous voir pour nous mettre poliment à la porte de la soirée. Ils la jouaient faussement cool. On n'avait rien à faire là, il était préférable que l'on s'en aille bien gentiment. Je crois qu'on a lâché assez vite l'affaire. Certains firent les coqs deux minutes, histoire de. Allez, viens on se casse ! De toute manière ça craint ici ! Soirée de merde !

On se retrouva à errer comme des galériens dans les rues du village, tout justes bons à nous glorifier de notre maigre exploit. On leur avait mis la misère, on avait foutu le feu, on avait sauté si haut ! Tu parles, la soirée était finie, la soirée était morte, on était bons pour aller se coucher. C'est là que Bruno prétendit avoir dans le sac qu'il avait apporté avec lui une surprise pour nous. Il nous parla d'une tradition alsacienne pour les grandes occasions, mais n'en dit pas davantage. Il nous emmena dans un coin à l'écart du village et finit par sortir de son sac de petites fusées de feu d'artifice qu'il brandit fièrement en s'exclamant : « Alors, c'est qui César ? »

L'accueil ne fut pas aussi glorieux qu'il l'escomptait. On le dépouilla très vite de sa marchandise sans dire ni merci ni bravo, chacun voulait allumer sa fusée, ce con n'en avait pas pour tout le monde ! Je doute qu'il en restât même une pour lui, détrôné en quelques secondes par une bande d'ingrats, dépossédé de sa tradition.

Les fusées furent plantées dans le sol et leurs mèches allumées. Une ou deux ne décollèrent jamais et s'enflammèrent lamentablement à nos pieds. Les autres partirent dans un petit sifflement nerveux avant d'éclabousser l'obscurité de leur misérable traînée de poudre dorée ou multicolore. Ça nous fit marrer deux minutes. Sa tradition alsacienne ne cassait pas trois pattes à un canard, Bruno avait tout juste réussi à nous frustrer davantage. C'est alors qu'il sortit du fond de son sac, son *bouquet final*, un paquet de quatre gros pétards, des mammouths ou des bisons qui ressemblaient à des

bâtons de dynamite. Ce fut l'euphorie : Enfin du bon matos, avec ça, on allait tout faire péter !

On en alluma un, pour voir. La mèche se consuma de longues secondes dans un souffle ardent avant que l'étincelle n'atteigne le cœur de poudre. Le machin finit par péter avec la rage d'une bombe atomique venant crever le silence de la nuit. Il ne resta ensuite qu'un nuage de fumée et une odeur de poudre et, au sol, un tube de carton éventré, déchiqueté. On les aurait tous fait exploser là en pleine nature, au milieu de nulle part, si Jessy n'avait proposé de faire sauter le village avec.

L'idée de certains était d'aller balancer les pétards en feu dans la cour d'école, en plein bal du 14 Juillet, puis de se barrer en courant. Si on faisait ça, on était morts ! Ils appelleraient les flics, ils i raient nous choper et nous massacrer ! D'autres plus modérés proposaient de les faire exploser non loin de l'école, histoire de leur donner un avertissement. Cette solution me semblait encore trop risquée, pourquoi ne pas juste les faire péter comme ça à l'écart, pour se marrer, sans se prendre au sérieux. Je n'avais rien compris. Le but était de trouver la meilleure connerie à faire pour se divertir. Une vraie connerie qui prend des risques et qui ne respecte pas les règles, une connerie qui se donne à voir, qui fait le spectacle. Je pensais trop. Il ne fallait pas avoir de cerveau dans ce genre de bon coup. Il fallait foncer. Penser, c'était donner trop de valeur aux choses, s'empêcher de faire ce que l'on veut. Penser, c'était se condamner à avoir peur.

Jessy proposa une idée bien plus drôle. Il avait cru repérer, dans une des rues qu'on avait empruntées, une grande étable avec des bestiaux dedans. Il voulait aller voir s'il n'y avait pas moyen de faire péter les trucs sur les bêtes.

Il fut décidé qu'une double expédition serait menée par deux groupes de deux ou trois gars seulement ; les autres et moi resterions planqués à l'écart du village pour ne pas attirer l'attention et faciliter le repli. Le premier groupe s'obstina à aller allumer un pétard du côté de l'école, en représailles. Eux n'avaient peur de rien. Le second était mené par Jessy et Franck. Ils visaient l'étable avec deux pétards.

Au moment où les deux groupes partirent, pris d'une impulsion que je n'explique pas, je m'arrachai de la planque et m'élançai dans la nuit noire à la poursuite de Jessy et de Franck. J'entendis juste un « Mais qu'est-ce que tu fous ? » lancé derrière moi, qui ne m'arrêta pas. En effet, qu'est-ce que je

foutais là à courir dans les rues désertes au lieu de rester loin de tout ça ? Je n'étais même pas d'accord avec cette idée de faire sauter le village. Ce n'était pas bien, j'avais peur, et pourtant je continuais à courir, sans savoir pourquoi. Je courais vers la connerie, vers l'incontrôlable, laissant derrière moi mes principes et mes valeurs. Je courais pour ne plus penser à ce que je faisais. Il fallait foncer, rejoindre Jessy au plus vite, être à ses côtés, au milieu du danger, se raccrocher à lui, basculer dans cette expérience redoutable avec lui, parce qu'il savait ce qu'il faisait, il maîtrisait, me rassurait, c'est ce que je voulais croire.

Je me fis tout de suite dégager par Franck. Jessy calma le jeu, ça ne changeait pas grand-chose à l'affaire que je fusse là. C'était bon, je pouvais rester.

On finit par trouver l'étable. C'était une grande bâtisse en bois au bord de la rue, dont les murs de planches irrégulières laissaient percevoir par les nombreux interstices les odeurs et les mouvements qui la peuplaient. Il y avait à l'intérieur tout un troupeau de vaches enfermées là pour la nuit. Heureusement que les pétards étaient trop gros pour être introduits à l'intérieur, sinon je crois que les gars n'auraient pas hésité à les balancer dedans sans pitié. Finalement, on se contenta de faire exploser un pétard de chaque côté, à l'extérieur, ce serait déjà pas mal pour faire danser toutes les bêtes.

Nerveux et aux aguets, j'épaulai Jessy pour placer le pétard au meilleur endroit, avec l'impression grisante de faire partie d'un commando chargé de poser une charge explosive ou d'être l'un de ces héros de mes séries préférées, *Supercopier*, *MacGyver*, approchant discrètement de la position ennemie pour libérer quelqu'un ou faire diversion. Il me proposa d'allumer la mèche comme s'il savait l'épreuve que cela représentait pour moi. On aurait pu croire qu'il aurait préféré le faire lui-même, mais je pense que l'idée et le résultat l'excitaient davantage que l'action en elle-même.

Au signal, il me fila le briquet, c'était parti, j'allumai la mèche, puis on se mit à détalier le plus vite et le plus loin possible avec une excitation folle, les corps tendus dans l'attente de l'explosion. Notre course finit par être frappée de deux gros boums presque simultanés comme si on nous tirait dessus. La pression se relâcha, nous courions toujours, nous chantions et je chantaient et je chante au moment où j'écris, « Jump around ! Jump around ! Jump around ! », « Jump up, jump up and get down ! », fiers de notre

connerie, imaginant, hilares, les pauvres vaches en train de sauter et de danser et de chanter, « Jump around, jump around ! ». Je me laissai emporter par cet instant, à grandes enjambées, l'esprit léger, le cœur en feu, je voulais être comme les deux autres, j'étais comme les deux autres, j'avais allumé la mèche, l'explosion, c'était moi ! la connerie, c'était moi ! je l'avais fait, je ne pensais plus, il n'y avait plus de conséquences.

Nous finîmes par rejoindre le groupe, accueillis en héros, ils avaient entendu les deux explosions, ils entendirent notre récit, l'étable, les vaches, les deux pétards, l'immense détonation, les vaches qui avaient sursauté, les vaches qu'on avait vues danser, ou presque.

L'autre groupe était aussi revenu. Mais personne n'avait entendu de troisième explosion. Ils nous dirent que la mèche n'avait pas pris. Ils se firent chambrer, personne ne crut à leur mensonge. Ils n'avaient juste pas osé s'attaquer à l'école comme ils avaient juré de le faire. Bande de dégonflés. Moi, j'avais allumé la mèche ! J'avais allumé la mèche ! Je voulais le dire à chacun des gars qui n'avait pas été là pour le voir.

Moi aussi j'étais capable d'être César.

*** House of Pain, « Jump around », *House of Pain* (Fine Malt Lyrics). Auteurs : Lawrence Muggerud et Erik Schrody, label : Tommy Boy Records, 1992.

OceanofPDF.com

Si quelqu'un prend, on prend tous

Vendredi 15 juillet. Nous étions en train de démonter les tentes, quand une voiture débarqua et se gara au niveau du camp. Dans mon esprit, il s'agit d'une 4L blanche. Bref, un type en descend, plutôt affable. Il voulait parler aux responsables du groupe.

Il s'entretint quelques instants avec nos trois moniteurs. Puis il remonta à bord de sa 4L en compagnie de frère Michel et de Mireille.

On savait où ils allaient. Forcément à l'étable. Ça avait causé dans les rangs, tout en pliant les tentes et en portant les cantines au camion. Chacun y allait de sa petite version des faits. Je me souviens que Franck avait repris les commandes et se montra le plus rationnel. Ils n'avaient rien contre nous ! Il fallait juste la fermer et nier. « Ziva ! Si quelqu'un prend, on prend tous ! C'est clair ! » Un pour tous, tous pour un, il fallait faire bloc.

La 4L finit par revenir. Frère Michel nous rassembla militairement. Le conducteur de la voiture était là aussi. Il nous le présenta comme le maire du village. L'affaire était grave. Il n'y alla pas par quatre chemins. Au moment de l'explosion des pétards, une vache s'était blessée dans la panique, les gens du village nous soupçonnaient d'en être responsables. Frère Michel était très remonté, ces derniers l'avaient convaincu que c'étaient nous. Qui a fait ça ? demanda-t-il. Qui ? Il voulait des noms tout de suite ! Mes jambes tremblaient, je les cachais comme je pouvais. Je risquais ma peau. Je me répétais pour tenir, si quelqu'un prend, on prend tous ! Si quelqu'un prend, on prend tous ! Mireille surenchérisait sur l'importance d'assumer ses responsabilités, il était préférable que les coupables se dénoncent d'eux-mêmes. Le maire s'en mêlait, il parlait des conséquences pour l'éleveur d'une bête blessée et du coût des soins vétérinaires. On nous avait vus au bal de l'école mettre le bazar. Etc. Il nous chargeait la mule ; forcément, des jeunes capables de faire des conneries un soir du 14 Juillet, il y en avait sans doute quelques-uns dans ces montagnes mais ils ne couraient pas les rues ce soir-là.

Jessy intervint sèchement : « Je suis sûr qu'on nous accuse comme ça

juste parce que c'est nous, parce qu'on nous aime pas ! »

L'argument fit mouche. Les adultes s'indignèrent. Jessy revint à la charge. On nous accusait sans preuve. Pourquoi nous ? Forcément nous ! Il raconta notre version des faits, la manière dont on nous avait chassés de la soirée comme des malpropres, alors que nous voulions juste danser, nous amuser. On ne voulait pas de nous dans ce village depuis le début ! On cherchait le moindre prétexte. Nous étions forcés d'être ce qu'ils croyaient que nous étions. Des jeunes de banlieue, des racailles, des négros, des étrangers ! Jessy ne lâcha pas ce filon de la discrimination, il dénonçait un flagrant racisme avec une sincérité déconcertante parce qu'elle dévoilait une fragilité qui ne correspondait pas du tout au personnage. Il était difficile de savoir s'il parlait pour de vrai. Il donnait l'impression que c'était le calvaire d'une vie, celui d'un jeune des quartiers difficiles qu'on avait toujours stigmatisé et que l'on stigmatisait une fois de plus. Il était une victime et faisait de nous tous des victimes. Il était fort. Il ne fut pas loin de me convaincre que nous n'avions rien fait, qu'on nous accusait à tort, que la vache s'était blessée toute seule, que jamais aucun pétard n'avait été allumé. Je m'insurgeai comme les autres, je criai à l'injustice, il m'avait galvanisé. Embobiné.

La tension monta d'un cran. Le rapport de force s'inversa. L'élue tenait le front adverse, il défendait la probité de ses administrés. On ne la lui faisait pas, à lui ! Il prétendait même qu'on nous avait vus allumer ces pétards. En vain, ses allégations étaient balayées par de vives protestations, nous étions tous unis, il ne pouvait rien contre nous et encore moins contre ce petit con de meneur au verbe haut qui retournait toutes les cervelles.

Le discours de Jessy mêlé aux mots à peine voilés du maire eut un étrange effet sur frère Michel, qui intervint de moins en moins. Frère Michel était peut-être le frère Fouettard, mais ce qu'évoquait ce gamin, qu'il soupçonnait sans aucun doute d'être coupable, était le combat de toute sa vie. Il n'avait eu de cesse de lutter contre les préjugés d'une société qui n'apprenait pas à connaître ses jeunes et à les apprécier pour ce qu'ils étaient. Lui s'était engagé à les défendre et à les élever par le savoir, les projets et la spiritualité pour les sortir de leur condition et de leur banlieue. Ce que dénonçait Jessy était vrai, il avait dû le déchiffrer dans les mots du maire et de l'éleveur ou des autres habitants du village, des soi-disant témoins qui s'étaient mêlés à l'affaire. Le discours de Jessy, tout hypocrite

qu'il fût, était fondé. On avait jugé ses jeunes à lui d'abord pour ce qu'on supposait qu'ils étaient, pour ce qu'ils représentaient dans l'imaginaire collectif, et non pour ce qu'ils avaient fait, même si nous l'avions fait.

Ils repartirent au village, sans aveu ni coupable, pour terminer cette affaire.

L'attente fut longue. Le camp était plié. La pression était redescendue. Nous n'avions plus rien d'autre à faire pour tuer le temps que de jouer à l'un de ces jeux de bourrin « Les Doigts de Dieu » ou « La Gifle du pénitent », dont nous nous étions fait une spécialité, au grand dam de Mireille qui craignait qu'un de nous, un jour, ne se blessât.

Dans ces jeux, le but était d'asséner à son adversaire des coups bien douloureux, de lui faire mal, très mal. Dans les « Les Doigts de Dieu », chacun avait pour arme son index et son majeur collés ensemble. Il fallait fouetter les doigts de l'autre le plus fort possible. Celui-ci pouvait esquiver le coup, à gauche ou à droite, pour avoir le droit à son tour de frapper, mais s'il retirait trop tôt ses doigts, il se prenait une « exécution », il devait alors laisser ses doigts se faire fouetter par ceux de l'autre sans bouger. Dans « La Gifle du pénitent », le principe était à peu près le même, mais la douleur plus déchirante encore. Le pénitent tenait ses mains jointes comme pour prier. Il devait esquiver, vers le haut ou vers le bas, les attaques de son adversaire qui tentait de lui gifler sauvagement le dos de la main. Retirer ses mains trop tôt et c'était une « exécution ». Il fallait être rapide, ne pas avoir peur de prendre quelques coups pour mettre son adversaire en confiance et feinter subitement.

Dans les moments d'attente, dans les moments d'ennui, lors d'une pause en montagne après avoir avalé une pâte de fruits ou une barre de nougat, au bord de la route, le temps que Bébert vienne nous ramasser en camionnette, avant les dîners, durant cette matinée, alors que frère Michel et Mireille tardaient de nouveau à revenir, à n'importe quel moment finalement, nous nous amusions à nous lancer des défis, à nous affronter pour rivaliser de supériorité, nous dépasser, prendre le contrôle sur nous-mêmes, nous montrer forts, valeureux, surmonter la douleur, surmonter notre peur de la douleur, celle que l'on voit venir, approcher et qui, on le sait, va nous frapper dans la seconde.

Nous ne manquions pas d'imagination pour inventer des jeux et des défis toujours plus stupides. Tout était bon à prendre et à exploiter. Il pouvait

s'agir de sauter d'un rocher un peu trop haut ou entre deux rochers bien espacés, mettre sa main au fond d'un trou de souris, de lapin, de renard, de serpent, sans savoir sur quoi on allait tomber. Il pouvait s'agir de nous aventurer sur un terrain rocailleux où sifflait sans aucun doute une vipère, tenter de l'apercevoir, de l'attraper avec son bâton, ou bien de prendre dans ses mains une salamandre visqueuse, une araignée velue, une chenille poilue, sans broncher et la faire passer à son voisin lentement pour bien faire monter la pression, provoquer chez lui, au moment de l'introduire dans sa paume moite, ce petit couinement craintif, ce geste de rejet brut, de défaite, « Ah ! ça bouge ! Ah ! ça m'a piqué ! Ce truc a voulu me bouffer ! », et la bestiole finissait bien souvent écrasée sous une semelle Decathlon de calibre 45 ou 46. Il pouvait s'agir de jouer avec le feu à la veillée, de sauter au-dessus quand les monos avaient le dos tourné, de passer sa main au travers des flammes jaunes, de laisser approcher un tison au plus près de son visage ; il pouvait s'agir d'enfermer quelqu'un dans une chiotte de lieu public, couverte de merde, et de le laisser là de longs instants, forcé de respirer l'immondice et de supplier en cognant à la porte qu'on le laissât sortir. Toutes ces épreuves aussi glorieuses que débiles m'ont endurci. J'ai appris à surmonter la douleur, à la laisser venir, sans bouger, sans l'appréhender, à l'accepter en étouffant ma peur. Ces épreuves m'ont arraché cette peau de l'enfance si lisse et innocente.

Quand frère Michel et Mireille revinrent enfin au camp, plus un mot au sujet de l'affaire ne fut prononcé. Je ne sais pas comment celle-ci s'est terminée, ni quel arrangement a été trouvé. Le départ fut donné de suite. Il ne fallait pas traîner, la matinée de marche était déjà assez fichue comme ça !

Durant toute la journée, frère Michel ne faillit pas à sa réputation de frère Fouettard. Il fit crier les cuisses et les mollets. Il fallait avancer et fermer sa gueule, il fallait payer, non pas pour les pétards ou la vache blessée, mais pour ses espoirs déçus, parce que nous avons donné raison encore une fois à ces gens, parce que rien ne changeait. Il avait perdu son sourire sardonique. Une sorte de rancœur le travaillait durement de l'intérieur et le mettait d'une humeur de chien, de chien qui n'aboie pas, qui ne grogne pas, non, d'une humeur de chien froid et sec et militaire, qui court en tête à travers la montagne comme pour larguer le troupeau loin derrière lui, le perdre pour ne plus rien avoir à faire avec lui. Mais c'était au contraire pour

le sauver, l'emmener loin de nous-mêmes, loin de cette honte, de ce qui se jouait et que nous ne comprenions pas. Il fallait grimper, nous élever, sortir du borbier de notre connerie, nous valions mieux que ça. Marcher, marcher, monter, grimper, toujours plus haut, ne pas se retourner, ne pas regarder sa colère en face, sa colère contre les habitants, contre nous, contre Jessy qu'il tenait sans doute déjà pour responsable de la déliquescence du groupe. Il fallait grimper pour pardonner.

OceanofPDF.com

Aristote, président !

Samedi 16 juillet. Perdus dans nos montagnes, nous commentions la politique à notre manière. Je me souviens d'une discussion plutôt animée qui portait sur les vieux machins qui nous gouvernaient, leurs mensonges, leurs corruptions. On se prenait le bec sur Bernard Tapie et l'affaire OM-Valenciennes : Tapie, le boss, le vainqueur de la ligue des champions *versus* Tapie, le pourri, comme les autres, la pire des crapules. Pour certains, c'était normal de piquer un peu dans la caisse, quand t'as le pouvoir tu fais ce que tu veux, tu racontes ce que tu veux, y a pas de principes dans ce milieu de chacals, tu baisses les autres avant de te faire baiser ! Je me rappelle que Clément avait tenté de ramener un peu d'idéaux dans le débat, la politique devait servir à aider les gens, pas les spolier ! Son daron avait toujours voté socialo pour défendre des droits et des valeurs, se battre pour plus de justice sociale, mais il disait que malheureusement Mitterrand et toute sa clique n'étaient plus de gauche, Bérégovoy, Balladur, on n'avait pas vu de changement, les gars n'incarnaient plus rien, ils s'étaient vendus au Capital, c'est pour ça que ça magouillait grave. Il fallait dégager tout le monde !

« C'est pour Arlette qu'il faut voter ! avait sorti l'un des gars en déconnant. Arlette Laguiller, présidente ! »

Adama prit alors la parole. Ce qu'il fallait à la France, disait-il, c'était un président noir. Il fallait confisquer le pouvoir à ceux qui l'avaient toujours eu pour le donner à ceux qui ne l'avaient jamais. Il prenait comme modèle absolu Nelson Mandela qui était tout juste devenu le président de la République d'Afrique du Sud, il avait repris le pouvoir aux Blancs qui en avaient abusé sur les Noirs comme des bâtards, et il avait pardonné ! C'était un gars comme ça qu'il fallait à la France. On se marra. Un Noir comme président de la France, le truc inimaginable qui avait moins de chance encore de se réaliser que l'élection d'Arlette Laguiller ! Mais Adama ne se démontait pas, on n'avait rien compris, tout un mouvement était en marche qui renversait l'ordre du monde : les Noirs n'étaient plus seulement les larbins des Blancs, les Blancs désormais les adoraient, il n'y avait qu'à voir

l'engouement autour de l'élection de Mandela. Il s'appuyait aussi sur d'autres modèles qui prouvaient que le monde changeait, Mohamed Ali, Michael Jordan, Snoop Dogg, des Noirs aux commandes, qui avaient eux aussi un max de thunes, des héros, des stars, des demi-dieux qui changeaient les règles du système. Eux le faisaient kiffer, eux le faisaient rêver, mais le truc qui lui foutait la haine, c'est qu'en France il n'y avait pas encore de figure de ce calibre-là, rien ne changeait. Un Noir restait un Noir, un « Affrrricain ! », balança- t-il avec un accent caricatural, en ouvrant de grands yeux et en imitant la démarche d'un singe, puis il se marra tout en fouettant l'air d'un geste ample, comme s'il envoyait balader désespérément tout ce qui ne changeait pas.

Il revint à la charge : « Vous verrez, on arrivera bien, un jour, à faire bouger tout ça, il suffit de s'emparer du pouvoir. Ce qu'il nous faut, ouais, c'est un keum comme la Tronche. Sans déconner, être président, c'est un truc de premier de la classe. Aristote, président ! »

Ce fut l'explosion. Aristote se mit à parader avec morgue sous les acclamations et les moqueries tandis qu'Adama chauffait tout le monde en balançant d'autres slogans du type « Aristote Mandela, le premier président noir en France ! », « Avec Aristote, la France aux Noirs, aussi ! », « Avec Aristote, stop aux magouilles et au racisme ! » Ce serait le grand changement, on foutrait l'Élysée au Grandin, au milieu des HLM, tout un symbole, mais Aristote n'était pas de cet avis, le Grandin, c'était la *lose*, lui voulait le palais dans les beaux quartiers avec toutes les dorures et les jardins. Pourquoi les Noirs devaient-ils toujours se retrouver dans les coins craignos ?

Adama commençait à se rêver en Premier ministre, mieux, en ministre de l'Intérieur comme l'autre avec sa tête de truand et son accent bizarre, lui aussi pouvait parler comme ça, et il se mettait à imiter grossièrement l'accent truculent de Charles Pasqua. Il serait le chef de tous les keufs. Pasquadama. Il interdirait les mots qui fâchent, ceux qui manquent de respect et qui jugent tout de suite, qui vous agressent avec leur tutoiement qui se croit tout permis. Il interdirait surtout le délit de faciès. Pourquoi celui qui a une tête d'étranger serait toujours coupable ou plus coupable que les autres ? Franchement, quand tu bosses pour un truc qui s'appelle le ministère de l'Intérieur, bah tu t'arrêtes pas à la tronche ou à la dégaine, tu regardes ce qu'il y a à l'intérieur, tu fouilles un peu, sinon tu fais pas ton

taf ! Avec Adama, les flics iraient emmerder ceux qui le méritaient vraiment, ceux avec leurs têtes de faux cul.

C'est au milieu de cette conversation animée, je ne sais plus exactement à quel moment, que Bruno avait balancé un peu timidement qu'en France, de toute façon, on ne déciderait bientôt plus de rien. Avec « Maastrick », comme il disait, c'est Bruxelles qui commanderait. Alors, si on voulait du changement, il fallait un poids lourd !

Il attira l'attention sur lui, sans le vouloir. Qu'est-ce qu'il entendait par là ? Qu'Aristote ne pouvait pas être président, c'est ça ? Le gars bredouilla, ce n'est pas ce qu'il avait dit, c'est juste que pour le moment il fallait quelqu'un de plus... Il s'interrompit, il regrettait sans doute déjà d'avoir ouvert sa gueule.

Aristote avait compris. Il lui demanda alors pour qui ses parents avaient voté aux Européennes du mois de juin. La question le mit tellement mal à l'aise face à nous qu'il était clair désormais qu'il cachait quelque chose de gros. Bruno tenta de mentir, de dire qu'il ne savait pas ou qu'ils n'avaient pas voté. Trop tard ! on savait que c'était faux. On le força à cracher le morceau. Il finit par lâcher que ses parents avaient voté pour le Front national et qu'ils le faisaient depuis toujours !

Qu'est-ce qu'il n'avait pas dit là ! Il se fit accuser d'être un putain de raciste, tout comme ses parents, surtout eux, qui avaient voté pour le gros facho.

Lui niait en ne cessant de répéter : « On n'est pas des racistes, non, ce n'est pas vrai, on n'est pas des racistes ! »

Je me souviens que Bruno avait le physique d'un gars sans envergure. Je ne vois plus vraiment à quoi ressemblait son visage, là face à nous, il avait, je crois, un fin duvet de moustache et quelques sales boutons qui lui donnaient un physique ingrat, mais je n'en suis pas certain, je lui donne peut-être le visage de quelqu'un d'autre ou le visage de ses idées.

Aristote, en candidat proclamé, entra de nouveau en scène et calma tout le monde : « Attendez, laissez-le parler ! Moi j'ai une autre question. Ça m'intéresse de comprendre pourquoi tes vieux votent Front national.

— C'est pour ramener les gars comme toi en Afrique, la Tronche ! balança un autre en faisant marrer tout le monde.

— Non, sérieusement, reprit Aristote, pourquoi ils votent Le Pen ?

— Ch' sais pas ! répondit Bruno avec méfiance.

— Tu sais mais tu ne veux pas nous le dire. T'oses pas, c'est ça ? T'as pas le courage de leurs idées... »

Adama coupa court à l'échange. Il n'y avait rien à comprendre ! Ses parents votaient de la merde, un point c'est tout !

Bruno s'énerva : « Vas-y, insulte pas mes parents ! »

Aristote calma le jeu. Il fallait le laisser parler : « Ils votent pour qui ils veulent, reprit-il, on n'est pas là pour juger, moi je m'en fous, je n'ai de problème avec personne, mais je veux juste chercher à comprendre. C'est facile de lâcher un bulletin comme ça, mais il y a quoi derrière. Ils ont la rage de quoi en fait ? »

Bruno avait alors tenté de défendre et de porter les idées de ses parents. Il s'engagea sur le terrain de l'Europe et du traité de Maastricht avec lequel il fallait rompre au nom de la France, il patageait dans des explications qu'il ne maîtrisait clairement pas, répétait ce qu'il avait entendu, des bribes d'un discours sans grande cohérence qui, de toute façon, nous dépassait tous, excepté peut-être Aristote. Il parlait de la souveraineté de la France, de la protection des frontières, de la défense du franc. Si j'avais ouvert ma gueule alors, j'aurais dit l'exact contraire : Maastricht, l'Europe, c'est bien ! J'aurais défendu ce traité dont je n'en captais guère plus la substance, parce que mes parents en étaient les plus fervents partisans, ils avaient voté les yeux fermés, ça ne se discutait pas, c'était l'avenir de la France, son salut.

Aristote s'amusa à débattre avec Bruno sur son terrain, non par conviction, je crois, mais par goût de la dispute. L'autre était une proie facile, encerclé par la meute, il ne savait pas s'exprimer, il aurait toujours tort. La Tronche rebondissait sur les maigres arguments de son adversaire et les détricotait en montrant les incohérences de son discours. Il défendait l'Europe et ce traité qui avait tant déchiré la classe politique comme il aurait pu défendre la souveraineté nationale face à moi. On n'y comprenait pas grand-chose à ce débat, mais la chose qui était certaine, c'est que la Tronche lui foutait la misère.

La discussion sur l'Europe n'était qu'un leurre pour piéger Bruno, l'amener à dire ce qu'il ne disait pas depuis le début.

Agacé, ce dernier finit par lâcher : « De toute façon, il y a trop d'étrangers en France ! », soulevant un tollé, mais un gars avait ajouté dans la foulée, en blaguant, que c'était vrai, qu'il y avait trop d'étrangers au Grandin, on

était plus en France ! Nouveau tollé, ça avait chauffé pour de faux entre quelques-uns, pour se marrer, puis Aristote avait repris la parole :

« C'est quoi un étranger ? demanda-t-il.

— Bah, ch' sais pas, un étranger, quoi !

— Y a trop de Noirs et trop d'Arabes, c'est ça !

— Je dis pas ça !

— C'est qui alors l'étranger ? C'est moi ! C'est Adama ! C'est Charbel !

— Je suis libanais, avait rétorqué Charbel, pas arabe.

— C'est pareil, t'es un étranger comme nous !

— Non, vous, c'est différent », avait tenté d'avancer Bruno pour se sortir de ce pétrin.

Mais Aristote ne lâchait rien : « Pourquoi, c'est différent ? Si on n'est pas des étrangers, nous, alors c'est qui l'étranger ?

— Ch' sais pas, moi.

— C'est peut-être toi l'étranger !

— Je suis né au Grandin !

— Moi aussi. Les autres aussi. Tout le monde est né au Grandin, le monde entier vit au Grandin ! »

Chacun se mit à revendiquer ses origines. Moi je ne dis rien, je n'étais pas du Grandin. Je ne voulais rien dire sur mes origines hollandaises pour que l'on ne se foute pas de ma gueule.

« Alors tu vois, reprit Aristote, ce n'est pas une preuve. Non, franchement, t'es de quelle origine ?

— Bah, du Grandin ! s'entêta Bruno.

— Je te dis que ce n'est pas une origine ! Tu vois, quand les gens me regardent, personne se dit : lui, il vient du Grandin. Pour eux, forcément je viens d'ailleurs, je suis pas d'ici, on me pose souvent la question « Tu viens d'où ? » comme s'il fallait forcément venir de quelque part. Alors, dans ce cas-là, il n'y a pas de raison, tout le monde doit venir de quelque part, toi aussi. Tu ne nous as pas dit la dernière fois que t'étais alsacien ou un truc comme ça.

— Euh... aussi ouais.

— Pourquoi t'oses pas le dire, ce n'est pas une honte !

— J'ai pas honte, mais c'est pas une origine !

— Si justement, quand tu dis, je suis alsacien, tu revendiques bien des

origines ? Quand t'allumes tes feux d'artifice, tu perpétues bien les traditions de tes ancêtres ? Tes ancêtres viennent de là, non ?

— J'ai toute la famille de mon père là-bas ! Et il ajouta avec une affection particulière : et ma Mamama et mon Papapa. »

La Mamama et le Papapa eurent quelque chose d'exotique qui fit marrer tout le monde. Bruno tenta d'expliquer, un peu gêné, qu'on appelait ainsi les grands-parents en alsacien, mais ça n'intéressait personne.

— Donc tu vois, t'as des origines comme tout le monde. Tu es alsacien.

— Oui, mais je ne suis pas un étranger !

— Vous parlez bien une langue à part, une langue bizarre comme tous les étrangers. Et puis, l'Alsace appartenait à l'Allemagne avant, n'est-ce pas ? Qui nous dit que tu n'es pas allemand ?

— Ch'uis pas allemand, s'insurgea Bruno, ch'uis français !

— Ils habitent où ta... comment tu dis ? Ma-ma-ma, c'est ça ? J'ai l'impression de bégayer.

— Vas-y, te fous pas de leur gueule ou je t'en mets une ! Ils habitent à Reichbaden !

— À Reich quoi ? Si je votais Le Pen, j'interdirais des noms pareils, on est plus en France ! En fait, t'es un putain d'étranger, mec !

— Reichbaden, c'est un truc de nazi ça ! lança un autre gars. T'es un nazi, en fait, Bruno. Ton père, il vote Hitler. Ah, c'est vilain ! »

Bruno éructait, il aurait bien fumé ce p'tit enculé d'Aristote qui triomphait, mais il se trouvait démuni, impuissant au milieu des rires et des sifflets. L'autre avait piétiné, sans vergogne, cette Alsace familiale, intime, qu'il aimait tant, et en avait fait quelque chose de ridicule, de condamnable. J'essaie d'imaginer ce qui a pu se passer dans la tête de Bruno à ce moment-là, le bouleversement : lui, l'Alsacien, un étranger ! Il aurait voulu nier, arracher cette étiquette, la balancer à Aristote ou à d'autres du groupe, qui la méritaient davantage, pensait-il sans doute. Mais il n'avait pas les armes pour se défendre ; de toute manière, on ne l'aurait plus écouté, ses idées de merde, on n'en voulait pas, il aurait toujours tort, Le Pen n'était jamais que l'expression de la rage et de la bêtise de quelques-uns, pensait-on.

Après cette discussion, je crois que j'ai été finalement le seul à considérer Bruno d'une autre manière. Voter Le Pen, c'était pour le gamin que j'étais comme vendre son âme au diable. Le Pen, la peste politique, l'ombre du

nazisme, le pape des skinheads qu'on laissait s'agiter comme un clown méchant sur les plateaux de télévision pour jouer à se faire peur et dynamiter le débat ronflant entre la gauche et la droite. Je me souviens, au bord des routes, dans les zones pourries, que nous traversions parfois en voiture, de ces portraits de lui proliférant comme une éruption cutanée sur la peau sale des façades en béton et des palissades des terrains abandonnés, et cette rumeur qui courait que les militants frontistes collaient du verre pilé sous les affiches pour qu'on se coupe en les arrachant. La tête de Le Pen partout avec son regard de tueur et sa mâchoire de carnassier aryen, accompagnée des mêmes ritournelles « Le Pen vite ! », « La France aux Français ! », « Non à Maastricht ! ». Il était pour moi, l'incarnation suprême du racisme, attitude dont je ne saisisais nullement encore les mécanismes mais que je condamnais sans appel. J'ai grandi avec cette impression que le racisme était une force invisible, presque une maladie grave contre laquelle on luttait en écoutant des témoignages d'anciens déportés ou en collant des stickers de SOS Racisme « Touche pas à mon pote ». Personne ne m'a jamais expliqué qui étaient les gens racistes, comment on le devenait, ni pourquoi. Il ne fallait pas chercher à comprendre, c'était mal, c'était une honte absolue dont on devait se prémunir et qu'il fallait réduire au silence. Pour conjurer le sort, il suffisait de se répéter que l'on n'était pas raciste et de condamner fermement ceux qui pouvaient l'être sans savoir vraiment qui l'était. Je ne connaissais personne à Quersigny qui le fût, même un peu, excepté peut-être Lagarce, mon prof de physique, qui avait sorti un jour à mon pote Mamadou « Il n'y a pas que les ions qui migrent ! », on s'était marrés puis, dans la cour de récré, on l'avait traité de gros fachos, l'insulte suprême, assurés que lui votait Le Pen, et on était passé à autre chose. Au collège, nous étions bien plus cruels entre nous pour des boutons sur la gueule, des oreilles décollées, une poitrine plate, une petite bite que pour une couleur de peau, blanc, mat, noir, on s'en foutait, on ne se posait pas la question, même si nous étions tous blancs ou presque. On n'était pas racistes même si on racontait bien quelques blagues sur les Noirs et les Arabes ou sur les camps de concentration ; on n'était pas racistes même si on se moquait de l'accent de l'épicier qui nous vendait des bonbecs et qu'on méprisait autant qu'on craignait les racailles de Merise et Pierrière. Dans notre esprit, ça n'était pas du racisme, pas celui volontaire et en action

qu'incarnaient Le Pen ou Hitler, pas celui de Bruno et de ses parents. Ce n'était pas pareil, et pourtant.

Les gars du groupe furent moins catégoriques que moi avec Bruno. Moins faux cul sans doute. Au Grandin, les choses ne fonctionnaient pas de la même manière qu'à Quersigny. On l'avait remis à sa place, sans rien corriger sans doute, mais on passait à autre chose. Point. Aristote et Adama continuèrent à lui parler. Les autres aussi. Il faisait partie du groupe, cette discussion ne changeait rien, les haines étaient ailleurs.

OceanofPDF.com

La Mort ou la Tounga ?

Dimanche 17 juillet. Jour de repos. On nous avait chargés dans le camion direction la ville. Le programme annoncé avait de quoi donner de belles perspectives à la journée : passés l'église et le pique-nique, nous aurions quartier libre avant d'aller tous ensemble à la piscine.

Alors que nous déambulions dans les rues commerçantes à claquer notre argent dans des souvenirs et des bonbecs, Clément et James lancèrent le défi d'aller chourer des trucs dans une des boutiques. Nous jetâmes notre dévolu sur une grande maison de la presse qui vendait aussi nombre de souvenirs de montagne et de produits régionaux. Le but était de ramener le meilleur trophée, pas forcément l'objet le plus difficile à voler, mais celui qui se distinguerait aux yeux de tous, le plus laid, le plus singulier, le plus ridicule, un truc qui ferait marrer tout le monde.

Les volontaires devaient pénétrer séparément dans le magasin, se fondre au milieu des clients, l'espace de la boutique était assez grand pour cela. Pour faire diversion, il avait été décidé de mettre en place un leurre. Un petit groupe entrerait, sans rien entreprendre de compromettant, juste chargé d'être jeunes et remarquables, de toucher à tout en toute innocence afin d'attirer l'attention en priorité des employés sur eux tandis que d'autres opéreraient.

Le plan aurait dû être infailible, mais le groupe se fit beaucoup trop remarquer, à cause de Ganaël qui prenait tellement son rôle au sérieux qu'on l'entendait à l'autre bout du magasin rire et s'exclamer. En plus, cet idiot regardait partout, pas discret du tout, pour voir ce qu'on parvenait à chourer. Il réussit à griller la couverture de Michaël en l'interpellant, l'obligeant à relâcher en urgence sa prise.

Le groupe s'était fait virer plus vite que prévu, Michaël aussi, et James, par un effet domino. Le gérant de la boutique n'étant pas né de la dernière pluie mit tout le monde dehors ! Tout le monde, sauf Clément qui collait discrètement aux basques d'une mère et de sa fille, prenant place dans la

famille avec le talent d'un expert, et puis moi, qui visiblement n'avais pas une tête à attirer l'attention.

J'avais décidé de tenter ma chance. Je m'attaquais à plus fort que moi, mais il fallait bien que je me mouille comme tout le monde et surmonte mes trouilles. Une émotion forte m'avait envahi quand j'avais pénétré dans la boutique et franchi le portillon ultrasensible que formaient ma conscience et mon éducation, tout s'était mis à sonner en moi pour me faire reculer, me remettre à ma place, mais je m'efforçais de ne pas m'écouter et d'avancer, je ne devais pas être raisonnable, ni lâche, j'avais relevé le défi, je me devais de rapporter ma part du butin, sans me faire choper.

Au moment où le gérant intervint pour virer le groupe, je me saisis, dans la panique, d'un objet imposant, improbable, comme pour justifier à tout prix ma présence coupable. Avec cette chose en main, on ne pourrait pas me soupçonner ! Quand le gérant passa à côté de moi, j'avais presque failli lui demander si moi aussi je devais dégager, juste pour être sûr. Il ne me remarqua même pas. C'était grâce à l'objet, pensais-je, l'objet changeait mon visage, il me rendait invisible.

Quel objet, il faut dire ! Particulièrement laid. Il s'agissait d'un baromètre et thermomètre en bois en forme de pomme de pin sur lequel on avait peint un décor naïf de montagne avec son chalet à la Heidi et sculpté une marmotte et quelques edelweiss. L'objet devait bien faire une trentaine de centimètres et coûter plus d'une centaine de francs. Jamais je n'arriverais à sortir un truc pareil du magasin à moins de l'acheter, je ne sais trop comment, en dépensant une grande partie du reste de mon argent de poche. C'était ça ou je sortais les mains vides. Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de vouloir aller jusqu'au bout, de relever le défi pour me distinguer, piquer quelque chose, juste une bricole pour me prouver que j'étais capable de le faire. Je finis par m'emparer d'une petite boule à neige minuscule avec un socle en plastique grossièrement moulé, une merdouille d'à peine quelques francs. Ce serait mon larcin, ma prise de guerre.

Je me présentais à l'une des caisses avec un objet dans chaque main. L'un caché, l'autre en évidence. Un objet acheté pour un objet volé, je pouvais bien prendre un petit quelque chose puisque j'allais me ruiner à leur acheter cette horreur de baromètre.

Quand ce fut mon tour, j'ignore ce qui me prit, je me trompai de bras, je tendis à la caissière, qui me considérait à peine, la petite boule à neige. Je

ne m'en rendis pas compte tout de suite. C'est au moment où je passais, le plus naturellement possible, la grosse pomme de pin sous mon aisselle, pour pouvoir prendre mon portefeuille et payer, que je m'aperçus de la connerie que j'avais faite. Trop tard. Il était préférable de ne plus bouger, de ne rien dire, la caissière n'avait rien vu, le truc était tellement gros, qu'il disparaissait, confondu avec mon corps. Elle prit l'argent, enveloppa la petite boule à neige dans un sachet en papier qu'elle me tendit avec ma monnaie, m'envoya un « Merci, au revoir » peu inspiré, l'affaire était finie.

Les quelques mètres à parcourir jusqu'à la sortie me furent insupportables. À chaque pas, je serrais les fesses et un peu plus fort encore la pomme de pin sous mon aisselle, les côtes rongées par la marmotte sculptée. Au bout de l'autre main, je tendais le sachet de papier, bien en évidence, comme pour racheter mon âme, m'assurer un laissez-passer vers la sortie, sans me faire tirer dans le dos par une apostrophe, un mot assassin qui m'auraient condamné : Eh vous, là-bas, avec l'énorme pomme de pin baromètre-thermomètre sous le bras, arrêtez ! Au voleur ! Appelez la police !

Aucun mot ne m'atteignit. J'avais réussi à sortir cet objet du magasin de manière invraisemblable. Heureusement, Clément avait tout vu. Il se chargea de construire ma légende. Quel coup de maître ! Je n'avais pas seulement sorti ce machin du magasin sans me faire choper, mais je les avais même défiés, un truc de malade ! Il raconta mon audace d'aller jusqu'à la caisse, et moi, tranquille, l'objet sous le bras en train de payer pour autre chose. Je passai dès lors pour un cador, ma réputation était faite. César, c'était moi. Pour la beauté du geste.

Mais quant à l'objet, c'est bien celui offert en cadeau avec le magazine de cul que Clément avait chouré sur le rayon le plus haut qui remporta un triomphe, et avec lui c'est toute l'ambiance, à la piscine, qui partit en vrille.

Au retour de la baignade, ce fut le grand déchaînement dans le vestiaire. Les monos avaient préféré ne pas entrer. On s'était mis à jouer avec l'objet, ou plutôt le jouet. Il s'agissait d'une coque en plastique jaune en forme de banane qui contenait à l'intérieur ce qui ressemblait à un pénis bien rose façonné dans une matière souple et dure à la fois qui faisait qu'il se dressait dans la main de celui qui le brandissait tout en balançant d'un côté comme de l'autre, ce qui nous amusait beaucoup. L'objet passa de main en main, il fascinait par cette impression de vie qui l'animait à chaque convulsion,

chaque balancement, et ne tarda pas à réveiller divers fantasmes et plaisanteries.

Le pénis, la quéquette, la bite, la teub, le zgeg, et j'en passe, la seule préoccupation des mecs à l'adolescence, leur deuxième cerveau, si ce n'est même le premier, sceptre de la virilité, compagnon des plaisirs solitaires, miroir des complexes, adversaire. Je me souviens de la fierté et du trouble que j'ai éprouvés à voir mon sexe pousser à la puberté, se charger de poils, cracher son premier sperme, l'odeur de ce premier sperme, qui avait un parfum de victoire et de soulagement, soulagement de voir cette excroissance, ce tube entrer, avec un léger retard, dans la norme, être comme les autres, fonctionner, comme par magie, suivant ce que tout le monde racontait. Mais quand bien même on avait gagné cela, la bataille était loin d'être terminée. Il fallait se vanter du nombre de fois que l'on était capable de se branler par jour ou d'affilée, certains atteignaient des cadences industrielles, et puis l'obsession principale était la taille, la taille du tour de poitrine des filles, la taille de sa propre bite surtout, le mépris pour les petites, honte suprême ! la prétention d'avoir la plus longue, la plus grosse comme Rocco Siffredi, la star du porno à l'époque ! Cela se réglait dans la cour du collège, comme à la bourse, à coups de chiffres, pour savoir celui qui avait la plus longue au repos et en érection. Chacun trichait dans la limite du raisonnable en arrondissant au centimètre voire au double centimètre supérieur, personne au fond n'était là pour vérifier ce que l'on trafiquait dans l'intimité de sa chambre, le froc baissé, à poser une règle ou mieux une équerre sur son sexe dur, à rentrer l'abdomen le plus possible et à mesurer fièrement ce que la nature nous offrait, et que, souvent déçu, l'on ne pouvait transformer qu'avec des estimations truquées.

Je sais que cette question me préoccupa au moment où les premiers gars se jetèrent sous la douche, à poil, sans gêne, emportant avec eux le jouet, comme le trophée d'une équipe victorieuse. On était entre nous, entre mecs, il n'y avait rien à cacher, et pourtant j'eus cette pudeur qui me retint quelques instants avant de les rejoindre. Je n'avais pas l'habitude de me montrer nu, de dévoiler ce que l'on passe notre vie à cacher. Je me rappelle que j'assumais déjà mal cette espèce de poitrine qui s'était mise à pousser au début de mon adolescence, deux tétons légèrement gonflés et pointus, la peur que l'on me prenne pour une fille, que l'on regarde mes seins d'un œil louche comme l'une de ces étrangetés méprisables par lesquelles la nature

maudit certains individus. Pourtant, là, dans la douche, complètement à poil, il ne serait pas question de mes tétons qu'ils avaient déjà tous vus, sans faire le moindre commentaire, d'ailleurs d'autres en avaient également, et Michaël, qu'on surnommait Gras-du-bide, restait imbattable avec sa forte poitrine ; non, ce qui se jouait était très con, mais pesait plus lourd que toute l'humanité réunie : j'avais la crainte d'en avoir une petite, une trop petite par rapport à celles des autres, et que l'on se foute de ma gueule. La vie se joue à peu de chose parfois à cet âge-là.

J'avais gardé la serviette enroulée autour de la taille jusqu'au dernier moment et je m'étais avancé vers les douches, avec en main, je ne sais pas ce qui me passa par la tête, la pomme de pin baromètre-thermomètre comme si cet objet devait une nouvelle fois me rendre invisible. Cela fonctionna. Les gars furent hilares en me voyant débarquer avec cette chose dans la douche, et j'eus cette réplique bien placée : « C'est pour prendre la température, ça a l'air de chauffer entre vous, les gars ! » Ils s'emparèrent du truc et se mirent à déconner avec comme ils le faisaient déjà avec le faux pénis à se courir après en criant « La Mort ou la Tounge ? » pour tenter de le lui mettre dans le cul. Au milieu de ce grand n'importe quoi, je défis ma serviette et me précipitai sous la douche, une main posée sur mon sexe que je tournai discrètement vers le mur. Pas bien longtemps, il était dangereux de tourner le dos à ses adversaires, je me fis attaquer tout de suite, forcé de détalier, en glissant à moitié dans la douche, au milieu des rires. Pris par le jeu, j'oubliais mes complexes et mon propre pénis dévoilé, que personne ne regardait et qui sans doute n'avait rien à envier aux autres. Nous étions tous à poil ou presque, avec nos corps bien faits ou mal faits, nos corps maladroits, étranges, nos corps inégaux, et nos sexes longs, courts, gros, fluets, ratatinés, en robinet, qu'importe, la seule bite qui comptait à ce moment précis était ce jouet qu'il fallait éviter de se prendre et que chacun tentait d'arracher à l'autre pour retourner la situation contre lui.

La plus grande victime de ce jeu fut Ganaël. Il avait eu le malheur d'entrer dans les douches avec son maillot de bain et de le garder pour se laver. Il finit par attirer l'attention sur lui. Ganaël était souvent la victime sur laquelle ça finissait par tomber, non pas seulement parce qu'il était le plus jeune et qu'il était tout petit, mais surtout parce qu'il avait une trop grande gueule qui lâchait beaucoup de conneries. On l'avait rebaptisé Pimousse, comme les bonbecs, « Petit mais costaud ! » disait la pub. Il en tenait une

couche, bête et naïf au possible, il nous faisait marrer, mais qu'est-ce qu'on a pu lui répéter de la fermer : Pimousse, ta gueule ! Michaël s'en était fait un souffre-douleur qu'il aimait bien et traitait avec une affection dangereuse, toujours à lui filer des taloches ou à lui faire peur pour plaisanter. Il n'était pas tendre avec lui, je me souviens d'une partie de Baby-foot où ils avaient fait équipe. Chaque fois que Pimousse se prenait un but, il se prenait une claque. Mais plus il se prenait de claques et plus il se prenait de buts, plus il perdait tous ses moyens et pleurait, et Michaël lui gueulait dessus comme un gros chien méchant pendant que nous on rigolait, un peu troublés tout de même. Ganaël avait cette fragilité, cette humanité que l'image qu'il s'était forgée à nos yeux à l'époque me masquait complètement, une espèce de regard de bête craintive qui aurait bien voulu atteindre des sommets mais qui se faisait sans cesse balayer à la moindre bourrasque ou dévorer par le moindre rapace parce qu'elle ne rusait pas et courait bêtement à découvert.

Son maillot de bain était une provocation, le jeu consista donc à le lui arracher et à lui imposer une mise à l'air. Jessy, qui tenait le jouet en forme de pénis, s'approcha et lui lança : « La Mort ou la Tounge ? » C'était sa punition. Ganaël se mit à protester et à se débattre de nouveau comme un sauvage. « La Mort ou la Tounge ? » répétait-on tous contre lui.

Il s'agissait de l'une des blagues qui eut le plus de succès entre nous, la formule avait quelque chose de menaçant qui nous faisait bien marrer. C'est l'histoire de deux explorateurs qui arrivent sur une île et qui se font capturer par une tribu pour le moins hostile. Le chef de tribu les soumet alors à un dilemme des plus cornéliens : la Mort ou la Tounge. Le premier explorateur choisit évidemment la Tounge ne sachant pas ce que c'est et se fait prendre par-derrière par toute la tribu. Le second explorateur ayant vu ce qui est arrivé à l'autre préfère la mort, mais, et c'est la chute *subtile* de la blague, le chef crie alors : « La Tounge d'abord, la Mort après ! »

Ganaël comprit qu'il était foutu, que dans tous les cas ce serait la Tounge, toute la tribu était contre lui, et Jessy n'avait pas l'air de plaisanter. Le gamin riait de peur et ses yeux se voilaient de larmes. Cette chose brandie devant lui le terrorisait, elle se rapprochait, chargée de représentations mentales insoutenables. Il gueulait : « Déconnez pas les gars ! Jessy, déconne pas ! », tandis que nous répétions « La Mort ou la Tounge ? ». Sa

trouille avait quelque chose de drôle et de jouissif, il y croyait vraiment, et on se demandait bien ce qu'allait faire Jessy.

« Ouvre la bouche ! finit par lui dire sèchement Jessy.

— Quoi ?

— Ouvre ta bouche, j'te dis. »

Ganaël s'exécuta.

« Ouvre-la bien en grand ! »

Ganaël obéit et ouvrit grand la bouche. Alors Jessy y engouffra le pénis profondément au point que l'autre s'étouffa.

On finit par relâcher Ganaël qui s'arracha le pénis de la bouche et alla se réfugier comme un chien dans un coin de la douche, les jambes recroquevillées, le visage caché faisant face au carrelage sombre, devenu le miroir de sa honte. On n'avait pas ri longtemps. L'ambiance était retombée. Ç'avait été chaud quand même, Jessy avait peut-être abusé, c'est ce qu'on se disait.

En écrivant la scène, je reconnais que c'était vraiment salaud, cruellement salaud ! Jessy n'avait pas de limite, c'est ce que j'aurais dû comprendre. Mais il ne fallait pas trop nous en demander. Ganaël n'était qu'un bouffon. Jessy ne nous l'aurait pas fait à nous. Pas à moi, en tout cas, je valais mieux que ça à ses yeux, c'est ce que j'avais l'imprudence d'imaginer.

On finit rapidement de se doucher, ça ne servait à rien de s'attarder sur cet incident, ni sur le cas de Ganaël, il s'en remettrait, il n'avait qu'à pas chercher toujours les embrouilles ! C'était de sa faute, toujours à l'ouvrir, même si cette fois-ci il n'avait rien dit. On voulait passer à autre chose, toujours passer à autre chose, comme pour n'accorder de valeur à rien.

Hollande, ze country of shit !

Le soir avait lieu la finale de la Coupe du monde de football qui se déroulait cette année-là aux États-Unis. Quasiment tout le camping s'était rassemblé pour regarder le match qui opposait l'Italie au Brésil. J'ai gardé cette image nette, comme une photographie dans ma mémoire, de gens assis sur des chaises en plastique blanc, d'autres au sol ou debout, tous concentrés autour de l'écran, un simple écran de télévision à tube cathodique que l'on avait sorti pour l'occasion et autour duquel on s'était agglutinés sans trop d'exigence quant à la qualité de l'image.

Tout le monde était pour le Brésil, leur jeu faisait rêver, alors que les Italiens avaient eu un parcours chaotique dans la compétition, et leur manière insolente de remporter des victoires peu méritées éveillait beaucoup d'animosité. J'ai le souvenir d'un match fermé et même assez chiant à regarder. Je n'étais pas à fond du tout contrairement à certains gars du groupe qui vivaient pleinement chaque petite action du match comme si le sort d'une nation se jouait sur le terrain. J'avais suivi cette Coupe du monde d'un œil, la France n'y participait pas, éliminée bêtement en perdant contre Israël puis la Bulgarie. Je n'étais plus ce gamin qui pendant cinq, six ans n'avait vécu que pour le football, jouant en club, se rêvant gardien de but professionnel, ne ratant jamais « Téléfoot » le dimanche matin, couvrant ma chambre de posters d'équipes et de joueurs, Jean-Pierre Papin, Dragan Stojkovic', Chris Waddle, mes idoles, grand fan de l'Olympique de Marseille que j'étais, capable de pleurer sur leur défaite en finale en 91 contre l'Étoile rouge de Belgrade ou d'exulter quand l'équipe, véritable miracle, était devenue championne d'Europe en 93. Mais j'avais désormais quinze ans, mes idoles avaient changé, Jean-Pierre Papin avait été balayé par Kurt Cobain, le maillot blanc et bleu par le gilet grunge.

À la mi-temps, Jessy avait choisi de se casser discrètement avec Clément et James, les deux avaient un plan shit, ils avaient rencontré un gars dans le camping, le fils du patron ou un neveu qui passait l'été là, le gars leur avait donné rendez-vous. Selon eux, il y avait moyen de bédave gratos, et si le

gars était tranquille et que son matos tenait la route, ils lui en achèteraient un peu. Ils m'avaient proposé aussi de venir, si je voulais, vu que je les avais entendus en parler, mais il ne fallait pas trop ébruiter le truc, sinon d'autres voudraient taper l'incruste et on ne pouvait pas débarquer à quarante. J'avais fait le gars qui se tâtait. Pas longtemps, je crevais d'envie de me tirer avec eux, sûr que le plus intéressant était par là, là où allait Jessy, c'est par là que se jouaient les meilleures actions, c'est par là que je devenais quelqu'un.

On avait retrouvé le gars à l'écart du camping, assis dans l'herbe, à fumer, pénard, avec deux filles, dont l'une gratouillait une vague mélodie sur sa guitare. La plus âgée, qui devait avoir dix-huit, dix-neuf ans, était étrangement lookée, elle avait un piercing dans une des narines et des cheveux coupés en carré plongeant avec quelques mèches de couleur pétante, et elle portait un large sweat-shirt d'une couleur délavée et des sandales que je trouvais grotesques. La plus jeune, celle qui avait la guitare, devait avoir mon âge ou un peu plus, elle avait une apparence plus discrète, et même banale au premier abord. Elle était pas mal, c'est ce que j'ai pensé, mais sans plus, je ne distinguais pas encore ce soir-là son magnifique visage, du moins pas avec l'attirance qui me gagna le lendemain.

On se posa avec eux. On comprit assez vite que les filles n'étaient pas françaises à leur manière de dire « Salut » puis de parler en anglais au gars.

Jessy s'était pas gêné pour demander à la plus âgée avec un accent à couper au couteau : « *Where are you from ?* »

— Nederland, avait-elle répondu, ajoutant en français : Je suis hollandaise ! »

Jessy fanfaronnait. La meuf l'avait compris. Alors, il avait renchéri : « *Hollande, ze country of shit !* »

Of shit ! s'exclamèrent les deux filles, surprises. Ça nous fit bien marrer, surtout parce que Jessy n'avait pas compris où était le problème. On finit par lui dire que le mot voulait dire « merde » en anglais et on expliqua aux Néerlandaises ce que signifiait « shit » en français, enfin, surtout James parce qu'il parlait mieux anglais que nous tous. Sans se démonter, Jessy sut tirer profit de sa maladresse en balançant à la fille un « *Sorry !* » charmant, accompagné d'un de ses sourires ravageurs auquel elle ne fut pas indifférente.

Cet épisode installa tout de suite une bonne atmosphère. Jessy eut envie de

faire plus ample connaissance, il s'empara de la conversation et des deux meufs, nous laissant rebondir comme on pouvait pour exister, il en imposait comme un président en déplacement à l'étranger, il balançait des lambeaux de phrases en anglais mêlés à des bouts de français, des commentaires, il baragouinait, pas gêné du tout, et se servait de nous, surtout de James, pour trouver un mot ou traduire ce qu'elles lui disaient. Il leur posait des questions directes sur ce qu'elles faisaient là, si elles avaient un *boyfriend*, ce qu'elles pensaient de la France, des Français. Les deux Néerlandaises répondaient avec naturel, pas mal à l'aise du tout face à tous ces garçons français autour d'elles. La plus jeune avait cette spontanéité d'enfant dans ses réponses croyant que Jessy s'intéressait vraiment à ce qu'elle disait, elle était bavarde, alors qu'il s'en foutait, il visait l'aînée. Cette dernière était moins dupe, ça se voyait, sur l'histoire du petit copain, elle avait répondu que ce n'était pas ses affaires. On apprit qu'elles étaient sœurs, je ne sais plus le nom de la grande, mais la plus jeune s'appelait Nienke, j'ignorais encore que je n'oublierais jamais ce nom. Elles étaient là avec leurs parents, leur oncle, leur tante et leur cousine, qui elle était restée regarder le match de football. Ils étaient descendus dans les Alpes pour suivre le Tour de France, puis ils iraient sur la Côte d'Azur. La conversation avait inévitablement dévié sur les clichés liés aux Pays-Bas. Jessy était curieux de savoir si les prostituées étaient vraiment exposées en vitrine dans le Quartier rouge à Amsterdam, si on pouvait acheter de l'herbe partout, la fumer où on voulait, et à quoi ressemblait un coffee shop. Il fantasmaient un pays de cocagne décadent où l'on pouvait vivre en toute liberté. L'aînée ironisa gentiment sur sa vision limitée, ça, c'était la Hollande pour les touristes, le pays avait bien d'autres richesses et des mœurs plus évoluées, les femmes n'étaient pas seulement en vitrine.

J'aurais pu me mêler à cette conversation, rebondir sur ce que disait la fille, raconter ce que je connaissais aussi de ma Hollande, celle de mon enfance, le pays de ma mère, un peu du mien, d'une certaine manière. Je n'y suis pas né, je n'y ai jamais vécu, je ne me sentais pas hollandais du tout, mais je disais toujours à mes potes : ma mère est hollandaise, moi je vais en vacances aux Pays-Bas, cela me distinguait aux yeux des autres, même si ça ne changeait rien à mon existence. C'était un autre pays dans lequel je trouvais une part de mes origines, mon enfance s'y était attachée, agrégeant une multitude de souvenirs. J'aurais pu leur parler ce soir-là de

mes vacances en Zeeland, du speeltuyn, des immenses plages sur lesquelles on jouait par tous les vents à attraper le moindre rayon de soleil, de la couleur froide et verte de la mer, des méduses qui poussent comme des champignons, des montagnes de dunes. J'aurais pu leur parler de toutes ces maisons qui avaient un air de grand week-end ou de vacances, celle immense d'oncle Jan et de tante Heleen où nous jouions à cache-cache avec les cousins, celle de Oma et de Opa, son décor suranné, le bruit de la pendule, la table de ping-pong dans le grenier et le billard hollandais, et ces dîners où l'on n'avait pas le droit de boire, la longue prière avant de commencer à manger, tellement interminable et rigoureuse que nous en avions avec ma sœur des crises de fou rire, ma mère nous fusillait du regard, nerveuse, deux jours, trois grand maximum à supporter ses parents, à n'être pas elle-même. J'aurais pu leur parler de tellement d'autres choses qui m'étaient familières. Je crois que ma Hollande affective je l'associe à ses odeurs, odeur parfumée du thé et des gâteaux aux épices que l'on consommait à longueur de journée, des pepernoten pour la Saint-Nicolas, du croquant brûlant des kroketten, du flot généreux de mayonnaise sur les frites et du hareng que mon père s'enfilait cru comme ça avec des petits oignons, odeur des champs et du cul de vache, odeur de la mer et du sable, odeur des pneus de vélos, de la boutique de location, odeur des intérieurs de maison, des cafés sombres et des bougies avec leurs robes de cire coulant sur les vieilles bouteilles qui leur servent de reposoir, odeur des rues trop propres, de l'arrondi des feux rouges, du jaune des plaques d'immatriculation, odeur de différence que je sentais dès que l'on traversait la frontière, que l'on s'arrêtait à ce restaurant d'autoroute aux briques anthracite ou rouges, et que l'on changeait les francs pour des florins, odeur de la langue, du visage des gens, odeur de mon affection d'enfant pour ce pays, du bonheur d'y aller. J'aurais pu leur parler de tout ça, mais j'ai préféré me taire. Ce serait sorti de nulle part, complètement en décalage avec l'image que je me construisais dans le groupe, les gars se seraient foutus de ma gueule, ils l'auraient raconté aux autres, on m'aurait demandé de parler, de dire des mots, des phrases. Il valait mieux rester du côté des Français, du côté du cliché des prostituées et des coffee shops, je ne partageais rien avec ces filles, elles venaient d'une autre Hollande, la vraie sans doute, mais pas de la mienne, plus intime. « *Spreek je nederlands ?* » m'auraient-elles dit ravies, j'aurais répondu « *Ja* », et elles auraient

enchaîné en néerlandais, et je n'aurais rien compris et je serais passé pour un kéké. Une seule épreuve à la fois. Ce qui m'attendait me préoccupait davantage.

Le gars venait de sortir une barrette de shit et l'avait tendue à Clément et James. Ils pouvaient rouler un pétard ou deux avec, on verrait plus tard pour les affaires. Tout en continuant à causer, les deux s'affairèrent. L'un chauffa la matière odorante avec son briquet et l'émietta dans sa paume tandis que l'autre colla savamment ensemble deux feuilles perpendiculaires puis vida le tabac d'une cigarette en le disposant comme une traînée de poudre sur son collage. Ils ajoutèrent au tabac les petits morceaux de shit égrené, arrachèrent un morceau de carton d'un paquet de cigarettes pour le façonner en filtre, et James se chargea de rouler le tout en cône en vissant le bout en queue-de-cochon. « Un beau spliff bien fait ! » commenta-t-il avant de l'allumer et de tirer quelques lattes. Je fus surpris par les volutes épaisses de fumée et l'odeur forte et grasse qui atteignit mes narines et les agressa, ce truc puait ! Le joint se mit à tourner lentement entre nous jusqu'à m'atteindre. Je me lançai, pas trop confiant ni rassuré, mais tellement tenté de goûter, de sentir en moi les fameux effets dont tout le monde parlait. Ce n'était pas compliqué, il n'y avait qu'à tirer sur ce truc comme sur une cigarette, avaler un peu de fumée, la recracher. Je me souviens qu'un détail me gêna au moment où mes lèvres enserrèrent le bout du joint, le papier était légèrement humidifié par les salives précédentes, il y avait quelque chose de dégueulasse à partager ça. Je tirai rapidement deux taffes et fis tourner d'un geste qui se voulait cool, tranquille, habitué. J'avais cru que l'effet serait immédiat, que je serais défoncé ou que je me sentirais planer. Le pétard ne me fit rien, j'étais presque déçu. Quand le machin me revint, je m'appliquais à tirer davantage dessus, une latte, puis deux, puis trois, en allant chercher la force incandescente de la drogue pour la faire entrer en moi en l'inspirant profondément. Le joint était bien plus chargé sur la fin, je sentis la fumée plus puissante arracher au passage les parois de ma gorge et commencer à venir foutre le bordel en moi.

J'essaie de retrouver ce que j'ai pu éprouver au moment de perdre le contrôle. Tout commença comme quelque chose d'amusant et de grisant, vertige, rire léger de l'esprit, le regard scotché, spectateur halluciné de tout ce qui s'épanouissait avec démesure autour de moi, mouvements, odeurs de la nuit, éclats de voix, détails des visages, hurlement lointain pour une

occasion de but ratée, silence, puanteur du shit, tout pénétrait en moi, puissantes résonances, synesthésies troublantes, et se mêlait à ma chair, la travaillait comme si elle se mettait à penser, que mon cerveau s'y diffusait, coulait dans mes veines, partout et nulle part à la fois. Puis je me sentis partir. Toute mon écorce se figea, comme la pierre muette et froide d'une statue, pour tenter de contenir ce qui se défaisait en moi. Je ne maîtrisais plus rien, peu à peu gagné par un bien-être inquiétant, bateau à la dérive, flottement de mes intériorités, et ma tête qui se détachait, se désolidarisait du reste, entraînant un sentiment d'étrangeté à moi-même. Mon corps, mon ancien corps, celui qui me perdait, plantait ses griffes dans le sol comme un continent qui refuse d'être emporté, de se fracturer, je me serais vautré pour de vrai s'il n'avait pas résisté, je me serais roulé par terre en rigolant et soufflant bêtement, c'est ce que j'avais envie de faire, c'est ce que j'avais l'impression de faire, l'esprit soulevé par des hallucinations gonflées comme des ballons, qui à chaque seconde crevaient, percées par mes dernières résistances que j'aurais aimé voir s'effondrer. Les visions se déchiraient et me revenaient en pleine figure, me giflaient d'une sueur froide, froide réalité de me sentir bizarre, incontrôlable, rigide comme le roc, léger comme l'air, orage de sensations contraires jusqu'à l'écœurement.

J'avais dû en faire, une de ses tronches. Mais personne ne m'avait grillé. Chacun vivait son instant. Après de longues minutes, je retrouvai un équilibre acceptable, les effets les plus éruptifs se dissipèrent, et je gardais la sensation légère d'un état second, ni trop délirant, ni trop éloigné de ce que je pensais connaître de moi-même. Ce fut ma manière de planer. Une manière raisonnable.

Je me souviens de Jessy s'emparant de la guitare de Nienke. Il avait commencé par gratter quelques accords d'amateur qui se la raconte, tout en expliquant aux filles qu'il avait un groupe dont il était le leader et le chanteur. L'aînée le mit au défi d'interpréter un morceau, il n'attendait que cela. Il marqua un temps, changea de visage, concentré, légèrement penché vers les cordes, et commença par les premières notes de « Today » des Smashing Pumpkins qui fendirent le silence de leur mélodie de boîte à musique, de berceuse d'enfant, puis il se mit à jouer le morceau et à chanter :

Today is the greatest

*Day I've ever known****...*

Il s'offrit à nous, sans pudeur, dans un moment d'une grande solennité dont je peine à restituer les sensations brutes et uniques. Je n'ai que des mots presque décevants pour dire sa voix qui se dévoilait, sa voix éclatante, spontanée qui résonnait en moi comme une mise à nu de lui-même, de ses fragilités, de ses inspirations les plus sensibles. J'aurais voulu être lui, avoir ses doigts sur cette guitare, lui prendre sa voix, son visage, chanter, impressionner les deux filles, irradier. La pensée me traversa que je n'étais rien, absolument rien à côté de sa prestance. Mais ce n'était pas grave, cette pensée n'eut aucune amertume, n'éveilla aucune jalousie. Je l'admirais, et je me contentai d'être un groupie qui applaudit le premier, sans réfléchir, au moment où il termina le morceau.

Il accepta de jouer autre chose. Il lança à la Hollandaise : « Maintenant, c'est une chanson *for you* ! Une chanson *in french* ! *Very romantic*, tu vas voir ! »

Et il se mit à jouer les accords d'« Hélène » de Roch Voisine. Il brouillait les pistes, pour toujours surprendre. Qu'est-ce qu'il ne faisait pas là, on se marra avec les gars, on avait reconnu la chanson, tout ce qu'il y avait de plus ringard ! Mais lui, qui sourit d'abord à notre réaction, entonna ensuite avec une grande inspiration :

*Seul sur le sable les yeux dans l'eau
Mon rêve était trop beau.
L'été qui s'achève, tu partiras
À cent mille lieues de moi.*

Tout en chantant, il plantait son regard dans les dernières résistances de la Hollandaise et vint la conquérir avec ces clichés qu'elle ne comprenait sans doute pas mais que sa voix portait de manière magnétique. Comment était-ce possible de transformer une merde pareille en petit bijou ? Tout simplement la plus belle chanson d'amour ! Il réussit même à m'arracher un frisson au moment de lancer avec toute la puissance de sa poitrine :

*Comment oublier ton sourire
Et tellement de souvenirs ?*

Mais Jessy était l'alchimiste du meilleur comme du pire. Il choisit de tout briser lorsqu'il entonna le refrain en anglais de manière caricaturale, avec un accent bien français, et la partie en français avec un accent ridiculement anglais, comme pour désamorcer chaque mot, gâcher l'émotion provoquée, il ne fallait pas déconner, il n'était pas question de se prendre au sérieux trop longtemps, la fille savait à quoi s'en tenir :

*Hélène, things you do
Make me crazy about you
Pourquoi tu pars, reste ici !
J'ai tant besoin d'une amie*****.*

La suite fut moins glorieuse encore. Il massacra le deuxième couplet, il en fit son terrain de jeux en incrustant dans les paroles sucrées quelques mots sans équivoque qu'il entonnait avec la ferveur de l'amoureux transi, ça ne volait pas très haut, mais nous, on ricanait comme des crétins parce qu'on se disait que la fille ne captait rien.

Sauf que celle-ci finit par réagir quand il chanta :

« Comment t'embrasser si tu t'en vas dans ton pays loin là-bas ?

— Embrasser ? Embrasser ? répéta-t-elle avec un certain scepticisme, comme si le mot, même inconnu pour elle, sonnait faux. *What does it mean, embrasser ?*

— *The guy wants to kiss her*, avait-on répondu en chœur.

— *Embrasser, that's not in the song ? »*

Elle nous avait grillés. Jessy avait repris d'un air goguenard le refrain, mais cette fois-ci en s'appliquant pour rattraper le coup, et mit ainsi fin à la chanson.

« *It's a beautiful song !* avait dit la fille.

— *It's my favorite ! »* avait répondu Jessy avec une fausseté affichée.

Quand nous retournâmes au camping, le match n'était toujours pas terminé, les deux équipes s'étaient enlisées jusqu'aux tirs au but. Les spectateurs étaient dans tous leurs états, ils hurlaient, s'arrachaient de leur siège, se tenaient le crâne à chaque tir au-dessus de la barre transversale, chaque arrêt du gardien ou chaque balle qui entrait dans les filets. Les Italiens furent maudits ce soir-là, le Brésil finit par l'emporter. Tout le

monde se réjouissait de cette victoire, légitime, selon eux. Je n'avais pas d'avis. J'avais vécu autre chose, cette liesse ne m'inspirait guère.

Un autre remporta une victoire avec la manière. Au moment où la Seleção souleva le trophée, je m'aperçus que Jessy avait disparu, la Hollandaise également. Il avait réussi son coup, lancé ses hameçons, elle avait mordu, la guitare, le sourire, la tchatche, l'accent français, des stratagèmes toujours aussi efficaces, même si la fille n'avait pas l'air d'être née de la dernière pluie. Peut-être avait-elle perçu autre chose derrière la mise en scène : un charisme, une profondeur attirante, je ne sais pas, quelque chose qui l'aurait entraînée vers lui, fascinée comme je l'étais, insecte de nuit prêt à brûler ses ailes aux morsures de la flamme qui l'inspire.

**** Smashing Pumpkins, « Today », *Siamese Dream*. Auteur-compositeur : Billy Corgan, label : Virgin, 1993.

***** Roch Voisine, « Hélène », *Hélène*. Auteurs : Stéphane Lessard et Roch Voisine, label : Ariola, 1989.

OceanofPDF.com

Étienne, il a pas assuré !

Lundi 18 juillet. On avait retrouvé les Hollandaises au bar du camping après la journée de marche. Leur cousine était avec elles, qui ne disait pas grand-chose et attirait nos moqueries discrètes. On se la rebalançait comme une insulte, c'était à celui, trop affamé, qui se taperait ce boudin qui ressemblait à un mec. Nous étions atroces et fiers de l'être.

Nienke attirait l'attention. Il faut dire qu'elle était particulièrement jolie. Je m'en aperçus davantage ce jour-là, peut-être justement parce que les gars bourdonnaient autour d'elle comme des bestioles autour d'une fleur, l'image n'est pas très originale, pas plus que celle de planètes gravitant autour d'un soleil radieux, mais le sentiment qui me traversa n'était guère plus élaboré, un processus psychique on ne peut plus banal : elle prenait de la valeur, parce que tous cherchaient à la brancher. Je pense aussi que son visage avait pris une autre dimension à mes yeux, un simple détail, mais qui eut toute son importance parce que cela me séduisit d'une manière que je n'explique pas. Elle avait coiffé ses cheveux en se faisant deux nattes qui tombaient de chaque côté de ses épaules. Sa chevelure ainsi enserrée, corsetée en arabesques, offrait à chacun de mes regards toute la finesse altière de sa nuque et la beauté de son visage, de ses lèvres, de ses joues, de son regard qui suscitaient en moi le désir de l'embrasser, de la ravir aux autres. Elle était magnifique. Magnifique comme une victoire à remporter. En attendant, il fallait se frayer un passage jusqu'à elle, lutter avec mes adversaires, pour me faire remarquer.

Le grand jeu qui amusait les gars était de demander aux filles des mots et des phrases en néerlandais, et de les répéter comme des couillons en se marrant des bizarreries lexicales et de leurs sonorités gutturales. Les filles riaient du massacre, elles prenaient cela à la légère, pas moi. J'eus honte de cette langue, honte de la porter en moi, d'y être associé. Alors j'ai fait comme les autres, j'ai fait semblant d'ignorer des mots que j'aurais pu leur traduire : j'ai répété ces phrases, mais sans volonté de les saccager avec ma bouche de Français. Je portais la musique de cette langue en moi, mon

oreille s'y était faite. La sœur de Nienke le remarqua et me dit que je parlais bien néerlandais. Les potes se mirent à m'appeler le Hollandais pour me chambrer. Je protestai, avec un acharnement qui n'a pas dû être compris : Vous êtes fous les gars ! Moi hollandais, jamais !

Au moment d'aller dîner, alors que des gars parlaient de Nienke, Jessy fit le grand ménage. Il balança à tout le monde, comme une évidence, qu'elle en pinçait pour moi. Il n'y avait qu'à voir comment elle me matait depuis la veille, et puis sa sœur le lui avait dit. Je n'avais rien vu. Comme d'habitude. J'ai souvent été bien aveugle dans ce genre de situation, bien plus doué pour regarder les filles que pour saisir leurs regards sur moi. Est-ce que Jessy déconnait ? Je n'avais pas l'impression d'avoir fait quoi que ce soit pour me distinguer, mais visiblement ma gueule d'ange avait fait le travail pour moi.

« Franchement, traîne pas trop, mec, me dit Jessy, avant que tous ces rapaces te la piquent ! Elle te plaît ?

— Je sais pas !

— C'est pas une réponse. Elle est mignonne, qu'est-ce t'attends ? Reste pas kéblo comme ça, fonce ! »

Je tentai de louvoyer comme si les choses n'étaient pas si simples, pas si sûres. Je n'en eus guère le temps. Jessy entérina le truc, la meuf était pour moi, j'allais sortir avec, j'allais me la faire, de toute façon j'en bavais grave pour elle, il savait tout, ça se voyait, il en persuada les autres qui se mirent à gueuler « Étienne et Nienke sont amoureux ! » pas vraiment jaloux, plus heureux encore de me taper l'affiche. Ils allaient m'arranger l'affaire, préparer le terrain. Un grand moment de solitude. L'impossibilité de fuir, de me cacher. La fille allait croire que je m'intéressais à elle, ils n'allaient pas se priver de le lui dire et d'en rajouter. La honte ! On me jetterait dans un rendez-vous galant et forcé avec elle, dont je ne voulais pas, en tout cas pas si vite. Et pourtant, une partie de moi, se réjouissait, ne disait pas non, elle s'intéressait à moi, je valais plus que les autres, mais j'avais la trouille d'un possible tête-à-tête avec elle et surtout de la manière dont les gars s'en mêleraient.

Dans la soirée, les choses ne traînèrent pas, l'affaire fut rondement menée, bref, je passe les détails, je finis par me retrouver seul avec Nienke qui avait accepté de se promener avec moi.

Je l'avais emmenée à l'écart pour garder les potes à distance, gérer ce

rendez-vous à mon rythme. Mais je n'avais pas le choix, il fallait que j'assure, ils m'attendraient au rapport. Nous cheminions en silence, tout juste un ou deux mots échangés, ce vide entre nous m'était pénible, j'aurais voulu savoir l'occuper, le remplir de mes mots et de ma prestance, cependant je repoussais le moment d'entrer en scène, de lui parler, d'agir. Elle n'avait pas l'air gênée du tout, elle donnait l'impression de faire une simple promenade avec le premier venu. Pire, je me souviens d'un détail qui me perturba, et je dirais même sans exagérer qu'il m'offensa. Tandis que nous cheminions, Nienke grignotait un morceau de reblochon, avec le plus grand naturel, alors que j'allais peut-être conclure, c'était même certain, on était là pour ça ! Quelle odeur resterait-il dans sa bouche au moment de l'embrasser ? Une odeur de reblochon pour un premier baiser, ça ne se faisait pas !

On finit par se poser quelque part. Je n'ai aucun souvenir du lieu, ni de l'atmosphère du soir qui tombait, fraîche ou chaude, mais je la revois assise à côté de moi avec ses deux nattes, sa nuque altière et la vague empreinte qu'il me reste de sa beauté, le temps a gardé le reste, mais il ne m'a pas volé cette impression farouche qui me gagne encore au moment d'écrire : je ne lui parle toujours pas, elle est l'étrangère à embrasser, à qui je dois unir ma langue et dont je ne sais rien et qui me semble à cet instant si lointaine du petit monde familial qui me rassure et dans lequel j'aurais bien envie de courir me cacher si je n'avais pas à assurer.

C'est elle qui rompit le silence et lança la discussion en me posant quelques questions. Je répondais dans un anglais bref et hasardeux, lui renvoyant la balle sans cesse par des « *And you ?* » auxquels elle répondait en se montrant plus loquace. Elle aimait parler, j'aimais l'écouter, parce que je n'avais pas à parler, et cela me permettait de la regarder attentivement, de me rapprocher d'elle, de la sentir moins étrangère, d'apprivoiser son visage, son corps, de sentir son parfum, de saisir les nuances du grain de sa voix dans le déroulé de ses phrases anglaises dont je ne comprenais pas la moitié. J'aurais voulu lui dire davantage de choses, me montrer plus assuré, faire comme Jessy au moins, au lieu de bredouiller, de chercher mes mots comme un pauvre gars. Mais l'anglais, je n'aimais pas ça, je n'avais pas compris l'intérêt de l'apprendre, et j'étais jusqu'à ce soir-là presque fier d'être une brêle dans cette matière.

J'aurais dû lui parler en néerlandais ! Évidemment, j'aurais dû, si j'avais

su. Je me souviens que mes parents se persuadaient que nous pouvions, ma sœur et moi, parler comme ça en néerlandais, si on faisait un petit effort, parce que cette langue, évidemment, coulait dans nos veines, dans le flot de notre sang de Néerlandais. Cette image m'a toujours beaucoup amusé, comme si le sang avait une couleur, une odeur, une densité différente en fonction des origines, et qu'il était porteur d'une identité et de gènes offrant telle ou telle capacité. Parle voyons, tu es néerlandais ! Une sorte de *fiat lux* qui résonnait comme un démerde-toi pour te faire comprendre. Alors oui, je me démerdais avec des mots et des gestes, mais je ne parlais pas cette langue, c'était même une souffrance, une angoisse d'avoir à affronter seul une caissière, une serveuse, nos cousins, d'autres enfants sur la plage, j'aurais souvent préféré renoncer à aller chercher une frite, une glace au strandpavillon, à jouer à cache-cache ou à faire une partie de foot, plutôt que de devoir tenter de me faire comprendre dans cette langue. Ça agaçait ma mère qu'on n'y arrive pas, qu'on ne fasse pas d'efforts. Je sais qu'au fond elle s'énervait contre elle de ne pas nous avoir appris sa langue, de ne pas nous l'avoir parlée dès la naissance, de ne pas avoir tissé ce lien unique avec nous.

J'aurais été tout juste capable de balancer à Nienke quelques mots dans un mode de communication primitif, au mieux contemplatif. Je lui aurais dit *boom* en pointant l'arbre devant nous, *groen* en arrachant un peu de verdure, *bloem* en lui cueillant une fleur, *kaas* en pensant à son morceau de fromage, ou encore *mooi meisje* parce qu'elle était vraiment jolie, cette fille. Je sentis que j'aurais eu l'air bien débile, je le crois encore, à lui sortir ça de nulle part comme un enfant, tout heureux de prononcer ses premiers mots : *boom, groen, bloem, kaas, mooi meisje* ! Un langage trop pauvre pour arriver à quelque chose. Il aurait fallu que je lui explique tout, c'était trop compliqué, il valait mieux rester dans ma position de petit Français qui ne sait rien de la Hollande, j'avais déjà suffisamment de pression comme ça sur les épaules.

Un silence prolongé s'installa de nouveau entre nous, que je ne comblais plus par une autre question ni elle par une autre phrase en anglais. On se regardait gênés, en souriant à moitié, les lèvres pincées, baissant parfois les yeux. C'était le moment où il fallait passer à l'action, assurer, c'était comme cela que j'avais appris à fonctionner au collège, c'était au gars d'impulser le truc, grosse pression, le corps tendu, la gorge sèche, la boule au ventre, elle

était là devant moi, elle attendait, je devais l'embrasser, ou peut-être pas. Alors cette phrase me traversa l'esprit comme un lapin sautillant au milieu d'un pré : il fallait lui demander si elle voulait sortir avec moi, une question vide de sens, mais un passage obligé, un petit pas de plus, pour être sûr, sûr qu'elle ne détourne pas la tête, pour ne pas me prendre un râteau ! Mais comment lui dire cette phrase, la lui traduire pour qu'elle la comprît, qu'il n'y eût pas de doute ?

« *Do you want to go out with me ?* », lui dis-je.

Elle eut l'air surprise.

« *You're silly !* m'avait-elle répondu ou un truc dans ce genre. *We are already outside !* »

Je ne comprenais pas bien pourquoi elle disait qu'on était déjà dehors, j'avais dit ça pour l'embrasser. J'en fus quelque peu désarçonné, je sentais que ça merdait, il fallait trouver autre chose, rattraper le coup. Alors miracle, tout ce qu'il restait d'intelligence en moi remua chair et neurones pour trouver les bons mots à lui sortir. « *Can I kiss ?* » balbutiai-je, c'était direct et clair ; et elle eut cette réponse très simple et très belle, « *Yes, you can !* ».

Il n'y a rien de plus précieux que cette poignée de secondes où l'on s'apprête à embrasser l'autre pour la première fois, comme une petite mort dans un mouvement de résignation heureuse, le regard suspendu au sien, le corps fragile qui se défait de ses dernières résistances et qui s'abandonne à son devoir, à son désir, à ses peurs, lentement il s'offre, une, deux, trois, quatre secondes, les lèvres s'effleurent, intimidées, leurs chairs se caressent, leurs humidités et leurs parfums se répondent, c'est fini, l'épreuve est derrière, ce qui suit est une autre histoire qui n'est déjà plus la même. Nos bouches se joignirent dans un long et langoureux baiser. Il n'y eut dès lors plus de problème de langue ni de quoi en faire tout un fromage. J'étais heureux, le plus dur était fait, ce serait une belle victoire à raconter aux autres. J'étais heureux parce que j'aimais bien ça, embrasser les filles, et parce que cette fille me plaisait, ma première étrangère.

Nous restâmes encore quelques longs moments à nous embrasser, à échanger quelques mots, à nous sourire, puis je finis par lui proposer d'aller rejoindre les autres. J'éprouvais le besoin de les retrouver, d'élargir le cercle, de prendre une nouvelle respiration après la libération d'une telle pression, un retour à la normale nécessaire. Comment l'exprimer autrement

que maladroitement, j'étais comme nourri, satisfait, j'avais l'impression d'avoir atteint les limites du moment et qu'il fallait le régénérer autrement. Je n'avais que quinze ans, mes potes étaient devenus une partie de moi-même, ma dose d'oxygène.

Nous retournâmes main dans la main comme deux petits amoureux bien mignons, mais je dirais plus froidement que je tenais sa main fièrement comme la preuve que l'on était bel et bien ensemble, et qu'elle était désormais ma meuf. Je voulais que les autres le vissent, qu'ils reconnussent mon triomphe. Les quelques gars qui traînaient encore là accueillirent notre union avec de grossières acclamations qui me ramenèrent à cette piètre réalité à laquelle j'appartenais.

Nienke exprima assez vite sa lassitude en annonçant poliment qu'elle devait rentrer se coucher. Déjà ! J'étais déçu. Je proposai de la raccompagner, elle me répondit que je n'étais pas obligé, que je pouvais rester si je voulais. C'était presque vexant : si je voulais ! et elle, le voulait-elle ? Tant pis j'y allais, fermant autant que possible les écoutilles aux sous-entendus salaces et aux moqueries des potes : j'avais tout du bon p'tit canard, du mari obéissant. Bonne nuit les amoureux ! Pas trop de bêtises Étienne, tu sais comment ça marche, hein ?

Je marchais à côté d'elle sans oser lui reprendre la main ni lui dire un mot, avec la terrible impression d'avoir gâché quelque chose, mais sans savoir exactement pourquoi. Au moment d'arriver non loin de sa tente, je sentis qu'elle allait me quitter comme cela, sans poursuivre ce que nous avions commencé. Avais-je encore le droit de l'embrasser ? « *Sorry !* » lançai-je comme ça, comme pour tenter de sauver ce que je perdais. « *That's OK !* » me répondit-elle, et elle ajouta qu'elle était juste fatiguée, on se verrait le lendemain, puis elle m'abandonna à ma déception. Elle fit quelques pas dans l'obscurité. J'avais tout perdu. Mais elle s'arrêta, se retourna et revint vers moi avec légèreté avant de déposer sur mes lèvres un tendre baiser, et de caresser de ses doigts furtifs ma joue : « *Good night, Étienne !* » Puis elle disparut, me laissant suspendu à son baiser, à sa caresse, à cette manière de prononcer mon prénom, de le faire exister dans sa voix, son accent, dans le sourire qui l'accompagnait, un sourire à me faire fondre le cœur, à faire oublier l'angoisse de la défaite, soldat du cœur, César amoureux qui se réjouit d'être conquis, de se faire royaume pour la plus charmante des reines qui se redonne à lui par la plus belle des victoires.

Mais cette victoire fut de courte durée. Les gars me tombèrent dessus. Pourquoi étais-je revenu aussi vite ? Il fallait s'incruster dans sa tente ! Il fallait la niquer ! Et ils me demandèrent si je l'avais fait plus tôt, alors que je passais tout ce temps, seul, avec elle. Je me défendis comme je pouvais en racontant comment je l'avais embrassée, ce qui me semblait déjà une belle prouesse, mais eux s'attendaient à mieux. Et avec leurs sabots de fantômes, ils piétinèrent sans vergogne cette précieuse expérience qui me transportait encore. Je me sentis obligé de mentir un peu, pour sauver la face, en disant que je l'avais au moins pelotée, qu'elle avait une belle paire et qu'elle avait aimé ça. Je n'ai pas voulu aller plus loin, pour ne pas abîmer ce dernier baiser qu'elle m'avait donné.

Étienne, il a pas assuré ! Étienne, il a pas assuré ! C'est ce que se mirent à répéter les mecs de manière péremptoire, avec un mépris qui balaya le reste du bonheur que j'avais. C'était comme si je n'avais rien tenté. Et eux, eux, qu'avaient-ils fait de leur soirée pour me dire cela ? Ils assénaient cette phrase, tous contre moi, sans se rendre compte des dégâts qu'elle provoquait, ma fierté blessée, la rage froide de ne pas me sentir à la hauteur, et pourtant j'avais jeté tout mon cœur dans la bataille, ce qu'ils me demandaient aurait été plus fort que moi, c'était même impensable, je n'y étais pas allé pour ça ! Cet acharnement m'aveugla complètement, je ne voyais pas qu'ils se jouaient de moi, qu'ils continuaient de me chambrer, parce que j'essayais de me défendre, de me justifier, ils sentaient bien que cette phrase me travaillait, alors ils ne se privaient pas pour continuer à me la balancer, et ils prenaient Jessy comme modèle, lui était parti avec la grande sœur au fond des bois, c'était indiscutable, ils le voyaient tous en train d'assurer, ils imaginaient ses ébats débridés avec la fille, mimaient pour se marrer leurs génuflexions et déhanchés, leurs cris de bêtes enflammées. Qui sait ce qu'il faisait dans les bois avec cette fille ? Sans doute une version de cela, mais la vérité n'importait guère, Jessy serait toujours Jessy, son image le préservait de tout et l'imposait naturellement.

Ce petit jeu se poursuivit jusque dans la tente alors que nous étions couchés. James, Clément, Michaël répétaient avec un fatalisme cruel dans la voix : Étienne, il a pas assuré ! Le monde s'effondrait. Et l'on entendait en écho la voix d'autres gars qui se trouvaient dans d'autres tentes traverser les toiles et la nuit pour venir planter dans mes oreilles cette flèche de mots empoisonnés : Étienne, il a pas assuré ! Froidement, avec acharnement. Les

salopards, les enculés, faire ça à un pote, une vraie torture qui instillait dans mon esprit une espèce de détestation de tout, de cette soirée, de cette fille, de ce moment passé avec elle, et de moi surtout, incapable de me jeter sur eux pour les faire taire, incapable d'assurer, ils m'en avaient pleinement persuadé, j'aurais dû faire quelque chose de plus. Ah, si j'avais pu à cet instant m'arracher de mon sac de couchage, déchirer cette tente d'un hurlement de rage et partir à l'assaut de celle de Nienke, assurer, la prendre, assurer, faire ce qu'ils voulaient, ce qu'ils disaient que j'aurais dû faire, assurer, prouver que j'en étais capable, mais je la respectais trop pour la souiller de leurs exigences, et je crois surtout que je n'en avais ni la force ni l'envie, impuissance de l'innocence qui n'aurait pas cru que l'on attendrait cela d'elle, jamais je ne pourrais faire une chose pareille. Impuissant, voilà ce que j'étais, impuissant à me jeter sur eux pour les faire taire, leur faire ravalier leurs mots, étouffer leurs rires, impuissant, je ne me défendais plus, je les laissais dire, ils se lasseraient, je voulais gueuler, je voulais pleurer que l'on me laissât tranquille, je n'avais rien demandé.

Même Ganaël s'y mit. C'en était trop, lui, le mioche qui n'avait pas trois poils sur le menton, qui n'était sans doute jamais sorti avec une fille, me dire ça à moi ! Ce que je supportais des autres, je ne l'acceptai pas de lui. À sa première tentative, j'eus une montée de rage, c'était l'humiliation absolue. À la seconde, je lui sautai dessus d'un bond sauvage. Je sais, quelle lâcheté de m'en prendre à lui et pas aux autres, mais d'entendre sa petite voix mesquine, sa voix de faible, de souffre-douleur, de blaireau, qui n'avait ni la force ni la prestance des autres, sa voix d'enfant, sa voix de petite merde, illégitime, qui se permettait de me dire que je n'avais pas assuré, je n'ai pas pu m'empêcher de décharger sur lui toute ma honte et mon impuissance. Je l'ai claqué sur le crâne et les épaules, en hurlant d'une voix rauque, les larmes aux yeux : « Tu vas la fermer ! Et toi, toi, tu crois que t'as assuré ! » Et j'eus encore le temps de frapper de mes poings ses bras qui le protégeaient, et d'atteindre son nez, avant d'être retenu par les autres qui n'en revenaient pas de mon coup de sang et en riaient à moitié. Et déjà de l'extérieur, d'autres voix demandaient ce qui se passait, et on leur répondait : « C'est Étienne qui a éclaté la tronche à Pimousse ! » Et eux répétaient en se marrant : « Putain, il a pas assuré ! »

Là-dessus, Mireille intervint, furax que l'on fît autant de boucan à cette heure si tardive. Elle calma tout le monde et imposa le silence. Mais la voix

pleurnicharde de Ganaël retentit alors : « Je saigne du nez, je pisse le sang ! » Mireille ouvrit notre toile de tente, y plongea le faisceau de sa lampe torche, et nous découvrîmes la gueule de Pimousse en sang. J'étais foutu.

« Ça ne va pas la tête ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » hurlait Mireille. J'eus alors le courage de me dénoncer, de dire que tout était de ma faute. Mais un des gars, Clément je crois, ajouta que l'on chahutait et que je ne l'avais pas fait exprès. Ganaël eut beau pleurer et hoqueter que ce n'était pas vrai, Mireille, hors d'elle, ne l'écoutait plus. Elle s'en prenait à tout le monde, même Ganaël était mis dans le même sac. Elle l'emmena pour le soigner et frère Jean-Marc prit la relève pour nous sermonner et ramener un calme religieux dans les tentes.

C'est alors qu'on entendit la voix de frère Michel claquer dans l'air : « Qu'est-ce que tu fous, toi, encore debout ? Tu as vu l'heure qu'il est ! » Et Mireille pestait par-dessus : « Mais c'est vraiment du grand n'importe quoi ! »

La personne qui s'était fait choper répondit sans se démonter : « J'étais parti faire caca ! »

C'était Jessy qui rentrait de son expédition. Sa phrase suffit à désarmer les monos. Il s'en tira à bon compte.

Quand Ganaël pénétra dans la tente, une compresse dans le nez, et qu'il regagna son sac de couchage, il pleurnichait encore, reniflant des sanglots d'injustice, ravalant le sang de sa douleur. Michaël lui balança, presque menaçant, de la fermer, il voulait pioncer. Mireille n'était pas revenue au galop pour m'engueuler, Ganaël avait dû lâcher l'affaire, il avait renoncé à me balancer, j'aurais dû le remercier, m'excuser de ce que j'avais fait, mais le bruit gênant qu'il sécrétait m'agaçait plus qu'il ne me touchait, c'était le bruit de ma honte qui se débattait comme un insecte à moitié écrasé, et que j'aurais voulu achever pour ne plus l'entendre. De quoi se plaignait-il ? De quoi avais-je l'air, moi, maintenant ? Humilié, hors de moi-même, devenu du grand n'importe quoi, je me sentais terriblement sale, couvert par la crasse et la boue des mauvaises pensées.

Il fallait que je m'échappe. Je mis mes écouteurs. Je retournai la cassette, appuyai sur Play, et au hasard d'une face B, après un silence un peu gras, je fus pris d'une émotion particulière en entendant les premières paroles de la chanson « Estranged » des Guns N' Roses. Ce n'était pas le sens des mots

qui me toucha (« Lorsque tu te parles à toi-même et que personne n'est à la maison, tu peux te leurrer, tu es venu seul en ce monde. Seul »), mais la voix frêle, et comme blessée, d'Axl Rose qui ouvre le morceau porté par le piano, cette voix me prit, elle exprimait si bien ce que j'avais décidé d'être tout entier, à savoir le plus malheureux.

*When you're talkin' to yourself
And nobody's home
You can fool yourself
You came in this world alone – alone******

Cela peut sembler ridicule, j'étais si heureux d'être malheureux à cet instant, mon cœur tendre et capricieux, meurtri par la plus insupportable des déconvenues s'accrochait à la beauté de cette voix et se laissa emporter par les pleurs du solo de guitare de Slash qui lance véritablement le morceau, il m'embarqua complètement, loin, loin de tout cela, et je galopais déjà dans le rythme de la batterie, retrouvant le goût de l'héroïsme et de la grandeur, le goût de Nienke et de ces moments bâtis avec elle. J'étais le plus malheureux, mais c'était trop beau, cœur fragile, cœur amoureux, cœur d'adolescent si inconstant, cœur romantique, cœur de guerrier qui s'enflamme à se sentir transporté au point de se prendre pour le plus valeureux. La musique s'empara de moi et me redonna tellement de profondeur et de forces, je me sentis puissant. Demain serait un autre jour. Ils verraient, ils verraient bien.

***** Guns N' Roses, « Estranged », *Use Your Illusion II*, Auteur : Axl Rose, label : Geffen Records, 1991.

OceanofPDF.com

Le coup d'après

Mardi 19 juillet. Après les événements de la veille, je passai une partie de la journée de méchante humeur, à tout ruminer sans plus aucune envie de revoir Nienke, comme si tout était de sa faute. Mais Jessy avait fini par marcher avec moi pour causer un peu. Fallait pas me ronger pour ça ! Les autres, c'était qu'une bande de vieux crevards jaloux qui avaient lancé ça pour se marrer. Franchement, j'avais eu raison de pas aller trop vite, pour pas tout planter. J'étais encore jeune, j'allais apprendre, c'était normal. Il me sortit les bons mots. Les mots généreux et compréhensifs. Je me sentis adoubé, protégé par lui. « Tu feras mieux le coup d'après ! » me dit-il. Oui, je ferai mieux le coup d'après. Longtemps après, dans des années, avais-je dû imaginer, pour repousser cette perspective loin de moi. Mais Jessy frappait déjà pour moi le coup d'après : je n'avais rien foiré la veille, mais ce soir-là était le dernier au camping, le dernier avec Nienke, il était évident que je ferais mieux.

Il revint à la charge après le dîner. J'avais réussi juste avant d'aller manger à arracher furtivement un rendez-vous avec Nienke. Elle avait accepté sans ne rien comprendre sans doute à mon fonctionnement bizarre : j'avais gardé mes distances au bar du camping, surveillant ma manière d'être et mes gestes à m'en détester, la dévorant du regard, sans oser l'approcher ni lui parler devant les autres.

Jessy me tendit une capote en me disant avec détachement : « Au cas où, ce soir, on ne sait jamais ! » J'avais dû en faire une de ces têtes, car il ajouta en se marrant : « Tu sais à quoi ça sert au moins ? » Quelle question !

Capote = sida. C'était peut-être l'une des connexions neuronales les plus rapides dans mon cerveau à cette époque. Le préservatif n'était pas un moyen de contraception, mais un moyen de lutter contre le sida. Coucher avec quelqu'un, c'était le risque de tomber malade et de mourir, pas autre chose. La Capote et le Sida. C'est presque le titre d'une fable dont on abreuvait les esprits pour forcer les réflexes. Sortez couvert ! Protégez-vous, protégez votre partenaire ! Le préservatif est la seule arme contre le

sida. 1994 fut l'année du premier Sidaction, je me rappelle qu'on avait regardé ça à la télé, tous les animateurs et personnalités les plus en vogue, rassemblés pour obtenir la plus grosse audience, le plus de dons pour la recherche. Il m'est resté cette image marquante de l'actrice Clémentine Célarié embrassant devant la France entière un séropositif sur la bouche pour prouver qu'il n'y avait rien à craindre, je me souviens que ce qui m'avait davantage surpris était qu'elle embrassât comme ça sur un coup de tête un homme qu'elle ne connaissait pas. Ce baiser avait été un symbole, il fallait des symboles pour la lutte, le petit ruban rouge que l'on arborait fièrement, accroché à la poitrine, en pin's ou en tissu, en était aussi un, symbole de ralliement pour témoigner de notre engagement commun dans la lutte contre le sida et un accessoire à la mode dans les cours d'école. Tout était fait pour lutter contre la stigmatisation des malades et surtout éduquer la jeunesse. Nous étions les futures victimes. Il fallait nous parler de notre sexualité sans passer par quatre chemins. La parole s'était décomplexée, il y avait urgence à informer, urgence à construire, plus rien n'était tabou. L'émission « Lovin'Fun » de Doc et Difool sur Fun Radio faisait un carton, « Sexe, Capote et Rock'n roll » disait le slogan, je l'écoutais chaque soir ou presque en troisième, filles, garçons, nous ne jurions que par ça. Les auditeurs appelaient pour évoquer un problème, une contrariété, poser une question, uniquement des adolescents, des jeunes, on avait le droit de tout dire, de tout entendre, à une heure de grande écoute, le CSA n'avait pas même réussi à censurer l'émission, et les explications du Doc étaient directes, sans contorsions. C'était presque pareil quand on recevait au collège la visite d'intervenants dynamiques et ouverts d'esprit venus nous sensibiliser aux risques du sida et préparer aux pratiques sexuelles. Il n'y avait pas de questions bêtes, juste un territoire vierge à débroussailler. Alors on s'en donnait à cœur joie par provocation, mais aussi par curiosité, fascination, un peu méfiants d'abord, parce que le prof n'était jamais loin, mais très vite débridés pour s'éduquer sur la fellation, le cunnilingus, la pénétration anale. À la fin, on nous distribuait toujours des échantillons de capotes comme des pièces d'or, elles avaient tous les parfums et toutes les vertus, on avait même eu droit une fois à une démonstration sur un pénis en plastique fluo pour nous apprendre la manière de pincer le réservoir afin d'éviter les bulles d'air, de dérouler le latex jusqu'au bout, d'une main

assurée, les filles comme les garçons, parce que c'était de la responsabilité de chacun en situation.

Alors oui, les capotes, je savais à quoi ça servait, en théorie. En pratique, je m'amusais avec les copains à les dérouler pour faire des bombes à eau. Au mieux, j'avais essayé d'en enfiler une, un jour, pour voir, ça m'avait amusé le temps de la mettre, puis je m'étais senti honteux d'être seul dans ma chambre avec un truc étrange qui n'habillait pas le sexe à son avantage, qui le rendait même ridicule avec son réservoir pendant.

Je répondis à Jessy : « Euh... ouais, à peu près » et j'ajoutai avec le ton du gars qui bluffe mais qui ne trompe personne : « Enfin..., le problème, c'est... je... je suis pas trop sûr qu'elle soit très chaude pour ça, tu vois, hier j'ai déjà essayé !

— T'as peur de le faire, c'est ça ! Tranquille, c'est normal la première fois. Tu verras, ça ira tout seul. Mais il faut que tu le fasses, tu ne la reverras plus demain, après c'est trop tard. Laisse pas passer l'occasion, Étienne ! »

Pour qui se prenait-il ? Un père. Un grand frère. Un mentor. Le gars qui avait promis aux autres que j'allais assurer. Avait-on lancé les paris ? Pourquoi tenait-il tant à ce que je couche avec elle ? Il se mit à me donner des conseils, comment jouer au mec bien qui ne veut pas forcer la chose, etc. Ce dont il m'instruisait me dépassait complètement, j'étais resté sur la ligne de départ, la pensée paralysée par l'idée que je devrais le faire.

Je partis donc à mon détestable rendez-vous avec la pression et deux capotes en poche, au cas où la première péterait.

Heureusement, l'intimité partagée avec Nienke, loin des autres, me permit d'apprécier de nouveau les instants avec elle, de discuter, de l'embrasser ou, assis derrière elle, de la tenir dans mes bras, fier d'être son support, comme un roc solide, enivré de son parfum, fou de sa peau, de ses nattes qu'elle avait refaites exprès pour moi sans le savoir, ému de ses quelques mots lancés dans la nuit des montagnes et qui parlent de moi, de ce qu'elle voit de moi, ce qu'elle apprécie, ma timidité, mes mignonnes maladresses, elle aime être avec moi, elle m'a tout de suite remarqué. Je me sens si gratifié, je veux être amoureux, je la trouve magnifique, je veux l'avoir pour toujours enlacée dans mes bras. Demain, on ne se verra plus, je veux l'ignorer encore, je n'y pense pas. Je me sens bien avec elle, léger, maître de tout et de rien.

Et puis...

Cela a commencé par un baiser dans le cou, un baiser sur les lèvres qu'elle tourne vers moi en abandonnant sa tête et son corps entièrement dans mon étreinte. Des baisers qui deviennent plus langoureux, plus enflammés que les premiers. Nos langues, prises dans une étreinte vertigineuse, ont plus de force, elles tournent sans relâche, elles se dévorent à en provoquer l'alchimie électrique du désir. Sa douce haleine m'excite, sa main s'empare de ma tête, de mon visage, elle me caresse la joue, les cheveux, quelque chose bascule que je ne contrôle plus du tout, une énergie nouvelle me traverse le corps, entreprenante, pleine de fougue. Ma main, aussi, veut la toucher, elle se pose sur son cou, descend sur sa poitrine, qu'elle me laisse caresser, je descends encore, je veux passer sous son tee-shirt, effleurer sa peau et remonter jusqu'à ses seins, mais sa main retient la mienne, elle n'est pas prête, je ne brusque rien, un peu honteux, je me suis fait prendre, mais je n'abandonne pas, sa langue continue de tourner autour de la mienne à en perdre la raison, ce ne sont plus des baisers de collégiens, mais des baisers qui veulent aller plus loin, sans oser complètement encore. Les caresses se poursuivent et s'intensifient, elles gagnent des territoires, en surface, par-dessus son tee-shirt, sur le tissu en érection de mon jean ou la toile de son short jusqu'entre ses cuisses.

Ce soir-là, rien ne prédisait que nous irions jusqu'au bout, nous étions deux jeunes adolescents, j'étais totalement inexpérimenté, encore un enfant, et elle, qui sait si elle l'avait déjà fait, elle n'y semblait pas plus prête que moi. Nous nous sommes allongés en continuant à nous embrasser, j'ai compris alors que nous allions le faire, plus rien ne s'y opposait, il suffisait qu'elle veuille et que je le veuille, c'était impressionnant mais pourquoi aurais-je reculé ? J'ai eu l'impression de glisser dans une autre peau, d'être un autre. Il n'y avait plus que nos vêtements entre nous, nos vêtements protecteurs. Il fallait oser, oser passer sous les couches de tissu, oser nous déshabiller, nous mettre nus.

Alors que je m'attaquais au bouton de son short pour le défaire, elle saisit ma main maladroite et l'attira sous son tee-shirt, comme pour me dire allons d'abord par là, sans rien presser. Je me mis à toucher la peau de son ventre et de son dos, elle était si douce et chaude, presque brûlante, c'était la première fois que je touchais ainsi un autre corps, que je le sentais vivre, s'exprimer sous mes doigts. Ma main remonta jusqu'à ses seins que je caressai sans trop savoir comment, empêché, gêné par le tissu inexpressif

du soutien-gorge et ses armatures. Je voulus glisser ma main à travers, mais Nienke se redressa et, les deux bras dans le dos, elle en défit l'agrafe. Elle m'embrassa de nouveau et m'attira sur elle. Je n'avais désormais qu'à repasser le bras sous le tissu pour saisir son intimité, commencer à faire l'amour avec elle, pensais-je, en touchant pour de vrai ses seins qui ne se laissaient plus seulement deviner sous son vêtement. Ma main s'empara de leur forme et de leur mollesse généreuse, de leurs mouvements sous mes doigts qui les découvraient. Je voulus aller plus loin, les posséder davantage, découvrir cette nudité qu'elle m'offrait la première. Je soulevai son tee-shirt et le lui enlevai. Son ventre, sa poitrine, ses épaules s'offraient à mon regard, fragiles et précieux, intimidants de réalité. Ce fut presque un soulagement quand, à son tour, elle retira mon tee-shirt et que nos deux corps se réunirent, ma peau nue contre sa peau nue, une étreinte d'une vérité brute. Je sentis toute la chaleur qui la possédait s'emparer de moi, chaleur de ses formes, chaleur de sa peau, de ses émotions, de sa vie. Ce fut un instant extraordinaire d'abandon et de plaisir, c'est cette sensation provoquée par la chaleur de la nudité que je voudrais exprimer, je n'en ai jamais retrouvé l'éclat si intense et bouleversant depuis, c'était sans aucun doute le cadeau de la première fois et peut-être même le moment où je perdis ma première virginité.

Ce moment, je ne l'ai pas assez goûté. Galvanisé d'un désir conquérant, soucieux surtout de me précipiter dans ce qui me semblait être la suite logique des choses, incapable d'apprécier mon bonheur de peur de me laisser déstabiliser, je me redressai, et pour le dire sans poésie, je poursuivais ce que j'avais à faire, mon avancée, ma besogne, pas maître de moi-même du tout, travaillé, conditionné dans mon élan par tant de discours et de représentations. Je voulus la déshabiller entièrement, sans même penser à ce que je ferais après, c'était comme ça, il fallait la mettre nue, pour qui ? Pour moi, pour eux ? Peu importe. C'était l'étape suivante d'un protocole que j'imaginais ainsi fait. Elle me laissa retirer son petit short de toile, soulevant légèrement le bassin. Il ne resta plus que sa culotte comme dernière frontière. Sans plus réfléchir, gonflé d'une sorte d'orgueil à croire que j'avais désormais tous les droits, qu'elle me les abandonnait dans une confiance absolue, je tirai la culotte et la fis délicatement descendre le long de ses cuisses avant de la lui ôter. Je me souviens du regard immense qu'elle attachait sur moi à ce moment-là, un regard fragile et incertain,

pétillant à la fois, chargé de tout ce qui devait la traverser tandis que je découvrais son sexe, sa pilosité, la descente de ses cuisses, associés à toute la nudité de son corps. Elle me regardait la regarder, la posséder, dans une contemplation qui me dépassait. Le spectacle était troublant, le premier corps de femme nue que je voyais pour de vrai, loin des films et des magazines ou de mon imagination. Je n'ai pas su en apprécier la beauté. J'étais gêné du décalage qu'il y avait à la voir défaite de tout, vulnérable, allongée dans l'herbe, au cœur de la nuit, dans une attente de quelque chose qu'il fallait combler. Je m'allongeai sur elle pour cacher, protéger, ne plus voir ce corps nu qui m'impressionnait. Le contact des peaux, les baisers eurent une saveur plus nerveuse, je sentais que ce serait mon tour. Elle finit par me déboutonner le pantalon, à glisser ses mains dans mon caleçon et à saisir mes fesses. Mon ventre s'est tendu. Elle touche ce que je suis, c'est grisant, j'adore cette sensation de ses mains sur mes fesses, elle rapproche mon sexe du sien, le frotte contre lui, l'excitation me prend, elle peut faire ce qu'elle veut de moi, voir, toucher tout, je suis prêt à lui abandonner mes dernières résistances. Je décide d'ôter moi-même mon jean, elle m'aide, puis sans attendre, glissant de nouveau ses mains dans le caleçon, elle le descend lentement, frisson du dernier instant, je ne cache plus, je ne dispute plus, elle va me voir, elle va me mettre à nu, je la laisse faire. L'élastique s'accroche à mon sexe en érection et finit par le libérer dans un rebond de bête sauvage au triomphe chargé d'humilité, j'ai l'impression que je le sors pour la toute première fois, une sensation de liberté et de honte à la fois, de plaisir et de gêne de se dévoiler. Je sais que Nienke désormais me possède du regard, je suis entièrement nu, je prends conscience pour la première fois de ma nudité. J'ai changé de peau. Je suis un autre.

Ce que nous fîmes ensuite, je vais le garder pour moi.

III

« Allons où nous appellent les signes des dieux et l'injustice de nos ennemis.

Le sort en est jeté. »

Suétone, *Vie des douze Césars*, « César », XXXII.

OceanofPDF.com

Je n'appartiens à personne

Mercredi 20 juillet. Les adieux avec Nienke furent brefs, sans effusion, le groupe était dans les parages, il fallait décoller assez vite, les monos nous pressaient, ce n'était plus le moment... Ce que nous avions connu se délitait dans la nécessité du départ et disparaîtrait bientôt, ce n'était pas grave au fond, c'était comme ça, tout juste resterait-il un léger regret au cœur durant quelques heures, un jour ou deux, puis le besoin de l'autre s'effacerait pour ne laisser que le souvenir de ce que l'on avait fait ensemble. Nous échangeâmes nos adresses et nos numéros de téléphone, je lui promis de lui écrire sans y croire un instant, puis je l'embrassai, sous les sifflets des gars, un baiser sans vocation, un leurre pour tromper la cruauté de l'instant, il fallait bien meubler le vide qui nous séparait déjà, garder l'illusion d'un amour en suspens. Elle me sourit une dernière fois, tristement, le visage lumineux, belle, elle n'avait plus ses nattes, mais je la trouvais belle, dommage, il fallait que j'y aille, ce n'était pas même douloureux, c'était sans avenir, il fallait que j'y aille, le départ était imminent. Adieu. Nous venions de partager ensemble l'un des moments les plus émouvants d'une vie, de la mienne c'est certain, et nous redevenions de parfaits inconnus à jamais.

Je crois que cette parenthèse amoureuse termina de me transformer. J'aurais pu être cet adolescent sensible traînant sa peine amoureuse, je jouai au contraire les cœurs solides, me jetant à l'assaut du groupe et des montagnes. Je m'étais senti pousser des ailes gigantesques. Je l'avais fait, moi. J'étais fier. J'avais envie de la ramener, de crâner. Personne ne me le contestait, ils m'avaient tous cru comme s'ils l'avaient vu de leurs propres yeux, sans doute dégageais-je quelque chose de différent. On savait désormais que j'étais capable de tout, de péter le nez à celui qui m'emmerdait, d'assurer comme on l'attendait avec n'importe quelle meuf ! Je me sentis tellement différent ce jour-là, je prenais possession du groupe dont je devenais un membre remarqué et méritant, je n'avais plus de limite, plus de retenue, pensais-je, ma présence s'imposait plus naturellement,

comme mes saillies et ma repartie. Ce n'était pas tant le regard des autres qui changeait, ils me prenaient comme je venais, mais le mien sur moi-même, je n'avais plus rien à prouver, je me libérais, les coutures avaient sauté. Et puis, et puis, n'étais-je pas l'égal de Jessy, ou presque ? Lui et moi avions ravi les sœurs. Lui et moi avions couché avec elles. Même combat. Même mérite. Il avait cette affection particulière pour moi, à sa manière, qu'il n'avait pas avec les autres. Une distinction qui avait une telle importance. N'était-il pas le chef légitime du groupe ? Il ne revendiquait rien, toujours détaché, au-dessus, sans étiquette, mais dans les esprits, en tout cas dans le mien, s'il y avait un gars que l'on devait gratifier du titre de César, c'était bien lui. Franck avait davantage de qualités et d'humanité pour être le leader de notre petite armée, cela lui plaisait de chapeauter, il était respecté, il agrégeait autour de lui, il unifiait, mais Jessy l'électron libre, Jessy la tête brûlée, séduisait bien davantage, il avait ce je-ne-sais-quoi qui faisait qu'on le préférerait toujours si l'on avait à choisir.

Nous atteignîmes en fin d'après-midi un refuge dans lequel nous passerions la nuit. Le paysage s'était révélé dès le premier regard exceptionnel, loin des petites de la civilisation, niché dans la paume d'une montagne qui l'entourait de ses doigts imposants, c'était la main d'un géant abattu, qui jadis dans un dernier rôle furieux avait broyé son trésor de guerre, nous étions au cœur de la grandeur terrible, cimetière de pierres et de rien, chaos de rochers éclatés, déchiquetés et amassés, gisant dans le sang des herbes folles et de la terre, gangrené de lichens et de silence. Et dans ce décor de désolation heureuse, on trouvait plantées une bâtisse de pierres sauvages coiffée d'un large toit assez bas, ainsi qu'une sorte de grange, où nous dormirions avec le groupe, à la roots, un lieu rien que pour nous, sans les monos qui s'étaient payé le modeste luxe d'une des quelques chambres qu'offrait le refuge. J'ai gardé le souvenir d'un endroit pittoresque et enchanteur, les deux bâtiments formaient un coude entourant un espace aplani, usé par les semelles des randonneurs et qui prenait des allures de cour de ferme, avec ses poules en liberté et ses deux tables à pique-nique en bois, un peu à l'écart, où nous installâmes assez vite notre quartier général.

Aristote nous raconta ce soir-là la scène à laquelle il avait assisté la veille alors qu'il allait se coucher dans sa tente. Il avait vu Louis en pleurs, et son jumeau Arnaud, en train de le consoler. Le premier tenait dans ses mains

une boîte fermée. Aristote avait demandé ce qu'il se passait, mais la réponse qu'il reçut fut évasive, bien évidemment, ces deux-là ne partageaient jamais rien et cachaient tout. J'ai beaucoup parlé des autres et peu des jumeaux, mais c'est leur faute s'ils traînent comme ça dans un coin de mon histoire depuis le début, donnant l'impression de ne servir à rien, c'est bien cette impression qu'ils dégageaient, et pourtant ils sont d'une certaine manière à l'origine de tout. Arnaud et Louis, qu'on surnommait Tic et Tac, les Twix ou encore Starsky et Hutch suivant notre humeur, fascinaient presque par leur renoncement absolu à se mêler à notre belle équipe, à part, distants, peu bavards, allergiques à la déconnade, tellement sérieux, vieux dans l'âme, limite antipathiques, sur la défensive comme pour se prémunir de notre bêtise et de notre bonne humeur, ils vivaient leur petite existence de frères siamois dans un utérus de misanthropie, collant aux basques des monos comme un écho de règlement intérieur, toujours prêts, toujours obéissants, premiers dans tout, mais derniers à vivre putain ! Et pas sympas ! Ils ne nous aimaient pas, allez savoir pourquoi. À part se foutre un peu de leur gueule et ne pas les comprendre, on ne leur avait rien fait. Vu qu'ils ne livraient rien, on s'était chargés d'imaginer les pires conneries pour percer au grand jour leur secret. Ils devenaient deux psychopathes, des tueurs d'enfants la nuit, ou alors deux gars de l'Est largués d'un camion et qui ne parlaient pas français, plus drôle encore, ils étaient les fils cachés de frère Jean-Marc, un gars avait même lâché qu'ils s'enfilaient le soir avec lui, c'est pour ça qu'ils parlaient pas, ils avaient la bouche pleine ! Le reste du temps, il faut dire qu'on ne les calculait pas, on avait mieux à faire.

L'histoire d'Aristote attira l'attention. On se foutait bien de la souffrance de Louis, mais la boîte fermée qu'il tenait dans ses mains attisa la curiosité. Que contenait-elle ? Quel secret ? Quel trésor ? Et pourquoi avait-il pleuré ? Quelqu'un lui avait-il chouré quelque chose ? Mais tout le monde défendait sa probité, on ignorait jusque-là l'existence de ce machin. C'est alors que Jessy, qui semblait accorder pour la première fois à ces deux figurants un peu d'existence dans sa perception du monde et de sa mécanique, décréta qu'il fallait choper cette boîte, juste pour voir, et s'emparer de ce qu'il y avait dedans, sûr qu'elle contenait de la thune ou des éléments compromettants. Il était temps de faire morfler ces deux cassos, pour qui se prenaient-ils ? Il fallait les faire chanter, sans pitié ! Ils viendraient nous

lécher les grolles ou nous sucer la teub pour récupérer le contenu, et on en prendrait un pour taper sur l'autre et on leur redessinerait la tronche à coups d'Opinel pour qu'on arrivât enfin à les distinguer ! On n'était pas assez bien pour eux, c'est ça ? Attends, ils verraient ! Jessy déconnait, la bouche tordue par un rictus cruel, il nous faisait marrer, mais le ton de sa voix était étrangement mordant, on aurait pu croire qu'il avait vraiment des comptes à régler avec eux. Ce n'était pas le cas. Je crois bien qu'il s'en foutait, de cette boîte, tout comme de l'existence de ces deux gars insipides. Ça ne l'intéressait même pas de savoir ce qu'elle contenait. Tout n'était qu'un jeu. Si nous l'avions tous entendu ainsi, si je n'avais pas été aussi zélé à vouloir exister à ses yeux, les choses se seraient-elles passées différemment ? Sans doute. Il suffisait de ne pas ouvrir cette boîte. Boîte de Pandore. Boîte de malheur. Engrenage fâcheux.

Avant de raconter ce qu'il s'est passé, je voudrais partager un dernier moment que j'ai vécu dans ce paradis perdu, avant la chute.

Vers une ou deux heures du matin, alors que tout le monde dormait dans la grange, une main me sortit de mon sommeil en secouant mon bras et mon épaule. C'était Jessy. Il proposait d'aller faire un tour, juste tous les deux. Sans réfléchir, je m'extirpai de mon sac de couchage et enfilai discrètement mon short et mes chaussures.

Dehors, l'air était frais mais sans être agressif, j'éprouvai du plaisir à respirer sa pureté et son silence après avoir baigné dans les odeurs stagnantes et les ronflements de la grange aux fauves. La nuit était à nous. Tout le monde dormait, les hommes comme les montagnes. Les poules avaient disparu, rangées quelque part. L'endroit était désert. La morsure de la nuit avait tout arrêté. L'existence comme le temps. Et nous étions deux resquilleurs, foulant un sol interdit, choisissant de vivre encore un peu au lieu de dormir, écrasés d'admiration devant le gigantisme de l'univers. La voûte céleste dévoilait les secrets de ses infinis galactiques, une explosion de diamants sur une robe d'encre, scintillants par milliards, simples cailloux, planètes, constellations, mécanismes d'horlogerie, des étoiles plein les yeux qui offraient un spectacle grandiose.

Nous nous éloignâmes sur les hauteurs, quelques minutes à grimper d'un pas vigoureux, puis nous finîmes par nous poser sur un gros rocher, au balcon de l'univers, le refuge des âmes endormies à nos pieds. J'étais si fier que Jessy m'eût choisi pour faire le mur avec lui et partager cet instant

privilegié. Nous fumâmes quelques cigarettes en causant. Il me raconta qu'il avait pris cette habitude quand il n'arrivait pas à dormir, de s'arracher de son plumard au lieu de tourner en rond dedans, lui n'était enchaîné à rien, et de se barrer de chez lui, d'aller faire un tour en ville. Il aimait arpenter les rues désertes, à des heures impossibles où l'on ne croise que des silhouettes égarées ou louches, il n'avait peur de rien parce qu'il n'y avait rien à craindre, disait-il, il marchait une heure, parfois deux, il faisait ce qu'il voulait, libre comme s'il n'existait plus, à s'emparer du trottoir, d'un banc, d'un muret, de toute une rue pour en faire son royaume, se nourrir des bruits et des scènes de la nuit pour éprouver son pouvoir, mais ce qu'il aimait avant tout était marcher, se vider la tête, ne plus penser, parce que, avouait-il, il pensait trop, une vraie torture, il avait besoin d'air, de vide, pensées amères, sombres obsessions. Je n'ai pas, je l'avoue, saisi à l'époque, ce qui le traversait et le rongait de l'intérieur. Était-ce une mélancolie profonde, une colère sourde ? Je le voyais si fort que je ne l'ai pas entendu souffrir.

« Ta mère ne te dit rien ? » demandai-je étonné. Non, sa mère ne lui disait plus rien, elle avait lâché l'affaire, il faisait ce qu'il voulait de toute façon, rien ne servait de le retenir, quand il cherchait à fuir. Elle ne se levait plus depuis longtemps pour lui demander où il allait, d'où il revenait, habillé comme ça, à deux heures, à quatre heures du matin, elle préférait dormir et l'abandonner à son destin. C'était pareil pour ses fugues. Au début, elle appelait les flics, surtout quand il avait douze ou quatorze ans, son enculé de beau-père se fatiguait même encore à le cogner et l'affronter pour lui faire payer les angoisses délirantes de sa mère, terrorisée par un, deux, trois, parfois quatre jours d'absence à l'imaginer mort, perdu à jamais. Puis ils avaient lâché, elle surtout, une fois que l'Autre s'était barré, elle s'était fait une raison, et la police aussi ne se bougeait plus, elle n'avait pas de temps à perdre avec ce gamin, à lui courir derrière, de toute façon, il revenait quand il le voulait.

Jessy partagea sans pudeur quelques-unes de ses expériences de fugue, à faire sauter sa quille, à la dérive, loin de sa famille, loin de sa vie de merde, à errer jusque dans les squats, les usines désaffectées, les dessous de ponts, le trou du cul des catacombes, les endroits les plus dépouillés, minables, les endroits à fuir, tombeaux des écorchés vifs. Il me raconta ses rencontres avec des ratés de la vie, des grands révoltés, des énerguènes avec qui il

avait pactisé, frères et sœurs du désespoir, de la colère et de la misère, avec qui il se tabassait, baisait, riait, jouait de la musique, se démontait la tête à coups d'alcool et de substances. Une vie de vadrouille et de débrouille, une vie de dépouille, il avait besoin de ça, de temps en temps, de se fuir, de sortir de lui-même, de se dégrader, n'être plus forcément Jessy, être mille êtres à la fois, être un autre, capable de tout et de rien, peu importe, ne plus se reconnaître, tromper la vie, tromper tout le monde, sans aucune limite ni aucune importance, avec comme seule règle de survivre le plus longtemps possible dans un galop effréné, soif de jouissance et de déraison. Il m'avait avoué, je ne sais pas s'il me faisait marcher, qu'il s'était prostitué une fois pour voir ce que cela faisait et taper un peu de fric à un costard-cravate à qui il avait taillé une pipe avant de lui casser la gueule. Une autre fois, il avait piqué le sac à une vieille qui s'était accrochée, il avait dû la traîner sur quelques mètres avant de se barrer parce qu'elle hurlait trop fort, il en riait sans honte tout en disant qu'il aimait bien les p'tits vieux et qu'il les aidait souvent dans le quartier. Une autre fois encore, il avait juste pris le train pour la Normandie et il était resté là deux jours sur la plage, à contempler la mer et l'horizon, comme ça, sans parler à personne, sans se détruire, ni déconner, il faisait l'expérience du rien et de sa beauté, et puis il était rentré. Il rentrait toujours. Quand il en avait marre, qu'il n'y avait plus rien à déboulonner. Il rentrait dans le rang, remettait les pieds sous la table, retournait à l'école, mais c'était lui qui le décidait. « Je n'appartiens à personne », disait-il. Pas même à sa propre existence. Si, le lendemain, il décidait de se barrer de la colo comme ça sans prévenir, il le ferait sans état d'âme, rien ne le retenait. Il pourrait partir dans un autre pays, à l'autre bout du monde et ne plus jamais revoir sa mère et sa sœur, son quartier, ses potes, il prétendait que cela ne lui ferait rien, il était libre partout mais bien nulle part, il se comparait à un mercenaire de la vie, capable à tout moment d'agrandir son terrain d'expression comme il l'entendait, il était capable d'aller nager avec les orques du côté du Canada, de coucher avec David Bowie, de devenir David Bowie, d'aller massacrer des civils à Sarajevo avec une bonne kalachnikov, d'écrire un chef-d'œuvre, de se marier avec sa copine et de continuer à la tromper, de se jeter sous un métro, d'y jeter quelqu'un, de vivre simplement, d'être ce qu'il ne voulait pas être, etc.

Un vrai tourbillon. Une existence qui se mord la queue et qui fait ce qu'elle peut pour se supporter glorieusement à toujours se heurter au miroir

de sa propre déception. Ce n'est pas comme ça que je la percevais à l'époque. Ce qu'il m'en livrait de plus épineux me surprenait, c'était parfois un peu effrayant à imaginer, mais je ne le prenais pas au sérieux, cela faisait partie du personnage, je ne gardais que le meilleur. Quelle énergie ! Quelle liberté ! Quelle puissance ! Je voulais devenir comme lui, un jour quand j'aurais son âge, et même dès l'instant présent, j'étais déjà comme lui, je suivais ses traces, il m'avait choisi pour partager cette nuit, vivre cette expérience d'affranchissement de soi.

J'étais ébloui par son éclat. Je n'ai pas entendu sa souffrance, je n'ai pas vu le danger. Si j'avais pu saisir le piège que lui tendait son existence, je ne serais pas tombé dedans.

Trop tard.

OceanofPDF.com

Rends la montre !

Jeudi 21 juillet. Le réveil fut difficile. On était retournés se coucher assez tard, et avec les cigarettes que j'avais fumées, les expériences que Jessy m'avait racontées, j'avais mis du temps à retrouver le sommeil. Au moment où j'ouvris les yeux, j'avais l'impression de les avoir tout juste refermés.

J'étais tout seul dans la grange. Les autres étaient déjà levés et sans doute partis petit-déjeuner. Je n'avais rien entendu, il me restait juste la vague sensation, à moitié rêvée, d'une agitation autour de moi, vibrations du sol, éclats de voix, mais c'était étrange, personne ne m'avait réveillé, ni secoué comme un malpropre.

Je me redressai, la gueule enfarinée, la bouche pâteuse, le corps pris dans la cire, les membres trop courts. Je m'étirai difficilement. Qu'est-ce que j'aurais voulu m'écraser de nouveau sur ma litière, quelques secondes à peine, mais il n'y avait vraiment plus personne, même Jessy s'était levé, j'étais en retard, j'allais me faire engueuler, on me chambrerait. Alors je m'arrachai brutalement, pris d'un vertige, et m'habillai à la va-vite, agacé d'avoir à passer les lacets dans tous les œilletons de mes chaussures. Je me dirigeai enfin vers la sortie, un peu ragaillardi, quand j'aperçus les sacs des jumeaux, déjà faits, leur matériel roulé et rangé, évidemment, toujours premiers, toujours prêts. J'aurais dû passer mon chemin, mais la boîte dont avait parlé Aristote me revint en mémoire. Ce serait une belle prise, n'est-ce pas, si je parvenais à la trouver et à l'ouvrir, à rapporter aux autres ce qu'il y avait dedans. La porte coulissante était entrouverte mais suffisamment fermée pour masquer mon angle d'attaque. Je me mis à fouiller de manière désordonnée entre les deux sacs, incapable de dire lequel appartenait à Arnaud, lequel à Louis. Par chance, ma main rencontra assez vite une surface dure et rectangulaire dans la poche supérieure de l'un d'eux. Je tournai rapidement la tête vers l'ouverture de la grange, avant d'en sortir la boîte et de l'ouvrir aussitôt.

Je n'eus que quelques secondes pour en découvrir le contenu avant que mon corps, pris par surprise, n'encaissât une violente charge dans le dos qui

criait « Touche pas à ça ! » et qui me projeta la face la première contre le sol. La boîte m'échappa des mains et son contenu se répandit sur le sol. Je vis Arnaud se précipiter sauvagement pour tout ramasser. Je ne l'avais jamais vu comme cela, lui d'ordinaire si calme, si imperméable, paraissant même, quand on arrivait à les distinguer, plus solide que son frère, mieux armé contre nous, était pris par une émotion vive qui s'exprimait dans des gestes nerveux et rapides pour cacher tout dans la boîte et la refermer.

Hormis quelques bricoles sans intérêt, la boîte contenait deux photos, trois peut-être, sur lesquelles revenait le visage d'une femme, et, sur l'une d'elles, elle posait avec deux jeunes enfants. Il y avait aussi une montre fine et élégante, avec un bracelet en or ou en argent, je n'y connaissais rien, mais un truc qui avait l'air d'avoir un peu de valeur. Enfin, une petite touffe de cheveux emmêlés que je découvris quand Arnaud la ramassa au sol.

« C'est qui cette femme sur la photo ? demandai-je sans vergogne.

— C'est pas tes affaires ! me répondit-il sèchement.

— C'est ta mère ? »

Pas de réponse. Le gars avait déjà terminé de tout ramasser et de refermer la boîte, il la remit dans la poche, s'empara de leurs deux sacs à dos et s'arracha de l'endroit en me laissant au sol avec mes questions. Au moment où il sortait, Louis apparut dans l'embrasure de la porte. Il croisa le regard de son frère, vit où je me trouvais, et comprit tout de suite ce qu'il s'était passé. Il se contenta de prendre le sac que son frère lui donnait, sans un mot, et quitta les lieux avec lui.

Je restai quelques instants seul. J'avais un peu honte, pas d'avoir ouvert cette boîte mais de m'être fait gauler, et bousculer, qui plus est par un des Tic et Tac. Ça, il ne faudrait pas le préciser, le reste, je ne m'en priverais pas.

Dès la première ascension du matin, je balançai à qui voulait l'entendre ce que j'avais fait et ce que j'avais vu. L'information se propagea d'un gars à l'autre, rapidement déformée, réinterprétée. Les jumeaux étaient bien des psychopathes, quelle idée de garder des cheveux comme ça, il n'y avait que dans les films qu'on voyait des trucs pareils ! La bonne femme, ils l'avaient tuée et violée, et ses gamins avec ! D'autres voix plus raisonnables rappelaient que c'était sans doute leur daronne, qu'elle leur avait donné ces objets pour qu'ils n'oubliassent pas Môman pendant trois semaines, comme c'était mignon, c'est pour ça qu'ils étaient complètement teubés ! Mais non,

avait fini par dire Aristote qui percutait plus vite que tout le monde, il suffisait de réfléchir, elle était morte, c'est pour ça que Louis pleurait. N'empêche que cette touffe de cheveux, ça craignait vraiment !

Le soir même, un peu avant le dîner, les choses se gâtèrent. Je subis une nouvelle charge d'Arnaud qui se jeta sur moi, hurlant, avec l'énergie du désespoir : « Rends la montre ! Rends la montre ! » « Wooow, wooow ! » m'écriai-je, en tentant d'arrêter ses coups, mais la rage me prit, je n'allais pas me laisser frapper. Je tentai une balayette pour m'en débarrasser, la seule chose que j'obtins ce fut de basculer avec lui et de poursuivre la lutte au sol, à nous planter les ongles dans les bras, à nous crêper la tignasse et à infliger ou encaisser quelques coups ratés, une lutte que les autres s'amuserent à envenimer de leurs commentaires et en filant de temps en temps quelques coups en traître à Arnaud. Je ne sais pas si Louis a cherché à intervenir, mais il aurait rencontré le groupe contre lui.

Les monos arrivèrent rapidement pour nous séparer. Nous nous retrouvâmes l'un face à l'autre, deux misérables aux tee-shirts déchirés, aux peaux griffées, aux cheveux hirsutes, le visage rouge, trempé de sueur et de larmes. Arnaud était dans tous ses états, il continuait de m'accuser d'avoir volé leur montre, il disait qu'il m'avait vu fouiller dans leurs affaires, c'était forcément moi ! Je protestai, je cherchai l'appui des autres, c'était délirant d'accuser les gens comme ça, je n'avais rien fait !

Les monos voulurent tirer cette affaire au clair, ils nous prirent tous les deux à l'écart, Louis vint avec nous, au fond c'était sa boîte. Aristote tenta de s'en mêler et de proposer ses services pour être mon avocat, mais il se fit rembarrer.

Je fus pressé de m'expliquer et d'avouer ce que j'avais fait le matin, je ne niais rien, j'expliquais que c'était un défi stupide, mais je répétais avec toute la sincérité qui m'habitait que je n'avais rien volé. Les jumeaux affirmaient le contraire. Mireille était outrée, cette montre appartenait à leur mère, comment pouvait-on voler une chose pareille, il n'y avait plus de limite ! Frère Michel me rappelait d'un ton qui m'avait déjà condamné ce qui m'attendait si on découvrait que c'était moi, il allait appeler mes parents, il allait me renvoyer au train. J'étais terrorisé. Ma voix lâchait, elle trahissait quelques sanglots qui bousculèrent mes mots, en étouffèrent certains. Je crois qu'ils me virent suffisamment anéanti pour commencer à douter de ma culpabilité.

Et puis il y eut tout ce remue-ménage du groupe qui attira l'attention parce qu'un événement miraculeux venait de se produire. Frère Jean-Marc qui était allé voir ce qui se passait revint en disant que la montre était réapparue. Comme par hasard.

Le frère Michel nous réunit tous, *manu militari*. Il était furax, tapa une gueulante contre tout le groupe, il parlait d'ambiance délétère, d'attitude de p'tits cons, de p'tits caïds, depuis le début !

« Vous visez quelqu'un en particulier ? » avait lâché Jessy nullement impressionné.

— Toi, tu fermes ta gueule ! » lui avait rétorqué frère Michel en pointant violemment son doigt vers lui. C'est des gars comme toi qui foutent la merde !

Ça avait calmé tout le monde, sauf Jessy qui semblait encore sourire, comme satisfait d'avoir réussi à énerver le vieux.

Frère Michel poursuivit son savon, en rappelant quelques méfaits, la coupe était pleine visiblement, il n'avait pas digéré l'épisode des pétards qui lui rendait insupportable le reste. Il ne terminerait pas le séjour comme ça ! Puis il revint à l'histoire du vol, parce qu'il était question d'un vol, il n'y avait pas d'autre mot, il exigeait que le ou les coupables se dénonçassent. C'était minable ! Eux tentaient de nous élever, de nous inculquer des valeurs, et nous, nous, on se comportait comme de la racaille. On ne partirait pas demain, tant qu'il n'aurait pas un nom ! S'il le fallait, il arrêterait le séjour plus tôt que prévu et on rentrerait tous à la maison. Il évoqua mon cas qui n'était pas réglé du tout, il laissait planer le doute sur les conséquences possibles pour moi.

Lorsque l'assemblée fut dissoute, les gars me ramassèrent à la petite cuillère. Selon eux, je ne risquais rien, ces bâtards n'iraient pas jusqu'à me virer. Ils s'amusait à s'accuser mutuellement d'avoir volé cette montre, mais aucun n'avouait, on ne voulait pas prendre pour les autres. Jessy lança alors très sérieusement que le seul coupable, c'était lui. Personne ne le crut. Puis il ajouta en se marrant que c'était vrai. Oh, il ne l'avait pas volée cette montre, mais pour le frère Fouettard, c'était lui le coupable de toute façon, il voulait sa peau, il n'y avait qu'à voir la manière dont il l'accusait du regard pendant qu'il parlait, et puis quand il avait demandé « Vous visez quelqu'un en particulier ? », il lui en foutrait des ferme ta gueule ! C'était simple, le Fèff le tenait pour responsable de tout, le problème c'était lui, le

grain de levain de la discorde et du désordre c'était lui, lui le ver dans la pomme qui provoquait le pourrissement du groupe. Il l'avait toujours eu dans sa ligne de mire, il avait de vieux comptes à régler avec lui.

Plus tard dans la soirée, Mireille me prit à part. Je crus bien qu'elle m'engueulerait encore, mais elle me demanda au contraire comment je me sentais dans ce groupe et si tout allait bien. Elle voulait me mettre en garde, ça l'attristait, le coup de poing à Ganaël et maintenant la boîte, que diraient mes parents s'ils apprenaient que je me fourrais dans des mauvais coups ? Je n'avais pas volé cette montre, répétais-je encore. Elle savait que ce n'était pas moi. J'étais un bon garçon – je n'appréciai pas le compliment ! –, mais encore jeune et influençable il fallait me méfier de certains qui n'étaient pas forcément des modèles recommandables pour moi. Elle ne citait aucun nom en particulier, utilisait le pluriel pour rester vague mais il était évident que seul le nom de Jessy frappait mon esprit. Elle me prenait pour un gamin qui ne sait pas ce qu'il fait, un second couteau, un petit rigolo, j'étais vexé, je ne répondais pas grand-chose, je la laissais parler, en balbutiant des formules du type « Oui ça va, oui je sais ». Ma fierté en prenait un coup. J'aurais voulu qu'elle me prenne au sérieux. Au lieu de cela, elle en appelait à mon bon état d'esprit et à ma gentillesse qu'elle sentait bien, pour être plus intelligent que certains. Elle s'emportait contre nous tous de traiter les jumeaux ainsi, il fallait les laisser tranquilles, ils ne méritaient pas cet acharnement, c'était assez dur comme ça pour eux. Si on savait : la mère des jumeaux n'était pas morte, elle était partie, comme ça, un matin, pour ne jamais revenir. Les garçons étaient élevés par leur père, elle le connaissait un peu, un homme dur, militaire, qui demandait beaucoup à ses fils, à l'école, au sport, les accablant de pression. Arnaud était solide, Louis plus sensible, mais les deux souffraient de cet abandon. Il fallait cesser de les isoler, de les rejeter, de les moquer. J'avais beau rétorquer que c'étaient eux qui se mettaient à part, Mireille ne voulait rien entendre et me disait qu'il convenait parfois, par charité, de faire le premier pas, d'être indulgent avec ceux qui souffrent. Elle me demandait de faire des efforts, de montrer l'exemple aux autres. Je ne répondis rien, je baissai la tête, dégoûté. Ses mots ne me touchaient guère, ils excitaient plutôt en moi un sentiment d'injustice. Pourquoi ça n'était pas la faute des jumeaux ? Toujours les mêmes qui prenaient ! On ne leur avait rien fait, c'étaient eux qui se comportaient comme des cons ! Pas nous !

La discussion en resta là. Elle me travaillait, mais ne changea rien à mon attitude. La seule chose que je ne voulais pas, c'était me faire virer. Les infos que j'avais sur les jumeaux, j'aurais pu les balancer aux autres et dire ce que Mireille nous demandait, histoire de les énerver et de les faire cracher sur eux un peu plus fort encore. Mais je n'en fis rien.

J'ai gardé cette histoire pour moi. Leur mère est partie. Seule, pour un autre homme, je ne sais pas. Ne supportait-elle plus son mari ? Mais de là à abandonner ses deux enfants. Cette violence du départ, de la rupture me touche davantage aujourd'hui. La souffrance des jumeaux m'est plus sympathique. Ils faisaient bloc ensemble contre le monde entier qui ne saisisait pas leur douleur, qui ne les comprenait pas suffisamment, qui ne leur rendait pas cette mère qui ne pouvait pas les avoir abandonnés comme cela, c'était impossible, une mère ne ferait pas ça, et pourtant elle ne revenait pas. J'imagine Arnaud traversé par la colère, noyé dans un silence de révolte, dont il voudrait bien se défaire, parce qu'il sent bien qu'il aime cette mère contre qui il ressent cette rage de la savoir partie à jamais, odieuse, libre sans eux. Il se veut le plus solide, la force vive de la gémellité, né à coup sûr le premier, il reste un roc qui n'exprime plus rien, mais il a promis de protéger sa moitié, ce qui lui reste de cette fusion dans le ventre maternel. Louis est plus fragile, naïf, il croit qu'elle va revenir, lui la pleure souvent, il s'est confectionné cette boîte avec les derniers vestiges de cette mère : cette touffe de cheveux détachée d'une brosse à brushing qu'elle n'a pas emportée avec elle, et cette montre précieuse qu'elle a oubliée ou laissée volontairement, le temps de son ancienne vie exigeait de s'arrêter là, et puis les photos sauvées *in extremis* des mains du père, qui, de honte, rongé par le déshonneur d'être ainsi balourdé, a voulu effacer cette femme de sa vie, en faire disparaître toute trace, méthodique comme un tyran soviétique. Et puis il s'est vengé de la mère, de la femme, de la salope sur les enfants, en les éduquant à la dure. Goût de l'effort, toujours premiers, pas de sentiment. Il en a fait des monstres à sa manière. Des monstres qui se sont rejetés eux-mêmes, privés de leur jeunesse.

Parce qu'il me l'a demandé

Vendredi 22 juillet. Frère Michel aurait pu lâcher l'affaire. Et pourtant, il s'obstina. Décidément, cette boîte, je commençais à fortement regretter de l'avoir ouverte !

Il nous cueillit au réveil et nous défia dès le petit déjeuner. Il voulait des noms. On ne bougerait pas de la journée tant qu'il n'aurait pas des noms. Pourquoi cet acharnement ? Une bataille perdue d'avance qui ruinerait tout. Personne ne balancerait.

Les monos nous laissèrent mariner une bonne heure. Je me souviens que Michaël était le plus virulent, pour qui nous prenaient-ils ? Pour des poucaves ou quoi ! Et il lança fièrement : « Jamais, je dirai rien ! Même si on me torturait ! » Aristote le reprit sur sa syntaxe et fit remarquer qu'il venait de se trahir, on avait toujours su que c'était une balance, ce qui fit marrer tout le monde. Il se défendait, il savait rien, c'était ces aut' têtards de jumeaux qui avaient fait le coup pour qu'on se fasse lyncher ! La plupart des gars s'amusaient de la situation, une journée sans marche, à glander, pourquoi pas, sûr aussi que les adultes étaient bien plus emmerdés pour se dépatouiller de cette enquête au point mort. Moi, je me demandais bien, un peu nerveux, où tout cela nous mènerait.

Jessy finit par proposer un truc complètement fou. Frère Michel voulait un coupable, on allait lui en donner un. Mieux encore, un coupable et un traître. L'un d'entre nous irait leur balancer le nom de celui qui avait fait le coup.

Il colla sans hésiter le rôle du traître à Pimousse.

« Toi, tu seras le traître !

— Pourquoi moi, tout de suite ! s'insurgeait Ganaël.

— Parce que c'est comme ça, rétorqua-t-il avec autorité. Tu es le plus faible, c'est normal que tu ne tiennes pas les secrets, et puis t'as une gueule de traître ! »

Et comme l'autre protestait encore, il le menaça de le dénoncer lui-même comme coupable. Le chantage fonctionna, Ganaël ferma sa gueule.

Qui serait le coupable ?

Jessy ménagea son effet, en nous laissant nous défausser un à un : « Puisque personne n'a le courage d'assumer, ce sera moi le coupable ! » Il ne se sacrifiait pas, il préparait son coup depuis le début. Il voulait aller défier frère Michel sur son terrain, tester la limite, voir jusqu'où l'autre irait, et remporter contre lui une belle bataille, même si tout devait être démoli. Il était convaincu qu'il ne risquait rien, que l'autre se dégonflerait, les culs-bénits comme lui devaient tout accepter, tendre les deux joues. On allait le faire dérailler, le vieux, lui faire s'arracher ses mèches folles à la Dieu le Père. Jessy avait un plan qu'il nous exposa. C'est sûr que ça promettait de mettre de l'huile sur le feu.

On fut de nouveau rassemblés. Première étape du plan, muets comme des tombes. Puis Ganaël entra en scène, on lui avait mis une telle pression qu'il ne pouvait pas se défiler. Il n'en menait pas large du tout, ramassé sur lui-même, le corps tremblant, il leva un doigt fébrile.

« J'ai quel... quelque chose à dire ? » lança-t-il d'une petite voix hésitante.

Nous manifestâmes tous d'une seule voix notre mauvaise surprise, comme si nous voulions l'empêcher de faire une connerie.

Mireille s'en mêla. Il fallait arrêter ce sale petit jeu et grandir un peu ! Frère Michel nous contemplait d'un regard perçant comme s'il sondait chacun d'entre nous ou nous massacrait un à un au fin fond de sa conscience.

Ganaël finit par lâcher le morceau, difficilement : « C'est Jessy qui a volé la montre ! »

La mise en scène qui suivit fut assez pitoyable. Jessy se défendit, faussement indigné. Forcément lui ! toujours lui ! Et pourquoi ce serait lui ? Qu'est-ce qu'ils avaient comme preuves ? Et nous, on s'agitait pour créer le trouble. Certains commencèrent à lancer, comme cela était prévu, si Jessy est coupable, moi aussi ! Dans ces cas-là, on l'a tous fait ! Un vrai bordel que Mireille et frère Jean-Marc tentaient de calmer. Seul frère Michel ne disait toujours rien, étrange, il nous fusillait en silence. Avait-il compris ? Son visage tanné par le soleil restait hermétique, mais j'eus l'impression que sa longue chevelure d'un blanc nacré flamboyait. Qu'allait-il faire ? Jessy le provoquait, il ne répondait pas.

Jessy finit par contre-attaquer, sûr de l'emporter, le plan fonctionnait à

merveille, il poussa le bouchon plus loin encore et s'en prit à Ganaël, qui ne comprenait pas que l'autre l'accuse à présent, il l'accablait de reproches agressifs et sous-entendait qu'il pourrait très bien être le coupable qui balance les potes pour se couvrir. Jessy s'érigait en victime, on voulait lui faire porter le chapeau depuis le début, parce qu'il était Jessy...

Ganaël finit par craquer. Il hurla d'une force troublante : « C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! »

Il pleurait.

« Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? demanda frère Michel d'une voix sans émotion.

— C'est pas Jessy qui l'a volée ! Mais c'est pas moi non plus, je vous jure !

— Mais alors pourquoi tu as dit cela ? beugla Mireille, excédée.

— Parce qu'il me l'a demandé. »

Jessy n'eut pas le temps de plaisanter sur le ridicule de l'affirmation, frère Michel fondit sur lui et lui asséna un coup de poing en pleine gueule. Sec, violent. Jessy en fut terrassé. Il se retrouva au sol, presque sonné, il tâta son nez d'une main stupéfaite, celui-ci semblait fracturé, un hématome s'en emparait déjà, mêlé à un peu de sang. Ce coup de poing sidéra tout le monde et refroidit toutes les ardeurs. Jamais on n'aurait imaginé une chose pareille. Même Jessy était perdu, il ne maîtrisait plus rien.

Ce coup de poing avait eu la force des années de provocation supportées, de la déception de n'avoir pu foutre un peu de plomb dans la cervelle de ce p'tit merdeux, de transsubstantier sa matière vile, il y avait l'échec du miracle et du pardon, il y avait l'échec de l'homme réduit à la violence et de sa rage contre la bêtise adolescente qu'il ne comprenait plus, il y avait surtout la main du père, main de Dieu, qui disait on arrête les conneries !

Frère Michel finit, sans ménagement, de tous nous achever : « Tu remballes tes affaires. Tu dégages. Je t'amène au train tout à l'heure ! »

Jessy garda le silence. Le choc pour moi fut puissant.

Nous ne marchâmes pas ce jour-là. Les deux partirent dans l'après-midi avec la camionnette pour Saint-Martin-de-Morieuse. C'était fini.

Clément avait tenté de sauver la tête de Jessy. Il était allé le voir plus tôt pour lui avouer le coup de la montre, c'était lui et un peu James et Michaël, juste pour la beauté du geste, il n'en aurait rien fait. Pris de culpabilité, il voulait aller se dénoncer. Mais Jessy lui disait que de toute manière ça ne

changerait rien, on n'était plus à ça près. Il valait mieux éviter d'autres dégâts. Mais ils n'avaient pas à s'en faire, il n'avait pas dit son dernier mot. Évidemment, Jessy ne disait jamais son dernier mot, cela faisait partie de sa légende. Mais il monta tout de même dans la camionnette et fut viré de la colo.

Après son départ, il ne resta de tout ça qu'une journée morte, dans une ambiance de fin du monde. Nous avions perdu le meilleur d'entre nous. Les derniers jours n'auraient plus la même saveur.

On était déprimés. On n'avait plus le goût pour la connerie. Nous étions tous rongés par une amertume crasse qui, dans nos silences, nos grommellements, dans chacun de nos « Putain, ça craint ! », criait contre toute l'injustice de la situation.

Ganaël se morfondait dans sa tente, il avait tué quelqu'un ou presque.

Quant aux jumeaux, ils étaient des hommes morts ! Des mots, juste des mots. Le Fèff nous avait tous séchés.

Si les choses avaient pu en rester là.

À genoux les gars, César, c'est moi !

J'ai tout reconstruit avec une sincérité d'orfèvre. J'ai revécu à pleins poumons, par l'écriture, tout ce qui m'appartenait encore, j'ai retrouvé mes compagnons de la Miséricorde, j'ai ressuscité ma jeunesse, ils hantent mon esprit, ma vie depuis de nombreuses semaines déjà. Je ne suis plus qu'un adolescent de quinze ans qui revit ses conneries et ses peines de cœur, ses premières expériences, qui réécoute toute la musique, la langue de son époque, elles résonnent en moi comme un électrochoc. Je n'écris pas, je suis, je vis. J'explose de vie.

Mais sera-ce suffisant pour remplir à long terme, au-delà de l'illusion des mots, la monotonie de ma petite existence solitaire et rangée dans un placard à deux pièces d'un quartier placide de Paris ? Triste célibataire. Gentil voisin, un peu bizarre. Petit fonctionnaire qui fonctionne. Individu peu dérangeant. Transparent. Invisible. Insoupçonnable.

La fin de mon histoire débute ici. Nous sommes le samedi 23 juillet 1994. Cette nuit l'adolescent que j'étais va disparaître. Il va se perdre. Les événements qui auront lieu vont le prendre définitivement. Cette jeunesse va se flétrir, s'anéantir. Je vais redevenir inexistant, m'éteindre de nouveau, sauf. Sauf si je crache le morceau.

Frère Michel n'eut pas de pitié ce matin-là quand il relança la marche du groupe, on avait perdu bêtement une journée, ils avaient dû adapter le parcours, une grosse étape nous attendait, il n'était plus question de traîner : sac sur le dos, on la fermait et on avançait. Les choses ne furent pas aussi simples. Le coup de poing avait refroidi tout le monde, mais ce geste, qui aujourd'hui paraîtrait impensable, purement scandaleux, n'avait été contesté par personne, c'était comme ça, comme si la situation n'aurait pu se régler autrement entre nous. En revanche, l'exclusion de Jessy n'était nullement digérée, on ne parlait que de ça, elle constituait un abus de pouvoir inacceptable, le Fèff n'avait pas le droit de faire ça, l'acte était disproportionné. Impardonnable. Il avait été décidé d'agir avec nos moyens,

d'engager une grève du zèle. Ils voulaient que l'on marchât, l'on marcherait. Ils voulaient que l'on avançât, l'on avancerait, mais lentement, très lentement, le pas alourdi par la rancune et le poids de la tronche qu'on leur tirait. Obéir mais mal, c'était sans doute pire que de ne pas obéir, quelque chose de plus retors qui suffirait à bien les énerver et à nous venger. Un groupe désagréable et sans énergie, sans vie qui exigeait le retour de Jessy – comme si celui-ci eût été possible –, sinon plus rien.

Depuis la veille, le groupe s'était remobilisé autour de Franck. Nous avions besoin d'un chef, d'un repère, il devint l'épicentre de la colère. Lui d'ordinaire si modéré était de loin le plus remonté qui échauffait dangereusement les esprits. Je me demande si tout cela n'était pas calculé. Je doute qu'il fût affecté par le départ de Jessy comme je pus l'être, on m'avait arraché une partie de moi, lui existait par lui-même. L'autre n'était désormais plus là pour lui faire de l'ombre. Je crois que Franck avait compris que, en prenant sa place de leader, l'émotion naturelle du groupe lui dictait sa politique : être le plus en colère, c'était être le plus remarquable et le plus fort, celui qui incarnait le mouvement. Trop réfléchir, ne pas être déraisonnable aurait pu être vu comme une trahison. C'est bien cette logique-là qui alimenta notre mauvais état d'esprit.

Durant toute la journée, les monos marchaient souvent loin devant avec les jumeaux, et nous, on se traînait bien derrière avec des mouvements d'accordéon, avançant parfois normalement, nous rétractant souvent, à petits pas, en groupe, pour jacter, médire, pourrir ceux de devant. On suivait sans donner l'impression de le faire. Les adultes eurent beau imprimer un rythme soutenu, tenter de nous larguer loin devant pour nous faire réagir, envoyer frère Jean-Marc comme un chien de berger pour rassembler le troupeau, nous sucrer les pauses, nous n'avancions pas plus vite, on sabotait la randonnée, sans oser toutefois une sédition totale.

Nous atteignîmes péniblement le point qu'ils avaient visé pour déjeuner, avec déjà beaucoup de retard. Nous étions affamés, et donc de plus en plus stupides et méchants dans nos commentaires, marche de merde, colo de merde, etc. Nous avons surtout réussi à nous lasser de nous-mêmes, étrangement fatigués par cette espèce de faux rythme qui tapait insidieusement sur le moral en rendant le chemin interminable. Alors, quand on eut à subir encore les engueulades de Mireille au moment où l'on plantait nos dents fatiguées dans un sandwich caoutchouteux, notre révolte

atteignit ses limites. On n'eut pas envie de la ramener, pour la faire taire au plus vite. Elle balançait quelques réprimandes, se satisfait de notre silence conciliant, puis lâcha l'affaire.

Le déjeuner se fit dans une ambiance pesante, détestable, on ne parla quasiment pas, on ruminait, campés sur nos positions, agacés d'avoir à les tenir, parce que le groupe se privait de sa gouaille et de son panache, il ne respirait plus de son agitation perpétuelle, il n'y avait aucun intérêt à exister de cette manière, mais il fallait tenir, butés jusqu'à la connerie, sans savoir où cela menait, c'était comme ça et pas autrement, d'autant plus que dans le camp adverse l'humeur était peu charitable.

Mais un événement vint animer cette guerre froide. Michaël, parti pisser avec son sandwich dans les rochers un peu plus loin, revint en vociférant contre la terre entière. Il était dans tous ses états, le genou légèrement en sang et le short maculé sur le devant de taches humides comme s'il s'était pissé dessus. « C'est qui ? Putain ! gueulait-il. Qui m'a fait ça ? Que je lui nique sa race ? » Les adultes eurent beau lui rappeler de surveiller son langage et de calmer ses ardeurs, il n'en démordait pas, il voulait attraper le bâtard qui l'avait attaqué dans le dos et lui démonter la tronche. Alors qu'il pissait peinard, quelqu'un était arrivé par derrière et lui avait filé un coup de grolle dans le derrière, super fort, lui s'était éclaté la tronche en avant dans la caillasse. Quand il s'était relevé et retourné, il n'avait vu personne. Toujours est-il que le sandwich, qu'il avait posé sur le rocher derrière pour avoir les mains libres, avait disparu. Volé ! Il n'avait plus rien à bouffer ! Cet épisode suffit à réveiller le groupe. Personne n'avait bougé, du moins on n'avait vu personne le faire, on était sûrs qu'il s'était cassé la gueule lui-même, en se pissant dessus, il était trop gras, il ne tenait plus debout, et il inventait cette histoire du coup de pied pour ne pas être trop humilié. Le sandwich, il l'avait sans aucun doute mangé avant, il mangeait tout le temps, il ne s'en rendait même plus compte, ou alors une bestiole l'avait chopé, une marmotte, mieux, un bouquetin qui lui avait filé un coup de corne dans le cul avant de gratter son casse-dalle. Il ne restait à Michaël contre sa mauvaise fortune qu'à faire montre d'une aigreur assassine, il n'aurait pas son coupable, il se faisait déborder par nos moqueries et reprendre par les monos qui n'acceptaient plus tout ce raffut. Il se résigna à ronger un quignon de pain qui restait sans jambon ni fromage.

À la reprise, le pas fut plus tonique et obéissant, quelques-uns essayèrent

encore de freiner la marche, de moins en moins nombreux, avant de finir par rentrer dans le rang. Ça craignait, tout craignait, là n'était pas la question, mais on avait tout de même bien défendu l'honneur de Jessy, on ne l'avait pas laissé se faire virer sans rien dire, ils avaient compris qu'on n'était pas d'accord, rien ne serait plus comme avant, mais bon, on n'était plus le dernier des crevards ni le traître suprême si l'on suivait le rythme imposé par le Fèff. On avait nos idées, on avait notre colère, mais il y avait un principe de réalité, on n'avait pas envie de pourrir dans cette montagne à se traîner pour l'éternité, même pour Jessy. On avait besoin de vivre.

Nous atteignîmes le col de la Lanterne tard dans l'après-midi. Ce nom s'est gravé dans ma mémoire pour l'avoir franchi deux fois. Avant et après. Le col de la Lanterne. Un nom ironique. Il n'a rien éclairé du tout. Nous nous y sommes perdus, dans tous les sens du terme, et pour toujours. Au lieu de suivre le chemin à droite qui semblait grimper encore, nous nous engageâmes sur celui de gauche, prometteur avec son inclinaison en direction de la vallée. Mauvais chemin, chemin trompeur qui n'avait aucune intention de descendre et qui nous attira très vite dans une zone forestière au relief escarpé brouillant toute perception du dénivelé ou de notre progression. Le sentier se faufilait, sacrément joueur, à travers les rochers, ou même à leur assaut, se transformant en échelles métalliques, les ongles plantés dans la chair sauvage de la pierre, ou en un pont suspendu au-dessus d'une crevasse. Je me souviens qu'une des échelles avait été particulièrement redoutable par ses quelques mètres de barreaux à agripper fermement, pour la descendre en file indienne, sac sur le dos, le corps tétanisé par le vertige, en priant que le machin ne partît pas en arrière ou que le gars du dessus ne t'entraînât pas dans sa chute. On riait, on s'amusait, on vivait l'aventure, nous n'avions encore jamais pratiqué la montagne de cette manière, périlleuse, exaltante, les adultes nous appelaient à la prudence, mais nous attaquions sans relâche le chemin et ses obstacles, véritable terrain de jeux, emportés par nos âmes d'enfants insouciantes, droit devant, en quête de sensations, courant vers le danger, sans plus de limite.

La forêt nous avalait, gourmande et silencieuse, refermant sa gueule sur nos pas, effaçant la distance et le temps qui nous séparaient du col de la Lanterne, endormant les esprits bienheureux. Nous avançons, sans plus sentir la fatigue ni l'ennui, tenant le cap du chemin qui se traçait sous nos pieds, tentés plus d'une fois d'aller nous perdre dans ses ramifications

piégeuses. Où allait le chemin ? Peu importait tant qu'il nous transportait quelque part. Était-ce encore le chemin ? Ou bien un autre ? Nous n'en savions rien. Les adultes savaient, évidemment, nous on leur faisait confiance. Sauf que les adultes ne savaient pas. Ils étaient paumés, et, comme nous, ils ne comprirent pas tout de suite que le sentier ne descendait nullement dans la vallée et qu'il nous en éloignait, même. Ils s'obstinèrent, convaincus sans doute que ce choix était le bon, l'après-midi touchait à sa fin, nous avions perdu beaucoup de temps, il était hors de question d'être égarés, il fallait que ce soit la bonne route. Tout en continuant d'avancer et de nous perdre, ils cherchaient malgré tout à comprendre, carte et boussole en main, où pouvait être l'erreur.

Le chemin prit fin subitement, disparaissant de manière cruelle sous un tapis de végétation. Plus aucune trace visible d'une quelconque poursuite un peu plus loin dans l'horizon hachuré par les troncs d'arbre. Rien. Plus de sentier. Plus d'issue. Nous étions arrivés au milieu de nulle part. Quelle idée d'inventer un chemin qui ne mène à rien. La forêt l'avait-elle effacé, s'était-il gommé de lui-même à force de n'être emprunté par personne, pourquoi de manière aussi brutale, alors qu'il avait jusqu'alors couru sous nos pas, limpide, évident. Le chemin venait mourir au pied d'une barre rocheuse qui offrait un parfait mur d'escalade. Nous étions sans doute au cœur d'un spot pour les grimpeurs, les ramifications rencontrées étaient les veines qui menaient à d'autres parois. C'est la conclusion à laquelle en étaient arrivés les adultes après s'être concertés pendant de longues minutes, nerveux, la mine grave, agacés par notre agitation de cabris qui ne s'arrêtent jamais et nos questions insistantes sur la situation, parce que l'on cherchait à comprendre pourquoi on s'arrêtait comme ça et pourquoi il n'y avait plus de chemin. On voyait bien qu'ils nous avaient paumés. N'était-ce pas leur boulot de trouver le bon chemin ? On les sentait déstabilisés, peu sûrs de leurs choix, inquiets sur la suite, cherchant à expliquer la confusion, rebâtissant en vain le chemin sur la carte, comprenant peu à peu qu'ils s'étaient complètement gourés, depuis le début, depuis le col de la Lanterne. Même frère Michel avait perdu sa sérénité patibulaire.

Nous avons une brèche, on s'y engouffra.

Quand ils nous annoncèrent que l'on devait faire demi-tour et sans doute retourner au col de la Lanterne avant d'engager d'autres heures de marche sur un autre sentier incertain, des heures impossibles, des heures

interminables, ce fut la révolution. Il était hors de question de faire un pas de plus, on ne bougerait pas, comme si nous avions un autre choix, convaincus qu'ils l'avaient fait exprès. Ce fut le point de rupture, on n'avait plus confiance, le groupe avait retrouvé sa force, il reprenait son destin en main et décidait désormais pour lui. Ils nous pressèrent pour repartir, le groupe refusa de se bouger, assis par terre, vautrés sur nos sacs à dos, nous fîmes bloc contre eux. Le groupe voulait une pause, aussi longue qu'il l'aurait décidé, et repartirait quand il le voudrait. Le groupe faisait désormais sa loi. Tout était de leur faute, ils n'avaient plus rien à dire. Ils pouvaient bien s'énerver, nous rappeler à la raison – on marcherait de nuit si on ne se dépêchait pas ! –, ils n'avaient plus aucune autorité sur nous, et le Fèff n'oserait pas nous frapper un par un pour nous forcer à avancer. Le Fèff n'était plus rien. Il n'avait pas assuré, il semblait paumé, il n'impressionnait plus du tout, le groupe se retournerait contre lui, lui tomberait dessus s'il tentait quoi que ce soit. Ce que j'exprime c'est cette impression de toute-puissance et cet esprit mauvais qui s'empara de nous et nous unifia de façon assez incroyable, sans que nous ayons préparé quoi que ce soit, échangé le moindre mot d'ordre, un simple mécanisme d'émulation, chacun entraînant chacun, sans plus réfléchir.

Frère Michel fut le premier à rebrousser chemin, peu lui importait que nous restions là, si ça nous chantait, on se démerderait pour trouver notre chemin tout seuls, mais la nuit risquait d'être glaciale, il ne fallait pas pleurer, après. Il lança ces paroles avec un détachement si déstabilisant, presque méprisant, à croire qu'il n'avait aucune affection pour nous. Les jumeaux lui emboîtèrent le pas, évidemment, traîtres qu'ils étaient. Mireille et frère Jean-Marc tentèrent une dernière fois de nous raisonner, le ton était plus affable, et même plus compatissant, ils voulaient en finir, repartir au plus vite, ils nous suppliaient presque d'arrêter nos conneries, ils comprenaient que c'était une journée éprouvante pour tous, mais il ne fallait pas traîner...

Une chose surprenante se produisit alors. L'un des jumeaux poussa un petit cri. Il avait reçu un projectile, une pomme de pin, un petit caillou, je ne sais plus. On ne comprit pas bien ce qu'il s'était passé, ni d'où ça venait, on n'avait pas bien vu. Personne parmi nous n'avait lancé quoi que ce soit, le truc était sorti de nulle part, comme lancé par la forêt. Mireille explosa et nous tomba une dernière fois dessus avant de mettre les voiles, suivie par

frère Jean-Marc. C'en était trop ! Désespérant ! Ils partaient sans nous, tant pis !

Nous avions gagné. Enfin seuls. Le groupe était désormais maître de ses choix. Nous savourions notre triomphe, au pied de la barre rocheuse, à rire, à refaire le match à notre avantage. Nous restâmes là quelques minutes à attendre, assurés qu'on viendrait nous chercher, on verrait si on daignerait bouger, sans doute parce qu'on ne voulait pas moisir ici, mais on se ferait désirer, et tant pis pour les conséquences, ils pouvaient tous nous virer, on s'en foutait, on était fiers, puissants, irréfléchis, ce n'était pas le moment de se préoccuper de la suite, je n'eus pas envie de le faire, j'appartenais au groupe, je m'en remettais au groupe.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, personne ne revint nous chercher. Ils étaient partis pour de bon, ils nous avaient abandonnés, ils ne plaisantaient pas, mais nous non plus, il fallait tenir encore un peu, quelques minutes de plus, pour leur montrer, même si certains d'entre nous proposaient de se remettre en marche, lentement, histoire de, il y avait du chemin, c'était déjà pas mal ce que l'on avait fait, fallait peut-être pas abuser, et si on ne retrouvait pas les monos ?

Soudain, je fus fouetté à l'épaule par un projectile qui me fit sursauter et crier. Tout le monde se tourna vers moi. Un autre gars fut alors frappé à son tour. Ce fut l'incompréhension. La forêt nous attaquait. Un bruit se fit entendre un peu plus loin dans les arbres, puis un autre dans la végétation, celui d'une pierre qui roule. La peur me prit, les autres n'en menaient pas large non plus, entre rire et appréhension, on cherchait à comprendre. C'était quoi, ce bordel ? L'endroit était comme hanté, mais c'était impossible, nous n'avions plus l'âge d'y croire. Une bête, peut-être. Une bête sauvage. Qui lançait des pierres et des pommes de pin, n'importe quoi ! Il y avait forcément quelqu'un caché quelque part qui jouait avec nos nerfs, à nous faire une mauvaise blague, pire, un malade mental, un tueur.

On reçut encore un projectile, suivi d'un rire puissant et diabolique qui surgit des entrailles de la forêt et finit de nous glacer le sang. Le groupe ne valait plus rien, il n'était plus qu'une somme d'individus, le regard médusé, tentant de résister aux assauts de leur imagination, le cœur décomposé, regrettant fort à cet instant d'avoir désobéi.

Le rire retentit une deuxième fois au-dessus de nous. Il provenait du haut de la barre rocheuse, c'était certain.

« Oh, qui est là ? » gueula Franck à la roche et à la forêt. J'entends encore la colère dans sa voix, colère de peur et d'impuissance de ne pas voir ce qui nous tenait suspendus et jouait avec nos nerfs.

Silence. Soudain, une pierre roula du haut de la barre rocheuse et s'écrasa à quelques mètres de nous. On serait presque partis en courant si une voix familière n'était pas venue nous cueillir, railleuse et réconfortante.

« Regardez comme j'vous ai fait flipper ! Ah les branlos ! »

Cette voix n'avait pas encore de visage, mais je crus tout de suite au miracle. Je criai : « Jessy ! C'est toi ? »

À quelques mètres au-dessus de nous, comme enraciné dans la roche, dominant nos cœurs éreintés, Jessy apparut, le corps flamboyant, et son visage, traversé d'un sourire sardonique, associé à son nez tuméfié, prenait un caractère atrocement splendide.

Nous fûmes estomaqués. C'était impossible.

« Alors, c'est qui le plus fort, hein ? À genoux les gars, César, c'est moi ! »

J'ai cogité

Quand Jessy nous rejoignit, il fut acclamé, et littéralement assailli de regards, de questions, de mains qui voulaient le toucher en chair et en os, tant il éveillait par son apparition d'émotions fortes. Nous étions fous, fous de soulagement et de sidération, d'excitation à l'idée que quelque chose de grand était en train de se produire. Ce qu'il venait de faire était à peine croyable. Respect absolu ! Évidemment qu'il l'avait mérité son titre de César, il n'y avait pas plus fort, plus admirable que lui.

« Bande de traîtres ! nous balançait-il dans les dents. J'ai bien cru que vous ne la feriez jamais cette révolution, c'était pas trop tôt ! »

On eut beau se défendre, il avait tout vu. Il nous suivait depuis le début, à distance, parfois loin derrière à perdre presque notre trace, parfois très près, caché, à nous épier, à voir et à entendre tout ce que l'on avait fait ou dit. Il avait hésité le matin à nous approcher, c'était trop risqué, le terrain était souvent à découvert, il ne savait pas comment certains d'entre nous réagiraient, il ne voulait pas se faire griller. Il n'avait pas de plan en tête, il ignorait où tout cela le mènerait, mais il s'en foutait, il déciderait en fonction de nos réactions. Pour Michaël, le coup du sandwich, c'était lui, c'était trop tentant, il avait faim, et puis il fallait relancer la machine, on commençait à s'endormir, tous assis à manger sans rien dire. L'après-midi, il avait bien cru que tout était fini, on galopait, on avait lâché l'affaire. Heureusement que cette forêt nous avait perdus, s'il avait pu tracer lui-même ce faux chemin, il l'aurait fait pour nous faire payer notre compromission, mais ce que l'on venait de faire en brisant l'autorité nous honorait, on le méritait davantage, n'est-ce pas, après tout ce qu'il avait fait pour nous rejoindre ! Il s'était bien amusé à nous balancer des projectiles et à nous faire peur. La montagne et la forêt étaient à lui, il avait le sentiment de les posséder à présent qu'il s'y cachait, c'était son terrain de chasse, de traque, son nouveau royaume.

Comment avait-il fait pour être là, pour nous retrouver, pour ne pas monter dans le train ? C'est bien les questions que tout le monde se posait.

Il promit de tout nous dire mais nous proposa d'abord de quitter le chemin et de nous perdre un peu plus encore au cœur de la forêt et de la montagne, d'aller trouver une planque au cas où les autres reviendraient nous chercher. On déciderait ensuite de ce qu'on ferait.

Tandis que nous marchions, il se mit à nous raconter avec ses mots toute la réalité de ce miracle. D'ordinaire, Jessy aurait entretenu le mystère, il nous aurait laissés imaginer ce que l'on voulait. Mais il se montra bavard, peut-être avait-il besoin de parler, pris par l'excitation de nous retrouver, ou tout simplement souhaitait-il désormais prendre aussi possession de sa propre histoire. Je restitue ce qu'il m'en reste, je m'empare de ce qui m'intéresse.

Frère Michel l'avait donc accompagné à la gare de Saint-Martin-de-Morieuse pour le mettre au train direction Paris. Rouler une quarantaine de minutes dans un silence de plomb en compagnie de celui qu'il avait frappé et viré ne le dérangeait nullement, il avait dû conduire en fumant sa pipe avec son flegme habituel. J'imagine Jessy, assis à bonne distance sur le siège le plus près de la fenêtre, le visage tourné vers le bord de la route. Il pourrait reprendre le combat, avec ses mots, ses insultes, lui tomber dessus avec ses poings, provoquer un accident, se jeter hors de la camionnette, reprendre sa liberté, le sens de lui-même... Non, il se laisse conduire, amener à la gare, à la fin de l'aventure, comme ça, sans broncher. Il ronge son frein et encaisse la douleur de ce nez sans doute fracturé qui envahit tout son visage pour le prendre en étau. Il pourrait se plaindre. Reprocher. Les deux pourraient s'expliquer, déverser leurs rancœurs. Mais le mutisme est préférable. Jessy prendra sa revanche autrement, ou pas. Pour le moment, il regarde le paysage défiler et emporter, qui sait, des souvenirs, des regrets. Il ne nous a rien dit de tout ça. À l'écouter, ils n'ont été que deux corps ennemis qui ont roulé ensemble pendant quarante minutes, pris dans la glace d'une tension inextricable.

En ville, frère Michel s'arrêta devant une pharmacie. Il laissa Jessy seul. Celui-ci aurait pu se tirer, il ne le fit pas. Il prétendit être bien plus digne. Je crois qu'il était encore sonné, déstabilisé par ce qui venait de se passer. Il attendit. Il avait dans l'idée de rentrer chez lui. Il n'avait encore nullement imaginé rester là sur place, encore moins nous rejoindre. Après quelques minutes, l'autre remonta dans la camionnette et lui tendit un sachet en papier blanc qui contenait des antalgiques et une pommade. Il lui dit :

« Tiens, pour ton nez ! » Pas un mot de plus. Jessy ne répondit rien, il se contenta de prendre le sachet, il n'allait pas dire merci à celui qui lui avait pété le nez. Du mépris, c'était déjà assez.

À la gare, frère Michel lui demanda d'appeler sa mère pour la prévenir de son retour, tandis que lui irait acheter son billet. Jessy entra dans l'une des cabines téléphoniques devant la gare et composa le numéro de sa mère, il ne savait nullement à ce moment-là ce qu'il allait faire. Sa sœur décrocha, et, après quelques mots échangés avec lui, elle lui passa sa mère. Celle-ci était heureuse d'avoir enfin des nouvelles de son fils, il ne l'avait pas encore appelée depuis le début. Elle lui posa des questions qui le soûlèrent très vite. Il aurait pu lui balancer franco qu'il venait de se faire virer, comme d'hab, il aurait pu gâcher sèchement cet instant et cette joie agaçante qu'elle avait à entendre sa voix, à s'intéresser à ce qu'il faisait. Il ne dit rien. Pas tant pour elle que pour lui. Il n'eut d'un coup plus trop envie de rentrer ni de la revoir lui prendre la tête, en tout cas pas si vite, il pouvait bien s'offrir encore quelques jours, seul, libre pour aller où il voulait.

Frère Michel attendit le TGV avec lui. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, de sèches banalités, rien peut-être. Dès que les portes du train s'ouvrirent et que les voyageurs commencèrent à monter, il l'abandonna à son sort. Bon débarras ! Dans le wagon, Jessy remonta la rangée en direction de sa place. À Paris, il saurait où crecher, ou bien il pourrait s'arrêter en chemin pour arpenter d'autres coins paumés de France. Il atteignit sa place, un type, déjà assis sur le siège d'à côté, lui lança des regards qui plantaient leurs préjugés dans la couleur de sa peau, dans la blessure de son nez, et qui dévisageaient sa face de délinquant l'air de dire : il va quand même pas s'asseoir à côté de moi celui-là ! Pour qui se prenait-il, ce bâtard, à le regarder comme ça ? Était-il meilleur que lui avec sa face de crapaud ? Jessy aurait pu s'asseoir pour le faire chier, lui imposer sa mauvaise fréquentation, mais il n'eut pas envie de perdre son temps à voyager à côté d'un con, il préféra poursuivre son chemin dans l'allée et ressortir par l'autre couloir. Il s'installerait où il voudrait. Il pourrait aussi descendre du train, prendre le suivant ou le premier du lendemain, aller explorer les bas-fonds de Saint-Martin-de-Morieuse.

Fin des deux minutes d'arrêt du train, le roulement de sifflet du chef de gare retentit, Jessy hésite, allez chiche, au moment où le signal annonce la fermeture de la porte, il saute du wagon.

Il resta bien une bonne heure planqué dans un coin du quai à fumer des clopes et à attendre que frère Michel eût quitté pour de bon les lieux, il n'était pas question de tomber nez à nez avec lui, puis il partit à la conquête de la ville, s'imaginant faire des rencontres, se faire payer des coups, se nourrir de nouvelles expériences, profiter de la nuit qui s'annonçait belle.

Il fut bien déçu. La ville était une couche-tôt. Une ville pour les vieux, propre sur elle. Même aux heures les plus chaleureuses du début de soirée, les rues ronflaient déjà gentiment, l'ambiance agonisait, tout juste quelques restaurants repliés sur eux-mêmes qui accueillaient des clients d'un certain âge, les PMU baissaient le rideau, renvoyant chez eux les piliers de comptoir avec qui il aurait pu au moins s'entendre, il n'y avait pas d'autres bars, pas d'autres lieux de vie, il fouilla, erra longtemps, il n'en trouva pas, il ne rencontra pas non plus de jeunes sur les places, dans les recoins des quartiers même les plus reculés, avec des cannettes de bière, quelques grammes de shit, en mobylette ou avec des clébards, causant, tripant, occupant le trou béant de leur soirée. Rien, cette ville n'avait pas de jeunes, elle s'en était débarrassée, n'en voulait pas, il n'y avait plus que lui, errant dans ses artères à s'en décomposer le moral, et qu'elle prenait sans doute avec son sac à dos de surplus militaire et ses rangers, son nez cassé de pouilleux pour un vagabond dont il fallait se méfier, un rebut qu'on avait oublié de balayer et qu'elle préférait ne pas voir pour ne pas troubler sa tranquillité. Cette ville voulait juste dormir et se complaisait dans son ennui de cimetière encastré entre des montagnes de seconde zone, laide et minable. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Pourquoi n'était-il pas retourné à Paris ?

Il se posa dans le seul Kebab de la ville, heureux de retrouver un semblant de vie normale, mais une nouvelle fois, alors qu'il pensait pouvoir fraterniser, il se heurta à une salle vide, et le cuisinier, peu causant, préférait regarder le petit écran de la télé suspendue au mur. Il entra un peu plus tard dans la soirée dans une épicerie pour acheter des bières. Le vieux Rebeu qui la tenait avait causé deux minutes avec lui, il lui demanda ce qui était arrivé à son nez, Jessy répondit qu'il s'était battu, le vieux ne chercha pas plus loin, il pérora vaguement sur la jeunesse qui aimait bien se battre, ou un truc dans ce genre, conclut par une formule du type, « C'est la vie ! » ou « Faut faire attention, mon garçon ! », puis il se tut. Jessy avait réussi à lui chourer une bouteille de vodka et quelques mignonnettes d'alcool. Une

cible facile. Il lui avait demandé s'il vendait des clopes. Le vieux était parti en chercher qu'il planquait dans la réserve, il ne s'était pas méfié, il n'y avait qu'à se servir et à sourire poliment quand il revint.

La nuit était tombée sur la ville. Jessy était retourné du côté de la gare. Il nous raconta qu'il avait sauté la grille d'un parc fermé et qu'il s'était posé sur un banc. Il n'avait pas dormi. Il avait kiffé d'être seul face à la nuit et à l'ombre des montagnes à boire ses bières et à fumer des cigarettes comme un poète en attendant le petit jour. On n'en revenait pas, qu'il soit resté comme ça pendant des heures assis à ne rien faire. « J'ai cogité ! » nous lança-t-il solennellement. Sur quoi, ça le regardait. J'ai cogité. Cette phrase lui donnait un air important, je pris cela pour la marque des grands : il venait de se faire violemment exclure, il n'était pas monté dans le train, avait erré dans une ville hostile, seul, abandonné, et il s'offrait encore le luxe de cogiter, tellement supérieur, détaché de tout, atteint par rien. Ce fut au détour d'une pensée qu'il eut l'idée de revenir et de nous retrouver. Il prétendait avoir plus ou moins orchestré son exclusion, il avait voulu se tirer, aller faire un tour ailleurs, et il décidait à présent de revenir parce que l'on ne pouvait se passer de lui, et surtout par goût du défi, parce que personne d'autre ne serait capable de faire une chose pareille.

Le récit se voulait glorieux. J'ai tout gobé, admiratif comme tous les autres, sans doute. Ce gars était complètement taré, formidablement taré, insaisissable et génial. Ça, c'est incontestable. Je reste ébahi aujourd'hui encore face à son rocambolesque retour, mais je ne crois plus au mensonge qui entoure cette nuit dans ce parc. Je ne crois pas à l'invincible Jessy, au-dessus de tout, celui-ci ne m'intéresse plus. Il n'est pas revenu comme ça pour la beauté du geste. Non, ce fut l'accouchement d'une longue nuit de souffrance. J'ai cogité, a-t-il dit, nous aurions dû entendre : j'ai lutté contre moi-même, affronté mes démons, je me suis déchiré et détesté, j'ai réveillé l'amertume et la colère. Je suis revenu pour tout détruire.

Je le regarde s'échouer dans ce parc fermé comme une épave sur un écueil de solitude. Le ciel n'est pas même beau, sombre et vaseux. Il ne se passera rien ce soir. Il a escaladé la barrière pour aller se mettre en cage sur un banc sur lequel il cogite, sur lequel il dormira peut-être, non plus maître de lui-même mais misérable comme un charclo. Il en a connu d'autres, des situations pouraves comme celle-là, et même des pires, des plus dégradantes, mais il n'a pas toujours éprouvé aussi violemment le sentiment

qui le tараude à présent, d'être quoi qu'il fasse si semblable à lui-même, Prince des ratés et des merdeux, c'est-à-dire rien de plus que quelqu'un qui n'est rien et qui croit être tout, prisonnier d'une existence faussement éclatante mais dont les plombs ne cessent de sauter, mauvais système, surchauffe d'aspirations, toujours ramené au même point, à ce réduit obscur et glauque, avec ses murs étouffants et son sol gluant de mélancolie, le cœur accroché aux lambeaux d'une jeunesse cramée à toujours l'enflammer pour chercher la lumière, la liberté, la vie encore, se consumer jusqu'à la mort pour sortir de là. Mais toujours le même échec. Ah, ça oui il cogite, je peux même l'imaginer qui nous déteste de ne pas être là autour du banc à lui faire la cour, à être les saint Paul de sa toute-puissance, lui qui s'est sacrifié pour le spectacle. Que reste-t-il de lui à présent qu'il est assis au fond du trou du cul de la vallée. Il comprend plus que jamais qu'il a perdu. Il n'a rien orchestré de son exclusion, rien maîtrisé comme il voudrait le prétendre. Il s'est fait surprendre par l'autre qui l'a humilié devant nous, on ne gardera plus que cette image du coup de poing sur sa prestance, de son aura dégradée à jamais. Il s'est fait corriger. Foudroyer ! Il n'a rien vu venir. Pourquoi ne s'est-il pas jeté sur lui pour le cogner à son tour, le saigner, le crever ? Il se déteste d'en avoir été incapable sur le moment. Mais ce n'est pas comme cela que Jessy remporte ses victoires. Alors, il s'est cru beaucoup plus digne de garder le silence, de rester stoïque, de jouer à celui qui part la tête haute et qui ne se laisse atteindre par rien. Tu parles ! Il a été lâche, il n'y a pas d'autre mot. Pire encore, il a eu peur, pétrifié par la puissance du coup, il s'est laissé déborder, l'autre avait soudain une force insurmontable. Il est rongé par l'image de ce poing qui vient s'écraser grossièrement sur sa tronche et lui défoncer le nez, et de son corps ébranlé, de son image qui ne peut que s'écrouler. La chute. La défaite. La honte.

Cette nuit-là, Jessy est descendu bien bas, il s'est coupé les ailes avec une telle violence qu'il aurait pu tout défoncer dans ce parc, il a réduit toute son existence à un mensonge, il n'a plus voulu voir ce qui faisait sa richesse et son humanité, il s'est laissé écraser sur le sol de sa conscience, et sans pitié, il s'est jeté sur lui-même et s'est roué de coups. Le goût de la rage qui l'animait était délicieux, il a frappé et frappé sur son image pour la cabosser, la déformer, détruire le mythe et les certitudes. Mais plus il frappait, plus l'image changeait de visage. Il cognait sur la terre entière de ne pas se laisser posséder, de ne pas le comprendre. Il cognait sur nous de

l'avoir vu tomber, de ne plus briller à nos yeux détournés. Il cognait sur frère Michel, responsable de tout, autant que lui-même, l'ennemi, l'adversaire après lui-même, celui qui payerait pour tout le monde. C'est ainsi que Jessy se releva, pris d'un sursaut d'orgueil, gagné par une haine immense qui lui redonnait toute sa puissance. Il n'en resterait pas là. Il tenterait l'impossible, il reviendrait pour changer le cours de cette histoire. Il n'y a que cela qui puisse expliquer son retour. Il n'a pas accompli une telle prouesse juste pour le prestige, il était animé d'une autre force bien plus dévorante, sauvage, avec la volonté de corriger son image, de la reconquérir, d'écrire autrement sa légende, non pas pour une question d'honneur, cela ne valait pas un clou, mais bien pour se venger.

Je ne suis pas certain qu'il ait imaginé ni planifié quoi que ce soit cette nuit-là. Le seul but qu'il nourrit dès lors était de revenir, coûte que coûte, réussir la prouesse de revenir, pour nous montrer ce dont il était capable, nous étrangler d'admiration ; pour le reste, il verrait, il composerait avec la situation comme toujours.

Aux prémices de l'aurore, il se mit en route en tentant de retracer le chemin qui l'avait mené à la gare en sens inverse. Il avait gardé en tête le nom du village où nous campions. Il marcherait jusque-là, déterminé à nous retrouver, mais c'était à plusieurs dizaines de kilomètres, c'était impossible, à son arrivée nous ne serions plus là. Il s'en foutait, il avançait, il verrait bien. Il réussit à sortir de la ville et cheminait sur le bord de la départementale, sac sur le dos, ne sachant pas forcément s'il allait dans la bonne direction, quand un camion s'arrêta. Le chauffeur lui demanda où il se rendait comme ça et lui proposa de monter, un type brut de décoffrage mais sympa, qui fit même un détour pour le rapprocher le plus possible. Jessy se recomposa un visage affable et innocent. Il raconta au type qu'il venait d'arriver par le train de nuit et qu'il devait rejoindre le campement par ses propres moyens, c'était l'esprit de la colo à laquelle il allait participer, à la dure. Pour le nez, il aurait pu dire qu'il s'était fait agresser dans le train, il préféra expliquer qu'il pratiquait la boxe, sa passion, et qu'il avait pris un mauvais coup à l'entraînement. Il se montra poli et bien éduqué, parlant de ses parents avocat et médecin, jouant le rôle du garçon passionné, valeureux, rempli de bonnes valeurs, débrouillard, un comme on aimerait en voir plus souvent. Jessy essayait de faire oublier son visage, ce visage qu'il avait de lui-même, mais l'autre s'en foutait, il pouvait être noir

ou blanc, avoir la gueule cassée du voyou ou du boxeur de bonne famille, cheminer à l'aventure ou traîner sur le bord des routes comme un gars louche qu'il ne faut surtout pas prendre en stop, le routier s'en foutait, il voulait juste causer.

Ce type lui avait sauvé la mise, grâce à lui il avait pu rejoindre notre campement à temps. Il avait marché le dernier kilomètre et était arrivé à notre réveil. Il se planqua dans un coin en attendant que notre groupe démontât le camp et se mît en branle. Fort heureusement pour lui, nous quittâmes les lieux à pied ce jour-là et non avec le camion.

C'est ainsi qu'il nous suivit, incroyablement invisible, pendant toute une journée, risquant à chaque instant de se faire surprendre ou de nous perdre, de voir ses projets mis à mal. Mais pour quoi faire ? Dans quel but ? Il n'en sait rien, rien n'est encore écrit. Il marche, il suit, en route vers une issue qu'il ignore complètement, mais déterminé à tenter quelque chose.

OceanofPDF.com

On garde que les vrais

Nous avions quitté le bout du chemin en poursuivant à travers la forêt afin de disparaître complètement. Nous progressions sur un terrain vierge et accidenté sans trop regarder où nos pas nous menaient, absorbés par le récit que Jessy nous faisait de son périple. Il parlait, on se suivait, laissant le reste loin derrière.

Un ou deux gars avaient bien émis des réserves au départ. Aristote même, je me souviens, avait tenté de raisonner, juste comme ça, il était préférable de s'interroger pour avoir la meilleure lecture possible de la situation, si ça ne tenait qu'à lui, il foncerait évidemment, il n'était pas un traître ! Mais était-on obligé de quitter le chemin pour vivre notre nouvelle vie ? N'était-ce pas dangereux ? Le jour déclinait, la nuit allait brouiller les pistes, on n'avait rien à bouffer à part quelques pâtes de fruit ou des nougats, et encore pas pour tout le monde, on pourrait se perdre définitivement, ne plus pouvoir sortir de cette forêt. Et puis, les monos, finiraient bien par venir nous chercher, et s'ils ne nous trouvaient pas, ils appelleraient les secours, ce serait tout un bordel ! Ses remarques se firent balayer, fallait pas se poser de questions ! Le groupe était survolté. C'était par là et pas autrement, les monos pouvaient aller se faire foutre, ils l'avaient bien cherché, on allait rester dans cette forêt et cette montagne au moins pour la nuit, après on verrait, on avait de quoi camper, on ferait du feu, on chasserait pour se nourrir, on vivrait comme des sauvages ! Jessy avait été plus clair encore, il n'avait pas accompli tous ces exploits pour rien, pour jouer petit bras, hésiter, obéir ; lui ne pouvait plus revenir en arrière, c'était par-delà l'inconnu et pas autrement. Il ne forçait personne à le suivre, mais les trouillards, les lâches devaient se tirer sans attendre. « On garde que les vrais, avait-il dit. Si c'est trop dur pour vous, dégagez ! Courez derrière le Fèff, allez, vite, il attend pas, il n'en a rien à foutre. Qu'il se démerde à expliquer aux secours qu'il vous a paumés ! Il a voulu la guerre, il va l'avoir ! »

Le groupe exulta. Ouais, c'était la guerre !

Jessy n'était plus le même. Lui qui n'avait jamais revendiqué cette position de chef, naturellement toujours à part, au-dessus, semblait à présent vouloir prendre le contrôle de tout, de la montagne comme du groupe. Son retour marquait un changement, il était revenu pour être le patron et le revendiquer. Il prenait possession de nous, de nos attentes, de notre soif d'être et d'agir, il nous embarquait avec lui comme le joueur de flûte de Hamelin. Nous n'avions pas compris qu'il se servait de nous pour prendre sa revanche sur frère Michel : il lui ferait payer cher son coup de poing, lui aussi tomberait de haut.

Personne n'osa quitter le groupe. Peut-être que si l'un d'entre nous avait eu le courage de rebrousser chemin, l'émulation collective se serait fissurée, d'autres auraient suivi. Mais la pression était trop forte, qui assumerait d'être celui qui lâche le groupe, qui lâche Jessy, pour courir derrière des monos qui ne voulaient plus de nous, celui-là n'aurait plus d'existence pour le reste du séjour, comme s'il se pouvait que le séjour continuât après cela. L'aurait-on même laissé partir ? Mais nous étions des vrais ! Beaucoup d'entre nous étaient sincèrement déterminés à en découdre, prêts à se jeter dans la grande aventure, à suivre Jessy. J'en faisais partie, heureux pour la première fois de ne plus vouloir de limites, d'accepter de sortir de moi-même. Je luttais bien contre quelques craintes et doutes encore, j'aurais voulu savoir où tout cela nous mènerait, pouvoir contrôler l'issue, mais je me laissais enivrer et rassurer par l'élan collectif qui me paraissait plus solide que tout, ensemble nous ne risquions rien. Je me vantais d'être semblable à Franck, Adama, Clément, Charbel et d'autres encore, sûrs d'eux, sûrs de nous, téméraires comme Jessy, débridés, libérés de tout carcan comme lui, livrant le même combat.

Nous finîmes par dégoter la planque idéale, profondément enfouie dans la forêt, loin, très loin du bout du chemin. Un endroit introuvable. Une forteresse. Deux immenses rochers en barraient l'entrée, effondrés l'un sur l'autre, laissant une fente suffisante pour qu'un corps légèrement fléchi puisse y passer. On pénétrait ainsi dans un espace à ciel ouvert mais quasiment clos sur lui-même par le relief du terrain, le rideau de végétation et bien d'autres rochers de plus petites tailles, déposés au sol ou enchevêtrés les uns dans les autres, et qui formaient des sortes de gradins ou de trônes de pierre dont chacun s'empara au plus vite pour être assis aux places les plus nobles, éprouver ce sentiment dérisoire de supériorité, ou plus

modestement pour ne pas se retrouver comme un couillon, sans un petit bout de caillou à soi, obligé de s'asseoir sur le sol.

J'ai le souvenir qu'une fois installés nous formâmes une assemblée où les équilibres et les rapports de force du groupe se matérialisaient dans la pierre, par la manière dont les uns dominaient les autres par la hauteur, la position de leur corps, confortablement vautrés comme des empereurs ou douloureusement perchés sur une arête. Je m'étais réjoui d'avoir conquis l'une des meilleures places, sûr qu'on me l'enviait, prêt à la défendre. Seul Aristote resta debout. Il se fit rapidement chambrer. Sans se démonter, avec humour, il s'empara de l'espace qu'il restait au sol pour l'investir à la manière d'une scène. Il réussit à retourner la situation à son avantage et assura le spectacle par son hilarante condescendance. Il refusait d'avoir à lutter d'une manière aussi primaire pour un bout de pierre, lui, ses victoires, il les remportait avec l'esprit, par sa différence, il n'était pas un mouton, mais un être unique, il n'y avait qu'à voir la manière dont il nous faisait face, nous n'étions finalement que des spectateurs de son écrasante supériorité.

Aristote mit le groupe de bonne humeur. On se mit à plaisanter, à raconter des conneries et des histoires, à refaire le récit de cette journée, à rire, à faire les fous, la place conquise n'eut bientôt plus aucune importance, les corps bougeaient d'un rocher à l'autre. L'atmosphère était détendue, je crois que chacun se sentit bien, à sa place, oubliant que l'on se retrouvait perdus dans les montagnes, que le soir tombait couvrant la forêt d'un voile d'obscurité, et que le monde entier, peut-être, était à notre recherche. Les heures passaient, le temps n'avait plus d'importance.

Jessy avait fini par sortir la bouteille de vodka. On n'avait rien à manger, plus d'eau, mais on avait de quoi faire la fête ! On se lança dans quelques jeux, bras de fer, devinettes, action ou vérité, dont le but était de faire boire les autres pour ne pas avoir à le faire. Les règles étaient aléatoires et changeaient à la tête du client, chacun pouvait perdre à n'importe quel moment selon qu'un autre parvenait habilement à retourner le groupe contre lui pour le forcer à avaler une gorgée d'alcool, c'était le gage de la défaite. Le groupe criait alors avec fanatisme « Bois, bois, bois ! », et la victime buvait sans avoir le choix, sous les huées et les rires. Contester une injustice, c'était se prendre une gorgée de plus, dire une connerie, trop fanfaronner, se faire un peu trop oublier, c'était se prendre encore une

gorgée. Ce système amusait tout le monde tant que l'on n'avait pas à le subir. On y passa tous, certains plus que d'autres, chacun y allait de sa grimace comique, l'alcool brûlait, passait mal, tordait les visages, faisait tousser, rugir. Chaque gorgée était une souffrance, je n'avais jamais bu un truc aussi infâme, d'une fadeur à soulever de violents haut-le-cœur qu'il fallait réprimer pour ingurgiter ce foutu truc. Si on recrachait, buvait pour de faux, on se reprenait deux gorgées – seul Ganaël qui avait dégueulé était parvenu à se faire jeter du jeu –, il était impossible de reculer, de se défilier, le groupe criait des « Bois, bois, bois ! » qui t'encerclaient, et je buvais comme les autres qui luttaient tout autant que moi, ce n'était qu'un mauvais moment à faire passer du pharynx à l'œsophage ; une fois descendu, l'alcool réchauffait la poitrine et le ventre d'un feu de vie, il coupait la faim, et la fatigue des membres s'estompait, les résistances lâchaient, le corps grisé devenait plus léger, les rires plus idiots.

La bouteille se vida peu à peu, Jessy en avait descendu à lui seul une partie, il n'avait pas besoin de perdre pour boire, souvent au passage de la bouteille dont il gardait le contrôle, il prenait une rasade sans la moindre difficulté, visiblement plus habitué que nous à s'enfiler un pareil tord-boyaux sans que cela ne lui fît rien.

Quand il n'y eut plus de vodka, nos jeux prirent fin. Heureusement, Jessy ne sortit pas les mignonnettes. La pression redescendit, l'ambiance aussi, entretenue encore par quelques bons mots ou conneries, on était bien, c'est ce que l'on voulait croire, à se laisser porter par les effets de l'alcool, installés sur nos rochers ou sur le sol, adossés à nos sacs, c'est vrai que je me sentis libéré dans les premiers instants, vauté au paradis avec les potes, mais assez vite, la tête se mit à tourner et la nausée me prit. Je me redressai. Pas bien du tout. L'alcool en refroidissant devenait un poison trompeur. Mon corps s'était raidi sous l'effet des vertiges, ma bouche était desséchée, le crâne cognait légèrement, j'avais envie de vomir. Je tenais, tenais, gagné de sueurs froides et de regrets d'avoir bu. Je respirais, respirais des bols d'air frais pour reprendre le contrôle, faire bonne figure. Il ne fallait pas vomir. Tout autour de moi me devint insupportable, la nature comme le bruit des autres. Je détestais mon corps de me faire ça maintenant, de ne pas être bien comme les autres qui n'avait pas l'air de souffrir autant que moi des effets indésirables.

À force de m'abreuver d'air, le buste droit et raide comme un piquet, la

nausée redescendit. Mon estomac se détendit. La menace semblait passée, mais la fatigue me prit. Je m'appuyai de nouveau sur le sac, y posai la tête devenue lourde, décidément mon corps m'échappait. Mes paupières se fermèrent, je m'assoupis à plusieurs reprises, chaque fois secoué, réveillé par les voix de ceux qui discutaient encore, coupable de lâcher mais pris d'une terrible envie de dormir, de m'abandonner à la faiblesse. La nuit était tombée. Nous pourrions en rester là, à comater, à se laisser gagner par le sommeil, ne rien vouloir d'autre, laisser la bonne humeur et les conversations s'éteindre progressivement, et la soirée se mourir comme un feu que l'on n'entretient plus.

Mais Jessy et d'autres acharnés finirent par secouer le groupe, ils ne voulaient pas en rester là, la soirée ne faisait que commencer, il fallait se bouger ! Ils proposèrent de lancer une expédition pour chercher de l'eau, mais ce qui les excitait surtout était l'envie de chasser. Ils avaient commencé à tailler à la va-vite des bouts de bois en forme de pique, persuadés qu'ils attraperaient un paquet de gibiers qu'on ferait rôtir au feu de bois. J'aurais bien voulu qu'ils ne soient pas aussi motivés, mais ils avaient raison, on ne pouvait pas en rester là, il fallait faire mieux, il fallait faire plus, on était là pour vivre. Je m'arrachai à ma léthargie, mon corps n'eut pas d'autre choix que de suivre, je me devais d'être l'un de ces acharnés, prêts à tout. Je repris du service, en marche forcée et difficile, mais l'action me galvanisa peu à peu. Je taillai mon bout de bois, et me nourris du fantasme collectif d'un assaut flamboyant au cœur de la montagne.

Nous laissâmes nos sacs dans notre forteresse et nous nous enfonçâmes dans la nuit épaisse et déroutante en quête d'eau et de proies. Nous rayonnâmes à travers la forêt une bonne heure avant de déchanter. On avait eu beau faire un silence de mort, creusé l'obscurité avec nos yeux perçants, on ne tomba sur aucun bestiau à embrocher. Pire, on ne trouva pas une goutte de flotte, cette montagne était désespérément sèche. Tout juste avait-on du bois pour faire un feu, mais cela n'intéressa plus personne au moment de regagner le camp.

Les esprits, rongés par la faim, la soif et la fatigue de cette journée interminable, tournèrent au vinaigre. Les avis divergeaient sur la situation. Le ton monta. L'unité se décomposa. Pour Jessy, tout allait bien, il était chaud pour continuer à chasser, on s'y était mal pris, on était trop

nombreux, il était certain d'être capable avec une meilleure stratégie d'attraper un gros morceau, il fallait persévérer, et on boirait les mignonnettes, et on danserait autour d'un grand feu à se foutre de tout ! Nous n'étions plus motivés. Il se vexa. On ne valait rien, il irait chasser tout seul, il n'avait pas besoin de nous ! La possibilité de dormir là fut soulevée, on attendrait ainsi que le jour se lève et l'on aviserait. Cela aurait été sans doute l'idée la plus raisonnable, mais elle fut contestée. Non, il fallait se remettre en marche, c'était l'avis de Franck qui impulsa le mouvement, il fallait se tirer de cette montagne, il ne le sentait pas de rester ici. Quoi ! Marcher pendant des heures en pleine nuit, sans savoir où aller, il était taré ! Les corps voulaient juste dormir, s'effondrer sur le sol, ne plus penser ! Et Jessy revenait à la charge, si on redescendait dans la vallée le Fèff gagnerait, tout ce que l'on avait fait ne servirait à rien ! Et lui ? Quoi, on le laissait tomber ? Non évidemment, on n'était pas des baltringues, mais son mode de vie à la sauvage ne séduisait plus personne, on pourrait tenter autre chose, autrement. Franck s'énerva, il en avait ras le bol de parlementer, lui était déterminé à se tirer, Jessy faisait ce qu'il voulait, il ne lui devait rien, c'est lui qui avait voulu revenir, on n'allait pas passer le reste de notre vie ici pour lui faire plaisir, on en avait assez fait, on rentrait !

Franck réussit peu à peu à imposer sa volonté. On lâcha Jessy sans le vouloir. Le moral était bas, l'idée de sortir de ce qui ressemblait de plus en plus à un enfer finit par satisfaire tout le monde : se mettre en mouvement, être en action pour ne pas désespérer.

Jessy resta assez calme, sans s'acharner dans la dispute. Fidèle à lui-même, il se plaça au-dessus comme si ce désaveu ne l'affectait nullement. Il préféra le mépris à la colère. On voulait descendre, on redescendrait, dommage si c'était trop dur pour nous ! Lui ne descendrait pas, il avait envie de tenter l'expérience de vivre dans cette montagne. Pour la gloire, même pas. Juste comme ça pour voir, dans une négation du raisonnable que personne ne comprenait plus.

On remit nos sacs sur le dos et on se tira de la forteresse. Quelle heure était-il ? Je ne sais plus. La nuit était profonde. Où allions-nous ? Nous n'en savions rien. Il nous fallait une bonne dose de courage pour accomplir la marche que l'on avait à faire, mais c'était toujours mieux que la faim et la soif, l'immobilisme et la mort. Il ne fallait plus réfléchir.

Finalement, Jessy partit avec nous, même s'il prétendait ne faire qu'un

bout de chemin avant de vaquer à son destin et de se débrouiller tout seul. Cela réconforta tout le monde, on eut ainsi moins l'impression de le lâcher, de le trahir.

Le groupe avait retrouvé son unité. Une unité relative.

OceanofPDF.com

En montagne, faut descendre tout droit

On avait décidé au départ de regagner le bout du chemin, de le retracer en sens inverse jusqu'au col de la Lanterne et d'aviser ensuite. Mais la perspective d'avoir à tout recommencer pendant d'interminables heures de marche nous gonfla très vite. Pourquoi faire compliqué quand on pouvait faire simple ? Cela faisait dix jours qu'on nous forçait à marcher sur des sentiers, jamais directs, toujours sinueux et trop longs, toujours contraints, sans pouvoir nous en écarter. Le sentier, c'était le truc du Fèff, nous, on ferait différemment ! Ce n'était pas compliqué, pas besoin de chemin : en montagne, faut descendre tout droit. Ce fut la brillante idée qui fleurit dans l'esprit du groupe. Dans une heure, on serait dans la vallée, on aurait de la flotte et de quoi grailer. Quant à savoir où l'on déboulerait, on ne se posait même pas la question.

On se mit à dévaler sans trop de prudence la montagne en ligne droite ou presque. La nuit n'était pas si sombre, on voyait suffisamment le relief de la pente pour s'y aventurer. Celle-ci était par endroits douce et agréable, à d'autres plus escarpée et piégeuse, peu importait, on avalait tout, inconscients du danger, sûrs de notre coup, heureux comme des gamins qui se prennent pour des skieurs hors-piste slalomant librement entre les arbres, dans une poudreuse de terre et de végétation. Au pire, on tombait le cul par terre et le sac nous protégeait.

Malheureusement, nous finîmes par nous heurter à un obstacle de taille qui arrêta net notre course folle. Le terrain s'était soudainement fracturé et effondré. À nos pieds, nous découvrîmes une barre rocheuse qui tombait sur deux, trois mètres de profondeur, peut-être plus à certains endroits. Elle n'était pas bien haute, mais elle suffit à en impressionner plus d'un par son brutal surgissement. Celle-ci ceinturait le terrain sur toute sa largeur comme une immense balafre qui empêchait partout de passer. Peut-être aurions-nous pu la contourner, en allant bien plus à droite ou bien plus à gauche, mais cela revenait à chercher un chemin. Nous n'avions pas d'autre choix que d'affronter l'obstacle, de le franchir, ce ne devait pas être difficile, il y

avait de bonnes prises, quelques racines, on en ferait notre affaire, certains se défièrent même pour savoir qui était prêt à sauter, à quel endroit, avec ou sans élan. Mais on se méfiait, n'était-ce pas une sorte de mur, de rempart à ne surtout pas franchir, qui nous empêchait d'entrer sur un territoire périlleux ? La montagne nous mettait en garde, un peu comme dans les films, n'allez pas plus loin ou vous mourrez, jeunes et braves aventuriers ! Qu'allions-nous trouver ensuite ? Peut-être d'autres barres rocheuses plus profondes encore, des ravins dans lesquels nous tomberions. Les esprits inquiets se réinventaient une montagne cassée de partout, blessée par des dizaines de précipices, en lambeaux de roches, fragile, fuyant sous nos pieds. On eut beau interroger l'horizon, en interpréter les formes, creuser la nuit du regard, le sol qui se poursuivait plus loin finissait par nous échapper sauvagement dans la végétation et par disparaître. Il était impossible de savoir ce qu'il y avait après, c'est bien ce qui nous retint. Le doute. La peur. Je me souviens que l'on s'était posés de longs instants à tergiverser, incapables de prendre une décision. Certains prétendaient qu'ils étaient prêts à y aller, mais ils parlaient plus qu'ils n'agissaient.

Franck, qui avait poussé pour descendre tout droit, vraie tête brûlée dans la pente, hésitait désormais à entreprendre quoi que ce soit. Il devait se sentir obligé de montrer la voie en tant que meneur, pourtant, l'obstacle semblait le perturber. Il n'avait pas peur, mais il n'était pas un téméraire dans l'âme. Son intelligence le retenait de se jeter dans la gueule du loup, il ne le sentait pas, n'hésitait pas à l'exprimer, il n'avait rien à prouver, mais il lui paraissait encore inconcevable de faire machine arrière, il repoussait cette décision comme si elle lui appartenait, qu'il en serait responsable, le groupe hurlerait si l'on renonçait trop tôt. Il aurait voulu trouver le moyen d'agencer autrement la montagne, de la dérouler sans aucun piège mortel jusque dans la vallée. Droit devant ! Il comprenait que c'était impossible.

Quant à Jessy, il s'était assis contre un arbre, légèrement en retrait, à fumer une cigarette et à siffler seul une mignonnette d'alcool, peinard, en attendant que l'on se décidât à entreprendre quelque chose. Il portait sur notre groupe un regard détaché qui semblait amusé de notre agitation face à l'obstacle. Qu'éprouvait-il à ce moment-là ? Je n'en sais rien, il ne laissait rien transparaître, gardait simplement son sens de la repartie quand on l'interpellait, pas vexé du tout, mais il nous faisait clairement comprendre

que cela n'était plus son affaire. Électron libre de nouveau. Hors du jeu aussi longtemps qu'il le voudrait.

Et puis, une fois la mignonnette vidée et balourdée un peu plus loin, il daigna se lever et se rapprocha du bord. Qu'allait-il faire ? On imaginait qu'il allait descendre, évidemment. Il n'en fit rien. Il se contenta de contempler quelques instants le terrain en contrebas, sans rien dire, puis il tourna les talons en lâchant : « Alors qu'est-ce qu'on fait les gars ? » Il nous provoquait, on avait voulu faire les malins, maintenant on se démerdait.

À cet instant, Ganaël oublia de se taire, encore une fois.

« Tu vas pas descendre ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi moi ? lui répondit Jessy. Pourquoi toujours moi ? Ça t'a pas suffi de me balancer au Fèff, à cause de toi je me suis fait virer ! Et maintenant, tu voudrais que j'aie risquer ma peau pour toi. Tu crois que je suis ton larbin ou quoi ? »

Ganaël tentait en bredouillant de rattraper le coup, il s'excusait, ce n'était pas son intention, mais Jessy ne lâcha pas l'affaire.

« Pourquoi tu ne descendrais pas, toi ? Moi, tu vois, j'ai pas envie. T'es toujours là en train de la ramener, un vrai casse-couilles, et tu laisses les autres se mouiller à ta place. Allez, vas-y descends ! On te regarde ! »

Ganaël suppliait, mais Jessy ne lui laissait plus le choix, il lui ordonnait de descendre, le menaçait : « Tu vas voir. Je vais te balancer comme tu m'as balancé ! »

Soudain, sans prévenir, il s'empara du sac à dos de Ganaël et le balança dans le vide au bas de la barre rocheuse. Aucun scrupule. Le sac en heurtant le sol se mit à rouler dans la pente à une vitesse impressionnante puis disparut une vingtaine de mètres en contrebas, dévoré par la gueule de la nuit. Plus rien, plus une trace, plus un mouvement, plus un bruit. Ce fut la sidération.

« Allez, va le chercher maintenant !

— Mais qu'est-ce t'as fait ? Mon sac ! Putain, mon sac ! Mais qu'est-ce t'as fait ? s'indignait Ganaël dans une sorte de révolte gémissante du faible.

— Moi, j'ai rien fait, c'est toi qui ne voulais pas descendre, alors ton sac a décidé d'y aller à ta place ! »

L'ironie glaçante de Jessy ne faisait plus rire personne. Je crois que pas un d'entre nous n'était suffisamment inconscient pour approuver son geste. Franck, le premier, s'emporta contre lui. Il nous mettait bien dans la merde

avec ses conneries. Qui irait le récupérer, maintenant ? Jessy s'en foutait, c'était pas son affaire ! Si l'autre voulait son sac, il n'avait qu'à aller le chercher, il lui avait montré le chemin. Franck le traita de connard. Les deux étaient bien partis pour se battre, mais Jessy, sans répliquer, haussa les épaules puis retourna s'asseoir contre son arbre et s'alluma de nouveau une clope. Son attitude était si étrange. Faites sans moi les gars, je n'existe pas. Je dirais plutôt qu'il jouait désormais contre nous.

Finalement Franck décida de descendre pour aller voir et tenter de récupérer le sac. En quelques secondes à peine et avec beaucoup d'habileté, il se retrouva au pied de la barre rocheuse. On n'était pas rassurés pour lui, mais il avait l'air de maîtriser la situation avec un sang-froid admirable. Il confirma notre impression que le sol dévalait davantage et qu'il était plus difficile de progresser sans se tenir aux arbres. Nous suivions chacun de ses gestes lents et souples, éclairés en partie par la frêle lumière qui s'échappait de sa petite lampe torche. Il assurait ses pas, sans se précipiter, pour ne pas finir par rouler comme le sac. Plus il avançait, plus sa silhouette se décomposait dans l'obscurité, ses formes s'estompaient, la lumière s'étouffait, son corps était avalé par la végétation et la nuit. Bientôt, nous ne le vîmes plus du tout, seule sa voix le liait à nous tel un fil. Il cherchait mais ne voyait pas le sac. En revanche, il était clair à présent que le sol se rompait de nouveau, disparaissait dans une cassure nette et brutale. Sans doute une autre barre rocheuse, il voulait aller voir. Voir la taille, l'ampleur de l'obstacle. Il finit par nous crier : « Putain, c'est super haut ! » ou « Putain, c'est super profond », je ne sais plus exactement quels étaient ses mots, mais je me rappelle très bien de la phrase suivante : « On dirait qu'il y a une falaise ! »

Ce fut la panique. Une falaise. Qu'entendait-il par *falaise* ? Le sol entier sembla dès lors fuir sous nos pieds, la montagne basculait lentement au bord du vide. Rien que le mot me faisait déjà tomber. Et pourtant, la voix de Franck ne trahissait aucune peur, alors qu'on lui gueulait de revenir, de ne pas déconner. Il venait de balancer une pierre. Il ne l'avait pas entendue tomber. Il devait y avoir plusieurs dizaines de mètres de vide, une centaine, sans exagérer. Difficile de savoir, il ne voyait rien à cause de la nuit, le faisceau de sa lampe ne creusait rien, et il ne pouvait pas s'approcher trop près du bord. En tout cas, c'était foutu pour le sac ! Nous étions suspendus au fil de sa voix, celui-ci était tendu, prêt à rompre sous le poids de

l'émotion qui nous gagnait. La situation était excitante et angoissante. Profond comment ? Vas-y balance une autre pierre ! Non, fais pas le con, remonte ! Il tardait. L'impression de hauteur était fascinante. Le paysage nocturne époustouflant. Il n'en fit qu'à sa tête. Tranquille. Il maîtrisait. Attiré par le piège.

Le fil finit par se rompre. Nous ne vîmes absolument rien de ce qu'il se passa. Nous entendîmes tout juste la voix de Franck subitement frappée de terreur, lâcher un « Putain, merde ! » comme pour se rattraper à quelque chose sans y parvenir. Cet éclat de voix était accompagné d'un bruit de mouvement en catastrophe, un bruit de glissade, de basculement, de chute dévorante jusque dans la gueule du gouffre. Puis il y eut ce cri perçant qui déchira la nuit et fit saigner nos oreilles, un cri de cauchemar qui remonte du fond de ma mémoire, si intact, le cri foudroyant que Franck poussa en tombant dans le vide, le cri de la chute, le cri de la mort. Bref. Éternel.

Après le cri, le silence foudroyant, vide de sens. Franck ! Franck ! Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? Franck ?

Rien. Rien que le silence.

OceanofPDF.com

IV

« Toi aussi, mon fils. »

Suétone, *Vie des douze Césars*, « César », LXXXII.

OceanofPDF.com

Nous fûmes transférés à Saint-Paul-de-Morieuse, confinés dans un gymnase réquisitionné par les autorités, à l'écart des micros, des dictaphones et des caméras, pour nous reposer et être pris en charge par une équipe de soignants et de psychologues. Exténués par la nuit passée, la terreur et la culpabilité, beaucoup d'entre nous se jetèrent dans le sommeil, pour oublier, se cacher, ne pas parler à ces gens gentils, tellement attentionnés qu'ils en devenaient suspects, à croire qu'ils nous sondaient et allaient tout découvrir. Mais nos corps, trop éreintés, trop nerveux, luttèrent pour lâcher prise, s'abandonner à l'inconfort de ces lits de camp, montés à la hâte, et devenus des sortes de radeaux de fortune, raides comme notre malheur, voguant dans les remous vaseux d'un sommeil dégueulasse. Qu'est-ce que l'on aurait aimé dormir ! Se laver de tout cela. Ne plus penser, rêver, fuir. Se réveiller ailleurs, avant, ne pas avoir vécu ça.

Au réveil, rien n'avait changé. Tout était là. On osait à peine se jeter un regard. On se taisait. On restait allongé, le visage caché sous la couverture. En silence. N'avoir que soi à affronter.

Au réveil, il y eut la visite du député-maire de Saint-Paul-de-Morieuse qui suivait l'affaire de près et nous soutenait chaleureusement dans cette épreuve. Il nous serrait la main, nous tapait amicalement sur l'épaule, se disait de tout cœur avec nous, tentait de plaisanter. On laissait le type parler tout seul. On tendait la main mécaniquement. Heureusement, il ne posait pas les mauvaises questions, il n'attendait aucune réponse. Il semblait vouloir éviter le sujet, éviter de regarder de trop près la terreur des gamins dans leurs yeux, et d'y rencontrer l'évidence.

Au réveil, il y avait Mireille, le regard absent. Démolie. Inutile. Frère Michel et frère Jean-Marc, eux, n'étaient toujours pas là. Ils devaient être entendus par les gendarmes. Entendus pour l'éternité. C'était fini pour eux. Nous ne les reverrions jamais plus.

Au réveil, on apprit l'inévitable. Un type nous annonça la nouvelle. Il n'entra pas dans les détails. Les mots étaient simples et nus. Il y eut le

hurlement de Mireille. Ses yeux effarés, comme si elle ne savait pas. Ses sanglots déchirants, devenus peu à peu gémissements puis silence. Ce fut à peu près tout.

Dans le groupe, on ne pleura pas. À quoi d'autre s'attendre ? Nous portions tous ce cri en nous. Ce qu'il y a de pratique avec le fait de n'être plus rien, c'est que les autres restent à distance et ne vous importunent plus. Évidemment que cette nouvelle nous avait foudroyés. Il était inutile de nous en demander davantage et de nous torturer avec ça. Personne n'a cherché à briser le mur de notre silence. Un accident regrettable. C'est la version officielle que tout le monde a acceptée, que tout le monde a gardée. Ça nous a permis de cacher le reste plus facilement. Mais si les adultes autour de nous, si nos parents avaient pu entendre ce cri qui résonnait en nous. Ils auraient compris.

Le cri du mensonge. Le cri du meurtre.

OceanofPDF.com

Étienne, fais pas le con, remonte !

Jessy n'était pas censé être là, alors nous l'avons fait disparaître de notre version des faits. Il n'était pas dans le gymnase avec nous. La vérité s'est construite sans lui. Personne n'a jamais su qu'il était avec nous au moment de l'accident et même encore après.

Je redonne sa place à Jessy ; cela change tout.

Jessy balança le sac de Ganaël, s'embrouilla avec Franck, se fit traiter de connard sans broncher, partit se rasseoir et alluma sa clope. Mais voyant que Franck était descendu, il se ravisa et annonça lui aussi qu'il irait rechercher ce sac. Il sembla vouloir la jouer à la cool, fit amende honorable, il lança à Franck de l'attendre. Ce dernier lui répondit de se grouiller, sans agressivité, presque avec affection.

Alors que nous les regardions progresser côte à côte dans la pente et s'enfoncer peu à peu dans l'épaisseur de la nuit végétale, l'envie me prit de descendre à mon tour, d'aller voir ce qui se cachait un peu plus loin, poussé par un besoin brûlant d'en être, de vivre une expérience que les autres n'auraient pas vécue, de la raconter, d'époustoufler, d'être considéré de la même manière que Franck et Jessy. Nous serions les trois à l'avoir fait. Tout bien considéré, je n'étais que le suiveur de Franck et de Jessy, leur ombre loin derrière, celui qui aurait voulu se prendre pour eux. S'ils n'étaient pas descendus, je n'y serais pas allé, et je crois même que sans Jessy je n'aurais rien entrepris, mais comme lui s'était élancé, alors... Il m'empêchait de penser, il supprimait l'idée du danger, rien à foutre, à l'attaque.

Je me mis à descendre la barre rocheuse par la brèche que j'avais repérée à quelques mètres sur la droite et qui me semblait offrir un accès plus à ma portée, moins haut, avec de meilleures prises. J'affrontai comme je pus la pierre rugueuse et mordante, avant d'atteindre difficilement le sol, de le sentir s'échapper sous mes pieds, tant il me parut raide et piégeux. Jamais je ne pourrais progresser sur une surface pareille. J'hésitai à renoncer à l'action, à reprendre ma place dans le groupe, mais je n'avais plus le choix,

il fallait tenter quelque chose sur le terrain sans me ridiculiser. J'aurais voulu crier à Jessy et Franck de m'attendre, mais leurs corps étaient déjà masqués par l'obscurité. Il ne restait que le fil de leurs voix et un vague faisceau de lumière. Il fallait m'y accrocher, avancer pour les rejoindre.

Je fis quelques pas fragiles, à peine porté par des jambes de coton, handicapé et effrayé par cette sensation d'être avalé par la pente, attiré vers quelque chose de redoutable. Je me retenais aux arbres pour ne pas tomber, si j'avais pu descendre sur les fesses, me rapprocher du sol, m'y agripper jusque dans ses racines. Les gars m'aperçurent en train de galérer dans la pente. Aristote me lança : « Étienne, fais pas le con, remonte ! » Mais très vite leur attention se déporta de nouveau là où les attiraient les voix des deux autres qui gueulaient qu'ils avaient trouvé quelque chose, quelque chose de bien plus costaud que la petite barre rocheuse. Cette annonce me pétrifia, le danger était donc bien réel, là à quelques mètres. « Étienne, fais pas le con, remonte ! » C'était la phrase la plus sensée, et pourtant je n'ai pas renoncé. Franck et Jessy annoncèrent qu'ils allaient s'approcher pour voir la profondeur du machin, ils étaient d'un courage impressionnant, je voulus moi aussi tenter au moins de me rapprocher, peut-être pas jusqu'au bord, mais à une distance honorable, pouvoir dire que j'y étais. Étienne, fais pas le con, remonte ! Cette phrase s'alarmait en moi, mais je ne l'écoutais pas, mon corps continuait de progresser contre lui-même sur ce terrain dangereux, sans lumière, poussé par une témérité que je ne m'explique pas.

Je finis par apercevoir Jessy et Franck accroupis au bord du précipice, faiblement auréolés par la lampe torche. Je suis à quelques mètres, accroché à un arbre, pris de vertige, rien qu'à imaginer le gouffre devant moi. Je n'irai pas plus loin, je les vois, je suis avec eux, mais incapable de leur parler, de les appeler, de me faire voir d'eux. Je reste caché dans la pénombre, s'ils m'aperçoivent, ils me diront d'avancer encore, de les rejoindre, j'en suis incapable. Je les regarde, cela me suffit à vivre pleinement l'aventure. Ils s'amusent à sonder la profondeur du gouffre en y jetant des cailloux, Jessy s'est même allumé une cigarette, encore une, j'en devine le point rouge et quelques volutes de fumée. Ils sont impressionnants de maîtrise. Rien ne semble les perturber ni les arrêter. Tout le reste derrière eux n'existe plus, ils n'entendent pas les appels des autres qui leur disent de revenir, ils ne sentent pas même ma présence. Ils sont tranquillement posés aux premières loges de la mort, comme deux compagnons téméraires, deux

frères inconscients qui partagent le même morceau de roche, suspendus au-dessus du vide, à vivre l'expérience interdite, à communier face à la grandeur dévorante du monde.

Les petits cailloux ne suffisent plus, Jessy a repéré une grosse pierre qu'il voudrait bien balancer pour l'entendre s'éclater en bas. Il remonte légèrement la pente et s'acharne à la desceller de la terre, en jurant et en se marrant avec Franck. La pierre finit par céder et se laisser arracher. Un sacré morceau entre ses mains, bien lourd ! Il tente de redescendre au bord du vide, mais le risque est trop important, il a du mal à porter la pierre et à se tenir en même temps. Il décide de la laisser rouler comme le sac. Mais d'après leurs réactions, celle-ci ne se laisse pas balancer aussi facilement, elle est trop lourde, il n'a pas assez d'appui, elle ne fait que tomber sans élan à ses pieds, elle roule un peu puis s'arrête étrangement tout près du bord. Elle n'a pas envie de se jeter. Alors Jessy s'en rapproche, elle n'échappera pas à sa volonté, tu vas tomber ma salope ! lui balance-il, et il rit, et Franck rit, et Jessy se met à la pousser avec sa grolle par petits coups, pour ne pas perdre l'équilibre, allez tombe ! La pierre glisse peu à peu vers le vide, pesante, résistante, alors il met toute la force de son corps dans sa jambe, dans son pied pour en finir, allez tombe ! Il se retient à peine, il s'acharne sur la pierre. Celle-ci finit par basculer, s'engouffrer dans le vide, Jessy n'a pas le temps de crier victoire, la pierre a comme attiré son pied dans sa chute, il dérape, perd l'équilibre, crie « Putain, merde ! », son corps tombe sur ce qu'il reste de sol avant la chute, le gouffre est prêt à le dévorer, il l'aspire. Lui se retient comme il peut aux branches, aux racines, dans des gestes désordonnés de survie, ne pas tomber, ne pas se faire avaler par le vide mortel. Je ne vois pas bien, je devine dans l'obscurité, j'entends le bruit de sa chute et ses gémissements spontanés de terreur qui me tétanisent. Franck lâche la lampe, se jette pour le rattraper, les deux vont tomber ensemble ! Il parvient à l'agripper, c'est bon j'te tiens, j'te tiens ! Il le tire avec un dévouement incroyable et tout en l'aidant à se raccrocher, à trouver les bonnes prises pour ses pieds, il trouve encore l'énergie de se marrer, de se moquer de Jessy, de sa frousse et de ses cris, t'as bien flippé mon coco, c'est bon t'es sauvé ! mais ce faisant, il sacrifie à l'autre toute sa force et son assise, un peu trop redressé dans la pente, se tenant à peine, moins attentif parce qu'il plaisante sur le danger écarté, il devient une proie facile, à l'équilibre fragile, il ne comprend que trop tard que son corps

balance, qu'il est attiré par la gueule du gouffre qui cherche à le happer, il ne crie même pas, il tente de se rattraper à son tour, calmement, comme s'il n'était pas lui-même en mauvaise posture, juste une petite frayeur.

Je ne sais pas bien ce qu'il s'est passé, la nuit brouille tout, déforme les corps et les gestes, les intentions, j'essaie de revoir la scène avec le recul qui est le mien à présent, mais rien ne s'éclaire davantage, une seule vision s'est gravée dans ma mémoire, incertaine, comme une image trouée par le doute, je n'ai pas su, je ne saurai jamais, même si j'en eus sur le coup l'intime conviction.

Alors que Franck tente de reprendre son équilibre, Jessy semble vouloir l'aider, il tend le bras pour l'attraper, mais il ne l'attrape pas, il le pousse, je l'ai vu, il le précipite dans le vide, enfin pas d'un geste puissant et déterminé, non, d'un geste qui s'inverse sans comprendre pourquoi, qui pousse au lieu de retenir, l'idée peut sembler étrange, je dirais même un geste presque hésitant, inoffensif, mais cruellement curieux de voir ce que cela fait un corps qui tombe dans la mort. Tout cela se passe si vite, Franck ne voit rien venir, il n'a pas le temps de réagir, je ne suis pas même certain de comprendre ce qui se joue, je saisis à peine le geste, mon effroi est déjà emporté par le basculement du corps de Franck dans le vide, le cri atroce qu'il pousse me glace le sang, mon cœur éclate, tout s'est éteint, je ne suis plus rien, perdu dans les limbes de l'impossible.

Au moment de reprendre mes esprits, à peine quelques instants après, je suis toujours cramponné à mon arbre, perdu dans la nuit, mais le monde autour de moi n'est plus le même, c'est un monde cassé, déchiqueté comme un corps écrasé au pied d'une falaise, un monde vidé de sa réalité, un monde qui n'a plus de sens pour m'expliquer ce qu'il s'est passé et que mon âme d'enfant ne peut supporter. J'ai beau chercher, remonter dans les derniers instants, reconstituer, il n'y a que cette vision qui me revient, je dois me tromper, ce n'est pas possible, il n'a pas pu faire une chose pareille, il a tenté de le retenir, mais n'y est pas parvenu, ou sans le faire exprès, d'un geste maladroit, il a poussé son ami au lieu de le sauver, un accident, un simple accident, comment interpréter autrement ce geste ? Et pourtant je ne peux renoncer à l'idée que je me suis faite de ce que j'ai vu, et qui me hante depuis, je n'ai pas de preuve, ma vue était troublée, je n'en suis pas certain mais je ne peux m'empêcher d'écrire, de dire encore aujourd'hui qu'il l'a poussé, volontairement.

C'est une vérité boiteuse, mais il ne peut en être autrement, c'est le sens que j'ai donné à tout ça et qui a redessiné le monde pour moi, pour nous, c'est la seule raison qui justifie et excuse ce que j'ai fait ensuite.

OceanofPDF.com

Parce que je n'étais pas là

Dimanche 24 juillet. Les gars du groupe gueulaient d'angoisse et d'incompréhension, incapables encore d'accepter le pire : c'est quoi ce bordel ? Putain les mecs, déconnez pas, Franck, Jessy ! Mais la nuit qui les séparait de nous était devenue sourde.

Pendant quelques secondes, Jessy resta figé, accroupi, le dos légèrement fléchi, face au précipice, suspendu à l'instant de la chute comme si Franck tombait et criait encore, pour toujours. Je n'ai rien pu saisir d'autre de lui à ce moment-là qu'une silhouette sans âme et sans visage, qui n'était plus celle familière de mon pote, mais l'ombre monstrueuse d'un ange de la mort, que mon corps tétanisé, impuissant, muet de terreur et de remords aurait voulu fuir pour ne pas être attrapé et jeté à son tour, mais incapable de dégager, agrippé à son arbre comme à un bouclier, caché, tapi, oublié, effacé.

Qu'a-t-il pu ressentir à ce moment-là ? J'essaie péniblement d'imaginer. Je le vois le visage hagard, les yeux grands ouverts à fouiller le vide pour y retrouver le corps de Franck, mais pour quoi ? Pour le rattraper, le sauver, ce n'était qu'un jeu, peut-être juste un peu plus ! Non, ne serait-ce pas plutôt pour l'entendre tomber et crier encore, revivre l'instant trop court de sa chute, tout est allé si vite, c'était presque trop facile. Tout est si confus dans sa tête et dans la mienne. Pourquoi ne s'est-il pas jeté dans le gouffre après lui ? Pas pour se tuer nécessairement ni payer pour sa faute, mais pour sentir cette liberté de la transgression, vivre cet instant de la chute. Qu'est-ce qui l'empêchait de sauter ? Il lui suffisait de laisser aller la tête, les épaules en avant, de rouler au bord, de lâcher prise et de disparaître. Il m'aurait épargné ! Plus rien déjà ne semblait exister derrière lui, il n'entendait plus le groupe cogner contre le silence de la nuit, « Franck ! », « Jessy ! », il ne sentait pas même ma présence qui puait la trouille quelques mètres derrière lui. Il était seul face à lui-même, seul face à la porte grande ouverte de sa propre mort, il suffisait d'un seul geste. Peut-être était-ce trop peu glorieux, personne n'était là pour le voir tomber, à quoi bon s'il n'y a

pas moyen de faire le spectacle ! La peur l'a peut-être envahi d'avoir à mourir pour mourir, sans inspiration ni provocation, sans être porté par le regard d'un autre, admiré pour son geste : un accident minable, une chute stupide et incompréhensible avec Franck, c'est ce que l'on garderait. Aurait-il sauté s'il avait su que j'étais là pour voir et raconter ce qu'il avait fait ? Ou bien a-t-il pensé que la mort ne le méritait pas, pas encore, il n'avait pas besoin qu'on le soulage, il n'avait besoin de personne pour l'aider, pas même de la mort, mourir était trop simple, mourir, ce n'était plus détruire, c'était s'empêcher de gâcher encore.

Il ne sauta pas, il referma la porte et retourna à la vie.

Il se redressa et se mit à hurler d'une voix déchirante en regardant vers le bas : « Franck ! Franck ! » Ses mots tombèrent à leur tour avec un léger écho dans le ravin puis s'effacèrent dans le silence. De nouveau : « Franck ! Franck ! » Rien. Alors il lança aux gars du groupe : « C'est Franck, il est tombé ! Il répond pas ! J'le vois plus ! » Cette voix, je l'entends nous traverser de sa blessure sonore, ce qui me trouble est sa désespérance et son innocence, elle ne ment pas, elle semble si sincère.

En haut, ce fut la panique et l'impuissance, mêlées à un brouhaha de commentaires lointains que je distinguais mal.

Jessy décida de se replier pour rejoindre le groupe. J'aurais dû déguerpir avant lui, ne pas le laisser me prendre en tenaille avec le ravin. Trop tard. Il fallut attendre désormais qu'il remontât ; devant les autres, il ne pourrait rien me faire. Mais la présence du gouffre, si près, m'horrifia, je ne pus tenir : je remontai, précipitamment, sans discrétion. C'était une connerie ! Au moment où j'approchai de la barre rocheuse, il était toujours au pied de celle-ci. Il se retourna. Je me souviens du regard qu'il me lança et de son visage déformé par l'obscurité. Visage coupable, regard féroce. Sans attendre, je jouai au débile pour sauver ma peau, je demandai avec l'air du gars qui débarque d'une autre planète ce qui était arrivé à Franck, je n'avais pas réussi à les retrouver, il faisait trop noir, je m'étais paumé, j'avais entendu crier, j'avais flippé. Les gars gobèrent sans doute ce que je leur racontais, ça n'avait pas d'importance vu les circonstances. Jessy ne dit rien, il me regarda, il avait compris à ma nervosité que je mentais, et même si j'avais dit la vérité, j'aurais toujours pour lui menti parce qu'il avait tellement à cacher. Le piège se refermerait tôt ou tard sur moi, il ne me laisserait plus tranquille.

Je m'attaquai à la barre rocheuse pour fuir, sortir du piège. Je m'y prenais n'importe comment, les membres tendus, le cerveau paniqué, sûr que Jessy, derrière, tendait déjà sa grande main puissante pour m'arracher à la roche et me jeter dans le ravin. Je finis par déraiper, m'érafler les mains et les jambes et retomber.

« Panique pas comme ça, mec ! me dit Jessy. Tiens pose ton pied là. »

Il joignit ses deux mains pour me faire la courte échelle. Son visage sembla soudain avoir retrouvé une expression familière. Il me souleva, mon autre pied prit appui sur son épaule, les gars m'attrapèrent par le bras, en moins de deux j'étais sorti du trou, suivi de Jessy.

Le sort de Franck revint dans toutes les bouches. Il était forcément vivant, il fallait descendre pour aller voir ! Il s'était peut-être rattrapé à une branche, ce n'était peut-être pas si haut, si grave ! Il fallait courir chercher les secours ! Jessy eut beau marteler dans toutes les têtes, avec une logique froide, qu'il n'y avait plus rien à faire vu la profondeur du machin, le groupe ne l'écoutait pas, le groupe espérait, et ses réactions sonnaient presque comme des reproches contre lui. Jessy s'énerva. Ils n'avaient qu'à descendre eux-mêmes s'ils étaient plus malins, ils n'avaient qu'à risquer leur peau pour le sauver ! C'était foutu ! Il n'y avait rien à faire ! Il était mort ! Mort ! criait-il en pleurant à moitié. C'étaient pas eux qui l'avaient vu tomber, c'étaient pas eux qui n'avaient pas réussi à le sauver ! Bien sûr qu'il avait la rage de n'avoir pu rien faire !

Chacun ferma sa gueule.

Jessy imposa de retourner à la planque et de là on attendrait le petit matin pour retrouver notre chemin. C'était un crève-cœur de quitter l'endroit, mais concrètement, il n'y avait plus rien d'autre à espérer. Franck était mort, cette idée infusait dans les esprits, les rendait impuissants et dociles. Jessy donnait le cap, Jessy ne fléchissait pas. Le groupe obéit.

L'ascension fut longue et pénible, les jambes étaient lourdes, les corps abattus, silencieux. Jessy marchait à côté de moi, je m'empêchais de le regarder, mais je sentais sa présence. Il me surveillait, m'empêchait de parler à quiconque. Cela suffit à m'affoler davantage. J'aurais voulu l'assurer de ma bonne foi, j'étais là mais je n'avais rien vu d'autre que ce qu'il voudrait que j'eusse vu. Je ne dirais rien, j'avais déjà tout oublié.

Nous finîmes par retrouver la planque et son entrée étroite de souricière. J'avais espéré poursuivre le chemin, sortir de cette montagne, de ce

cauchemar, mais le groupe suivait Jessy, un par un, chacun s'engouffra entre les deux rochers et alla s'échouer avec son sac, pour former une assemblée de fantômes abattus, avalés par la nuit et le désespoir, la mine anéantie, aussi morts que l'espoir de revoir Franck vivant. Jessy avait tout écrasé. Je les enviais de ne pas savoir, de pouvoir se laisser mourir de chagrin, se laisser aller au sommeil, tandis que moi, je devais rester sur mes gardes, prévenir le coup qui surviendrait à n'importe quel moment.

Jessy se siffla cul-sec une des mignonnettes d'alcool qu'il balançait contre un rocher, puis après avoir fumé une cigarette il en ouvrit une autre qu'il sirota nerveusement. Soudain, il décréta qu'il fallait qu'on parle, il s'arracha de son rocher et secoua tout le monde, pas question de dormir ou de se laisser aller à chialer, il fallait régler la situation, s'accorder sur la version des faits.

« Qu'est-ce que vous allez raconter aux flics ? » nous lança-t-il avec un air de défi.

Personne ne comprit où il voulait en venir. La vérité ! Quoi d'autre ? Franck est tombé, t'as pas pu le sauver !

Impossible !

Comment ça ?

Parce que je n'étais pas là.

La phrase fusa, sèche, impérieuse. Il tenta d'expliquer avec aplomb qu'il n'avait jamais été là, c'est clair ! lui disparaîtrait comme il était apparu, nous redescendrions dans la vallée et on parlerait aux flics d'un accident, parce que c'était un accident, mais il faudrait dire que Franck était descendu tout seul, qu'il était tombé tout seul !

Ses paroles remuèrent tout le monde, les gars ne comprenaient pas le problème. Jessy s'énerva, on était teubés ou quoi ! Il n'était pas censé être là, les flics lui chercheraient des problèmes s'ils savaient, lui le gars viré qui revient, il était forcément coupable de quelque chose. On les connaissait, les condés ! On ne voulait pas qu'il eût des ennuis, hein ? Alors il fallait fermer sa gueule, point.

« Mais... Mais pour mon sac, s'écria Ganaël, qu'est-ce qu'on va dire ? C'est pas Franck qui l'a balancé, c'est... ! »

Ganaël n'eut pas le temps de finir, Jessy se rua sur lui et lui envoya une baffe en pleine tronche. Ferme ta gueule, toi ! Quelques gars se précipitèrent pour calmer Jessy, l'empêcher de le frapper encore. « Lâchez-

moi, c'est bon ! braillait-il. Je vous emmerde tous ! Mon pote est mort, c'est ma faute s'il est tombé, j'ai pas pu le rattraper ! Ça vous suffit pas ! Je peux pas avoir été là, vous comprenez pas ! N'allez pas me faire chier avec votre vérité ! Le premier qui dit quelque chose d'autre, je le défonce, je jure, je reviens et je lui nique sa race, c'est clair ! Franck est descendu tout seul, c'est lui qui a jeté le sac puis la pierre, il a dérapé, c'était un accident, point ! Moi, je vais disparaître et on parle plus de moi. Je suis pas là ! Si ça pose un problème, vous direz que vous n'avez rien vu, que vous savez même pas s'il est mort, de toute façon c'est pas de votre faute, c'est la faute de ceux qui vous ont abandonnés dans cette montagne ! Alors vous la fermez, je n'existe pas. Pas de traîtres, celui qui parle, c'est un homme mort ! » Je tente de restituer quelques morceaux de ce qu'il a pu nous lancer, je me souviens d'un discours confus – l'alcool n'aidait pas ! – qu'il débitait avec agitation et véhémence pour étouffer toute contestation.

Je pris ses mots pour une menace absolue qui m'était adressée. J'étais un homme mort. Plus Jessy parlait, plus je paniquais, je ne pouvais m'empêcher de le fixer, c'était plus fort que moi, comme pour prévenir chacun de ses gestes, les empêcher de me faire mal. J'aurais dû baisser le regard, me faire oublier, reculer, fuir. Je me sentais si seul au milieu du groupe, pourquoi personne ne comprenait ce qu'il s'était passé, c'était pourtant si simple, sinon pourquoi s'évertuait-il à vouloir disparaître, effacer sa présence coupable. Il l'avait poussé, j'en étais presque certain à présent, je ne pouvais m'empêcher de le regarder sans revoir son geste étrange... En suis-je encore certain ? Oui, oui, il l'a poussé, je ne regarde plus Jessy, je regarde un meurtrier, mais j'étais bien infoutu de le gueuler aux autres.

Si j'avais pu détourner le regard. Impossible. Trop tard. Le sien croisa le mien, une seconde à peine qui me glaça le sang. Je ne sais rien, c'est ce que mes yeux lui criaient. menteur ! Il n'en crut rien. Mon regard était une provocation. Il savait. Il sentait que j'allais tout lâcher.

Mais Adama détourna son attention. Lui refusait de mentir. Ça ne se faisait pas pour Franck. C'était pas lui qui avait balancé le sac ! C'était pas juste. On raconterait la vérité, personne n'aurait des ennuis. C'était un accident !

Jessy tenta de l'impressionner, il le poussa, l'insulta, il gueulait comme un tyran, le regard fou, qu'on devait lui obéir, qu'on était qu'une bande de

traîtres ! Il était complètement bourré. Adama ne lâcha rien, lui, on ne le giflait pas comme ça, le groupe le soutenait. Il essaya en vain de calmer le jeu :

« Tranquille, mec, y a aucun blème ! Tu leur parleras, tu leur expliqueras ce que t'as vu. T'as essayé, c'est pas ta faute. C'est la faute à personne ! Alors pourquoi tu veux mentir ? »

Mais Jessy ne l'écoutait plus. Son regard s'était accroché de nouveau au mien pour ne plus le lâcher.

« Arrête de m' mater comme ça, toi ! Baisse les yeux ! »

Ces mots me transpercèrent avec une telle violence. Il se rapprocha de moi. Je niai maladroitement. Je ne pouvais plus décrocher, je le fixais comme un animal la nuit face aux feux d'une voiture prête à l'écraser.

Il ment ! C'est parce qu'il l'a poussé ! Si j'avais pu sortir ces phrases à Adama et aux autres, malgré moi, comme un bouchon sous la pression, avant... avant que Jessy... Mon regard planté sur lui ne disait-il pas tout ? Personne ne le comprit.

« Je vais te fumer, espèce de p'tit enculé ! »

À la faveur de la confusion, il m'arracha du groupe et m'envoya valser au sol, mais ce faisant il perdit l'équilibre, je m'accrochai à lui, il s'effondra sur moi. Le choc de la chute me coupa le souffle. Il eut le temps de me frapper d'un poing maladroit dans le ventre, les côtes, de rater son coup au niveau de la mâchoire. Je me protège comme je peux avec mes bras, mes cuisses, je gémis, je crie de terreur, lui enrage et hurle qu'il va me tuer. Mais déjà les autres sont sur lui, sur nous, c'est une immense mêlée qui se forme, les corps et les coups se confondent, on tente de lui faire lâcher prise, de l'immobiliser, lui ne lâche plus rien, il frappe tout le monde, les autres le cognent en retour, les nerfs à vif. Tout le monde m'écrase, je ne peux plus bouger, je subis la marée, j'étouffe, pas un seul brin d'air qui ne soit vicié par la sueur des corps, les haleines des bouches desséchées, la puanteur de l'alcool, l'odeur âcre des cris et des coups. Heureusement, les corps sont mouvants, les équilibres s'inversent, je parviens à libérer quelques instants ma gorge et ma poitrine, mes jambes sont encore écrasées, mes bras liés. Jessy est à présent en mauvaise posture, son corps est tenu de partout, il se soulève, tente de balayer, de chasser ces chaînes humaines qui l'emprisonnent et qui pèsent sur tout son corps qui n'a déjà plus autant de force, qui s'épuise, qui n'a plus tous ses moyens, mais qui continue de

lutter, incontrôlable, désespérément sauvage, il ne renonce à rien, reprend l'avantage, le perd, il se battra jusqu'à en crever, il hurle qu'il va tous nous tuer, un par un, des mots comme des cris de bête, mêlés à des sanglots de haine. Je voudrais m'extraire de la mêlée, sauver ma peau, c'est moi qu'il tuera le premier, mais je fais corps avec le groupe et avec lui, un seul et même corps comme un nid de serpents inextricable.

Soudain, je sens comme une immense douleur dans mon bras. Jessy y a planté toutes ses dents. Il ne peut plus me frapper, alors il me dévore, la morsure est atroce, mon cœur explose, la terreur est balayée, c'est bien plutôt la rage qui me prend, une rage de survie, qui fait que mon autre main s'empare de sa chevelure, agrippe sa tignasse et serre à lui arracher le cuir chevelu, et je hurle lâche ! lâche ! mais lui mord plus fort encore. D'un geste irréfléchi, dans un ultime effort, je soulève ce que je peux de mon corps libéré, j'emporte avec moi tous nos corps emmêlés, c'est ce que j'ai toujours voulu croire, mais ce ne fut peut-être que le mouvement puissant de la mêlée qui décida de tout, je ne le saurai jamais. On me tombe dessus, je tombe sur lui, sur sa tête. Je lui roule dessus, je l'écrase, je l'étouffe pour me libérer, putain, lâche ! lâche ! Je me souviens de cette impression de sentir sa tête cogner sur le sol d'une manière particulière, de ressentir le bruit, c'est bien cela, non pas l'entendre, mais le ressentir traverser mon corps, le bruit d'un choc de sa tête contre quelque chose de dur, pas le son souple et feutré de la terre molle, mais un bruit sec et pénétrant, un bruit de vide et de trop-plein. Sa tête se releva dans la secousse puis retomba. Sa mâchoire se détendit, ses dents relâchèrent mon bras. La lutte des corps se poursuivit encore quelques instants, animée d'une énergie aveugle, mais je compris que celui de Jessy avait renoncé, qu'il ne se battait plus, désormais inerte, tout juste secoué par nos mouvements.

Quand la mêlée se défit, ce fut la stupéfaction. Chacun comprit que Jessy ne bougeait plus. Il ne restait qu'un corps abandonné dont les membres lourds jonchaient le sol. La bête s'était endormie, comme pour de faux. Son visage avait ce masque effrayant façonné dans les derniers instants de la lutte, les traits tendus, les yeux déployés sur le vide, la bouche ouverte, les dents menaçantes. Personne n'osa encore le toucher ni le secouer, quelques voix seulement l'appelèrent, Jessy ! Putain Jessy ! Réponds ! La panique s'empara du groupe.

C'est moi qui, le premier, m'approchai au plus près et pris sa tête entre

mes mains, pour la soulever, voir au-dessous ce que je devinais déjà, ce qui coulait derrière son crâne et qui se répandait très légèrement, à peine visible dans l'obscurité, à moins de savoir, d'avoir ressenti ce bruit qui ne trompe pas. J'aperçus la pierre sombre comme un récif au milieu d'une petite mare de sang, je sentis cette tête devenir humide, froide, glaciale, et mes mains liées à elle, couvertes de sa substance visqueuse. J'eus envie de la jeter, elle me révoltait. Il n'y avait plus rien à espérer. Je l'avais tuée. Les autres avaient écrasé son corps, moi j'avais tué sa tête. Volontairement, ou presque. Tout ce sang, c'était ma faute. Elle m'avait obligée à le faire, elle me dévorait. Je m'empressai de la reposer sans délicatesse à côté de la pierre et d'essuyer comme je pus sur le sol ce qu'il me restait d'elle. Cette tête me dégoûtait, elle qui m'avait tant fasciné, elle si puissante, inspirante et qui n'était plus rien à présent qu'un cadavre sans élégance, une coque fendue qui déversait son contenu. Mon estomac se souleva violemment, je vomis, pas grand-chose, un peu de bile, quelques larmes et une terreur sans nom.

Qu'avais-je fait ?

Je ne sais pas comment les autres réagirent sur le coup après avoir vu le sang et compris qu'il était sans doute mort pour de bon. Je me suis effondré sur le sol, un peu plus loin, je leur ai tourné le dos, je me suis caché de leurs regards et du sien si grand ouvert sur l'instant où j'ai frappé sa tête sur la pierre, j'ai voulu mourir à mon tour comme certains personnages dont la vie s'effondre subitement, sans un mot de plus, sans coup porté, juste comme ça, m'éteindre, renoncer, ne rien assumer. Être une victime.

Mais j'étais bien vivant, et je le resterais. Profondément coupable, l'esprit insatiable, déjà tant de questions et de reproches que je tentais de chasser pour rester dans une sorte d'étonnement imbécile. J'aurais voulu ne pas comprendre, ignorer, arranger les faits. C'est parce qu'il m'avait mordu ! Il m'aurait tué ! Et je n'étais pas tout seul sur lui, les autres n'avaient-ils pas leur part de responsabilité ? Ils l'avaient écrasé, étouffé de leur poids, ils m'étaient tombés dessus ! N'était-ce pas au hasard d'un mouvement incontrôlable de la mêlée que sa tête avait percuté la pierre ? Était-il même mort à cause de cela ? Ce n'était peut-être pas ma faute.

Mensonge !

Évidemment que c'était moi, moi seul qui l'avais tué, j'avais volontairement écrasé sa tête pour qu'il arrête de me mordre, pris de rage,

inconscient de ce que je faisais. Il l'avait bien cherché à devenir complètement taré comme ça ! Il fallait sauver ma peau, reprendre le contrôle.

Je sentis une douleur lancinante s'emparer de mon bras. J'aperçus la morsure de Jessy, ma chair avait été marquée par ses dents profondément enfoncées, une meurtrissure rouge et violacée, ensanglantée par endroits comme s'il en avait arraché des lambeaux. Avec cette morsure, il me dénonçait à tout le monde, il me forçait à avouer, à tout dire, à prendre la place qui me revenait. Je l'avais tué. J'avais tué César.

OceanofPDF.com

Appelez-moi César !

OceanofPDF.com

(Prologue)

La discussion fut âpre autour du cadavre de Jessy. Fallait-il tout dire ? Fallait-il fermer sa gueule ? Nous n'étions pas tous d'accord, mais il n'y eut plus personne pour jouer au chef ni imposer son choix. C'est le groupe lui-même qui finit par se convaincre qu'il valait mieux tout cacher. Personne à part moi sans doute n'avait compris ce qu'il s'était passé. Pourquoi ce déchaînement de violence, ce coup de folie ? Si je leur avais dit pour Franck, peut-être qu'ils auraient choisi d'aller tout raconter aux flics. Cela aurait donné du sens à ce que l'on avait fait.

Je n'ai pas eu la force d'accuser Jessy. On ne m'aurait pas cru. Qui serait capable de pousser son pote dans le vide comme ça ? Et puis j'ai pensé que je ne valais pas mieux que lui. Tout s'est embrouillé dans mon esprit. J'ai laissé le groupe se convaincre de sa responsabilité, personne n'a dit : c'est Étienne qui a tué Jessy ! Cela avait quelque chose de rassurant sur le coup, j'ai cru qu'à plusieurs la faute serait répartie, qu'elle pèserait moins lourd sur mes épaules. Dire la vérité les aurait libérés, mais moi, je devenais responsable de tout. Coupable. En même temps, j'ai senti qu'une partie de moi, bouleversée encore par ce qui venait d'arriver, ébranlée par cette rage de survie, impressionnée, presque grisée de sa force destructrice, déraisonnait, lâchait prise, elle aurait voulu cracher le morceau et tout assumer avec une prétention folle, prête à piétiner les conséquences pour ne plus avoir à les souffrir atrocement de terreur dans l'instant : C'est moi qui l'ai tué, pas vous ! C'était lui ou moi. J'assume. C'est mon affaire. Je l'ai tué pour sauver ma peau ! Je n'ai pas osé, j'ai hésité. Après il était trop tard, le groupe a pris les choses en main.

Jessy avait dit qu'il ne devait pas exister, alors nous l'avons fait disparaître. Nous avons tous juré un par un de ne rien dire, sur la tête de sa mère ou de son père. Sur sa vie. Une sorte de pacte, de serment des Césars. Rien. Notre sort en dépendait. Chacun promit. Une promesse tremblante pour certains, mêlée aux larmes et à l'impuissance ; pour d'autres, une promesse trop assurée pour sonner juste, tenir dans le temps, ne trahir personne. Et pourtant, depuis vingt-cinq ans, tout le monde a fermé sa gueule, chacun honore son serment, je ne sais avec quelle conscience ni au

prix de quelle vie pourrie. Est-ce que certains ont réussi à oublier, à effacer ces morts de leur existence, du moins à vivre en paix avec ?

Nous avons totalement effacé Jessy de tous nos récits à partir du moment où il est monté dans la camionnette avec frère Michel et qu'il a été viré. Il n'a jamais resurgi comme par miracle, il n'était pas là dans ces montagnes avec nous au moment de l'accident de Franck, nous ne savons pas ce qu'il est devenu, nous ne savons même pas qu'il a disparu pour toujours. Nous ne savons rien. Nous ne sommes que des victimes de l'irresponsabilité des adultes.

On a enterré le corps dans la planque ; enfin, on l'a plutôt foutu dans un trou, on n'avait rien pour creuser la terre, il y avait dans un coin cette crevasse entre deux rochers, on y a enfoncé son cadavre dedans, avec son sac, elle n'était pas bien profonde pour les avaler complètement et les cacher aux regards que l'on pourrait jeter dedans, alors on y a rajouté des pierres et des branches, des feuilles, ce que l'on pouvait de terre et de poussière. Une composition artificielle, un camouflage grossier, fait dans la précipitation, ce corps nous dégoûtait, ce corps nous effrayait, il fallait le faire disparaître. Si quelqu'un avait pénétré dans la planque, sans savoir, sans chercher, aurait-il pu y trouver le cadavre ou ce qu'il pourrait en rester ? Je ne sais pas.

Nous avons nettoyé de nos corps, de nos cheveux, de nos vêtements les traces de ses mains, de ses coups, rien ne s'était passé d'anormal, si ce n'était des chutes en pleine nuit dans cette montagne redoutable, des accrochages avec les branches, les rochers, des choses qui arrivent quand on est perdu et que l'on ne voit rien. On a fait disparaître de ma peau la trace de ses dents, on a remplacé sa morsure par le coup de griffe acéré de la pierre, une fois, deux fois, trois fois, j'ai hurlé, la douleur tambourinait jusqu'à mon cœur, ce n'était pas une simple égratignure mais des morceaux de peau arrachés. Mon bras saigna abondamment, quelqu'un à qui il restait un peu de pisse encore, arrosa la plaie, elle n'était pas jolie, on la banda avec un tee-shirt, on serra, j'allais crever là, croyais-je, mais au moins on ne pourrait m'accuser de rien. Cette blessure m'a laissé une cicatrice que j'ai toujours, comme une tache qui cache et que personne ne remarque plus.

Avant de partir, nous avons gommé, autant que possible, les derniers indices de notre présence dans cette planque, le sang de Jessy, mon propre sang, avec des feuilles, de la terre, nous avons frotté, étouffé, caché, nous

avons ramassé les moindres petits morceaux de verre, les mégots, tout jeté dans les petits trous inaccessibles que nous trouvions entre les roches. Nous avons remis en place la nature sauvage de cet endroit, jamais pénétré, jamais souillé de nos jeux, de notre lutte et de notre crime.

Il n'y a jamais eu de planque. Point. Nous n'avons jamais été aussi loin en dehors du chemin. Point. La planque serait désormais le tombeau d'un secret. Lequel ? Nous ne le savions déjà plus au moment de rebrousser chemin. Silence. On ferme sa gueule. Jessy n'a jamais été là ! Le premier qui l'ouvre, on lui démonte la tête. Forts comme des Césars, on tient, on ne trahit pas. Et on se décharge sur Franck, toute notre terreur, notre douleur, tout le poids de notre culpabilité doivent s'exprimer dans la chute de Franck, la seule mort, un accident !

Quand les gendarmes nous ont retrouvés, on a fait bloc, on s'est méfiés, fallait pas se planter. Il y a bien eu Pimousse qui a craqué, j'ai cru qu'il balancerait tout. Les autres étaient paralysés, personne ne venait à la rescousse. Alors j'ai senti que c'était à moi de l'ouvrir, j'avais bien plus à cacher. Je m'en suis tenu à ce qu'on avait décidé. J'ai raconté *l'accident* de Franck, j'ai commencé à mentir, ou peut-être même pas, c'était la vérité pour le groupe, un simple accident, il est tombé tout seul, fin de l'histoire. Je m'en suis bien sorti, j'ai même affronté le flic avec un aplomb qui m'impressionne encore, prêt à tout pour échapper à moi-même, seul, en première ligne, à la tête du groupe, au pire instant. Mais le mensonge avait quelque chose d'un peu trop léger pour supporter le poids qui m'écrasait, sa fausseté m'a soudainement dérangé, on allait en rester là trop facilement, un simple accident, après ce que j'avais vu, ce que j'avais fait. Je me suis emballé, l'envie m'a pris de nouveau de tout balancer pour me soulager, exister dans ce que j'avais commis d'irréparable, ne pas le nier.

César, c'est la seule chose que j'ai tenté de dire au gendarme, comme si j'eusse été capable de dépasser mon acte, de m'en glorifier pour m'emparer de la place, me composer un personnage flamboyant. Jessy, lui, l'aurait fait sans hésiter. Je me suis dégonflé. Le mot s'est étranglé dans un murmure inaudible, terrorisé par ma folie. Je suis resté Étienne, j'ai repris ma place. Nous ne fûmes plus alors qu'un groupe abattu, décimé par un drame et une nuit cauchemardesque en pleine montagne. Nous avons tous raconté, répété la même version. Une nuit qui a fait un mort et beaucoup de vies gâchées.

Je pense à frère Michel, à frère Jean-Marc, à Mireille que nous avons

anéantis par notre bêtise. Que sont-ils devenus ? Il y a eu ce procès, je crois. Mes parents m'en ont protégé autant que possible. Ont-ils été en prison ? Je ne sais pas, je n'ai pas voulu savoir. J'imagine que frère Michel a payé pour tout le monde, il a dû prendre ses responsabilités. Nos témoignages l'accablaient. Il avait renvoyé Jessy, il nous avait abandonnés dans cette montagne, c'était déjà beaucoup. Mais pour le reste, rien n'était sa faute.

Je pense à la mère de Jessy qui ne sait pas ce qu'est devenu son fils. J'imagine qu'ils ne l'ont pas prévenue sur le coup de ce qu'il s'était passé, son fils n'était pas censé être dans cette montagne avec nous. C'est sans doute en regardant les informations, en écoutant la radio qu'elle a découvert que la tragédie dont tout le monde parlait concernait la colo de son fils. Qui était ce jeune qui était tombé ? Effroi de la mère qui s'imagine que c'est le sien. Pourquoi ne l'a-t-on pas appelée ? C'est elle qui a dû se renseigner, partir à l'assaut de toute personne qui pouvait lui dire où était Jessy. Mais personne ne savait où il était, il avait été viré la veille, il avait pris le train pour Paris, cela ne le concernait pas. Quant à savoir où il avait fichu le camp, ça c'était une autre affaire. C'était son affaire. Vu les antécédents du gamin, les policiers n'ont pas cherché plus loin et ont dû conclure à une fugue, une fugue prolongée, définitive. Je ne sais pas si sa mère a accepté cela, si elle s'est battue toutes ses années pour retrouver son fils.

Je pense aux autres gars, qui ont respecté avec honneur ce serment qui les trompe, ils ne savaient pas tout, ils se sont condamnés à une vie de douleur et de remords à cause de Jessy et par ma faute. Nous sommes les deux uniques responsables de tout ce qu'il s'est passé. Les autres n'ont rien maîtrisé, ils sont innocents. Il est temps de les libérer de ce poids.

À mes compagnons de la Miséricorde, je veux dire qu'ils sont innocents, qu'ils n'ont pas tué Jessy, mais que c'est moi qui lui ai porté le coup fatal, moi qui ai tué celui que j'admirais le plus, celui que j'aimais, le meilleur César d'entre nous tous, non pas pour prendre sa place mais pour sauver ma peau, il m'aurait étripé, je ne veux plus douter de cela. Je veux dire à la police et à la mère de Jessy que je l'ai vu de mes yeux ébahis pousser sans raison son vieux pote dans le ravin. Je veux leur dire qu'il était bien là avec nous, qu'il a existé et que son corps repose dans cette forteresse de pierre, cette planque, ce tombeau que l'on trouve quand on quitte par la mauvaise direction le col de la Lanterne et que l'on s'engage sur ce chemin piégeux qui vient s'échouer au cœur de la montagne, il faut alors tout abandonner,

raison, jeunesse et dignité, se laisser peu à peu dévorer par la forêt, tout droit, toujours tout droit, en marchant de nuit de préférence, on finit par y parvenir. Là, s'y trouve la crevasse, il faut soulever les pierres et les branches desséchées, dessous, il y a un sac, un squelette, un crâne fendu, un crime involontaire.

J'ai désormais rétabli chaque morceau manquant de ce puzzle trompeur. J'ai trahi mon serment, mais je ne trahis pas le groupe, je le sauve. J'ai toujours cru que je serais un lâche et un traître de cracher le morceau, de ne pas tenir comme les autres. J'y vois désormais étrangement une forme de courage. Ce sont les mots qui me redonnent toute ma force, des mots qui ne murmurent plus et qui disent haut et fort ce que je suis. C'est bien plus un ultime défi que je relève, celui de dire toute la vérité, de la prendre à mon compte. César, au moment d'être poignardé de toutes parts, ne dit pas un mot, ne cria pas, mais, voyant qu'il n'y avait plus d'issue, il enroula sa toge autour de sa tête et la fit descendre jusqu'au bas de ses jambes, pour voiler son corps, le cacher à ses ennemis, ne pas offrir le moindre visage de sa propre mort. Moi, j'ôte cette toge, je montre désormais mon vrai visage et celui de tous ces adolescents, sans doute devenus des ruines d'adultes, et qui continuent de se cacher alors que rien n'est de leur faute. J'arrache cette toge, j'arrache ce masque, je veux que l'on sache, tout est dit, tout est écrit.

C'est une nouvelle histoire qui débute à présent. Je veux que tout le monde la connaisse. Ce texte, je le publierai. Je veux prendre la place qui me revient enfin, elle ne me vaudra que des ennuis supplémentaires, mais c'est l'unique moyen de me libérer du mensonge et d'exister pleinement. Je ne subis plus, j'assume, je prends le pouvoir par les mots. Je sors du groupe, seul, devant. Après ce que j'ai fait, j'ai bien mérité le titre. Et je veux écrire cette phrase qui m'anime et me transporte, je la crois nécessaire et méritée pour ce que j'ai réussi à faire par ce récit, je veux la dire au gendarme qui un matin terrible de juillet 1994 me demanda mon nom et à tous ceux qui désormais sauront, je veux l'entendre résonner de la force de mon courage, avant de me taire et d'attendre.

C'est un ordre, c'est une prière. Rien qu'une première fois.

Monstre, lâche, innocent, menteur, pensez ce que vous voulez, peu m'importe, mais...

Appelez-moi César ! Voilà qui je suis.

OceanofPDF.com

Remerciements

Mille mercis à ma femme Amanda et à mes amis Céline, Juliette, Marie, Jérémie et Nicolas, fidèles relecteurs à leurs heures perdues, pour leur affection, leur bonté, leurs conseils et leur soutien.

Je remercie vivement Grégory et Céline de leur confiance, et Marie-Laure pour ses commentaires avisés sur le texte.

Un immense merci à D. M. qui fut là quand il fallut dépasser l'objet. *En ik bedank James en Myriam voor hun hulp.*

Merci à Marco, mon ami de toujours, de m'avoir partagé quelques-uns de ses intimes souvenirs du Liban. Merci à ceux qui me sont chers et à ceux que j'ai croisés sur mon chemin, et à qui mes personnages empruntent fortuitement, dirons-nous, un peu de leur vie, de leurs expériences, de leurs galères.

Enfin, un merci d'amour à mes enfants d'être à mes côtés et de me donner cette énergie qui me permet de faire ce que je fais.

Ce roman est modestement dédié aux jeunesses, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, aux bienheureuses, aux cabossées, aux sacrifiées.

OceanofPDF.com

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



et sur les réseaux sociaux



OceanofPDF.com